PETITE
BIBLIOTHÈQUE
CHINOISE

HISTOIRE DU MOUVEMENT COMMUNISTE INTERNATIONAL 1848-1917

II. *L'apport du léninisme*

ÉDITIONS DU CENTENAIRE
24, rue Philippe-de Girard
75010 Paris — Tél. : 202.87.05

Titre original :
Guo ji gong chan zhu yi yun dong jian shi
(1848-1917)

Édition originale :
Éditions du Peuple, Changhaï, 1976
Traduction française : Danielle Bergeron
Éditions du Centenaire, Paris, 1978

Réimprimé pour
Editions Etoile Rouge/
Red Star Publishers
www.RedStarPublishers.org

CHAPITRE VII

LA NAISSANCE DU LENINISME

« *Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne* (1). »

C'est dans les conditions de l'impérialisme que le léninisme s'est formé et développé. Durant la période impérialiste, les contradictions inhérentes au capitalisme se sont aggravées comme jamais auparavant et la révolution prolétarienne est devenue une question de pratique directe. Mais avec le passage du capitalisme à l'impérialisme apparut au sein du mouvement ouvrier un courant révisionniste, représenté par Bernstein, qui affecta gravement tous les partis de la II^e^ Internationale. C'est dans ces conditions historico-sociales que se dressa le grand Lénine pour continuer et défendre la doctrine révolutionnaire de Marx et Engels. Au cours d'une longue pratique de la révolution et à travers ses luttes contre le révisionnisme de la II^e^ Internationale, il approfondit la doctrine de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat, et développa le marxisme jusqu'à une nouvelle phase — dite léniniste.

1. L'impérialisme est le prélude de la révolution prolétarienne

Entre la fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^, le capitalisme mondial s'est développé jusqu'à sa phase impérialiste. Bien que l'impérialisme soit directement lié au capitalisme libéral, de grandes différences les opposent, ce sont deux stades distincts du développement du capitalisme. L'impérialisme est le stade suprême du développement capitaliste, en même temps que sa phase ultime.

Se basant sur les lois exposées par Marx et Engels à propos de la naissance, du développement et de l'anéantissement inéluctable du capitalisme, Lénine fit un bilan des changements intervenus dans la situation économique et politique mondiale au cours des années écoulées depuis la publication du « Capital » ; il fit une analyse scientifique et complète de la nature de l'impérialisme et démontra les lois historiques inéluctables qui régissent son apparition et sa ruine. La théorie de Lénine sur l'impérialisme constitue un important développement de la doctrine du socialisme scientifique.

Lénine explique que « *l'impérialisme est un stade historique particulier du capitalisme. Cette particularité est de trois ordres : l'impérialisme est 1) le capitalisme monopoliste ; 2) le capitalisme*

parasitaire ou pourrissant; 3) le capitalisme agonisant (2) ».

La principale caractéristique de l'impérialisme est la domination exercée par le capital monopoliste. Les monopoles se sont développés sur la base de la libre concurrence capitaliste ; ils sont le produit d'un stade déterminé de la concentration de la production. Dans la phase du capitalisme libéral, les capitalistes devaient inévitablement se livrer une concurrence acharnée pour obtenir une quantité accrue de plus-value. Et pour pouvoir battre leurs concurrents, ils devaient sans cesse améliorer les techniques, augmenter les investissements, élargir la production et faire baisser les prix de revient. Il s'ensuivit une accumulation et une concentration du capital qui aboutit à la concentration chaque jour plus accentuée de la production entre les mains de quelques grandes entreprises. L'extrême concentration de la production amena à son tour l'apparition des monopoles, organisés sous des formes diverses — cartels, syndicats, trusts ou consortiums —, et donna naissance à la domination monopoliste de l'impérialisme. Cependant, les monopoles ne purent éliminer la concurrence, qui demeure acharnée au sein même des organisations monopolistes et entre elles. Au stade de l'impérialisme, un petit nombre de ploutocrates prend en main les rênes de l'économie nationale et utilise sa puissance économique pour déterminer la politique intérieure et extérieure des États et décider du choix des gouvernements, ce qui en fait les maîtres suprêmes de l'État. Pour obtenir le maximum de profit des monopoles, cette ploutocratie, non contente de renforcer son exploitation sur les travailleurs du pays, exporte encore ses capitaux vers les colonies et les semi-colonies et exploite férocement la population autochtone. La rivalité des groupes monopolistes des différents pays pour l'obtention de marchés, de sources de matières premières et de terrains d'investissement se manifeste directement par l'affrontement violent que mènent les impérialistes pour se partager le monde et s'emparer de sphères d'influence.

L'impérialisme est un capitalisme parasitaire et pourrissant. Une fois entré dans l'ère de l'impérialisme, le capital monopoliste limite chaque jour davantage le développement des forces productives de la société, entrave le progrès des sciences et des techniques, fait obstacle à l'utilisation de nouvelles inventions et découvertes, et crée par là une tendance à la stagnation et au pourrissement de l'économie. Au cours de cette période, s'il n'est pas exclu que la production capitaliste puisse se développer assez rapidement dans

telle branche, dans tel pays et à tel moment, il ne s'agit le plus souvent que d'un développement unilatéral et disproportionné, tel celui, particulièrement rapide, de l'industrie d'armement au service de la guerre. Mais la tendance générale est celle d'un ralentissement du développement des forces productives. Ce caractère parasitaire et pourrissant se manifeste tout particulièrement à travers l'apparition, dans certains pays impérialistes d'Europe, d'une couche de profiteurs oisifs, vivant de leurs rentes, ainsi que de pays profiteurs vivant uniquement de l'exploitation des pays d'outre-mer et des colonies. Il se manifeste encore à travers une politique intégralement réactionnaire. A l'époque de l'impérialisme, tous les partis politiques bourgeois — qu'ils soient républicains ou monarchistes, ultras ou modérés — se convertissent sans exception en représentants des intérêts de la bourgeoisie monopoliste. Aussi, quel que soit le parti au pouvoir, celui-ci s'oppose au peuple travailleur, dépouille sans retenue les peuples colonisés, réprime les mouvements révolutionnaires et mène une politique de force arbitraire. Enfin, durant cette même période, on assiste à une dégénérescence progressive de la culture et de l'art.

L'impérialisme est un capitalisme moribond. A l'époque de l'impérialisme, toutes les contradictions du capitalisme sont plus exacerbées que jamais.

Tout d'abord, la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie s'accentue à un point sans précédent. Poursuivant sa politique de profits illimités, la bourgeoisie emploie tous les moyens pour exploiter et opprimer toujours plus cruellement le peuple. La course aux armements fait augmenter rapidement les dépenses militaires, alourdissant le fardeau du prolétariat dont la vie se dégrade de plus en plus. Se dressant pour résister, les ouvriers de tous les pays luttent par la grève, et le mouvement ouvrier enfle comme une vague. Du fait que la bourgeoisie n'opprime et n'exploite pas seulement le prolétariat, mais aussi les paysans et les autres travailleurs, le prolétariat trouve dans ses luttes révolutionnaires une armée alliée sur laquelle il peut compter.

Ensuite, les contradictions entre l'impérialisme et les peuples des colonies et semi-colonies s'exacerbent elles aussi. L'exportation de capitaux énormes de la part de l'impérialisme, l'entretien sur place d'une classe de compradores qui, ligué avec les propriétaires fonciers féodaux de l'endroit, se livre à un pillage éhonté et à une exploitation barbare, attisent la haine des peuples des colonies et

semi-colonies envers l'impérialisme et accélèrent le développement des mouvements de libération nationale. Comme l'impérialisme est l'ennemi commun du prolétariat de son pays et des peuples de ses colonies et semi-colonies, ces mouvements de libération nationale constituent de puissants alliés de la révolution prolétarienne.

Enfin, les contradictions entre impérialismes s'aggravent de plus en plus. Pour s'emparer des marchés d'exportation de leurs capitaux, des sources de matières premières et des marchés d'écoulement de leurs produits, les divers pays impérialistes se livrent à une expansion démesurée. Le partage déjà opéré des colonies et des semi-colonies, ainsi que la loi du développement inégal, sur le plan politique et économique, des divers pays capitalistes, peuvent conduire à une guerre impérialiste en vue d'un nouveau partage du monde. Une guerre de ce genre n'affaiblit pas seulement les pays impérialistes, elle entraîne aussi la révolution ; elle ne fournit pas seulement les conditions favorables à la lutte anti-impérialiste des peuples, mais accélère aussi les luttes du prolétariat pour son émancipation.

L'aggravation des contradictions provoquée par la domination monopoliste de l'impérialisme et sa putréfaction progressive hâtent l'avènement de la révolution prolétarienne. C'est pourquoi, comme le disait Lénine, « *l'impérialisme est le prélude de la révolution sociale du prolétariat* (3) ».

Mao Tsé-toung, de son côté, a indiqué: «*L'impérialisme s'est préparé les conditions de sa propre ruine. Ces conditions, c'est la prise de conscience des grandes masses populaires dans les colonies et semi-colonies et dans les pays impérialistes eux-mêmes. C'est l'impérialisme qui a poussé les grandes masses populaires du monde entier à s'engager dans l'époque historique de la grande lutte pour la liquidation de l'impérialisme* (4). »

2. La Russie, patrie du léninisme

Au début du XX^{e} siècle, la Russie entra elle aussi dans sa phase impérialiste. A cette époque, quelque trente organismes monopolistes contrôlaient les principales branches d'industrie dans le pays. Le capital bancaire commençait lui aussi à se concentrer, et quatre grandes banques détenaient 50 % du capital bancaire national. La Russie exportait aussi ses capitaux vers les pays balkaniques, vers la Turquie, l'Iran et la Chine. Mais, en plus des particularités communes à tous les pays impérialistes, la Russie possédait sa propre

caractéristique, constituée par la domination exercée conjointement par le capitalisme monopoliste et les vestiges du servage féodal. Le pouvoir était entre les mains des seigneurs féodaux les plus intimement liés à l'oligarchie financière monopoliste, ce qui faisait de l'impérialisme russe un impérialisme féodal et militaire. Aussi toutes les contradictions de l'impérialisme se manifestaient-elles de façon particulièrement aiguës en Russie.

Premièrement, les contradictions étaient très vives entre le prolétariat d'une part et le capitalisme monopoliste et la monarchie tsariste d'autre part. L'exploitation et l'oppression qui pesaient sur le peuple russe étaient exercées doublement par le capitalisme et la monarchie tsariste. La journée de travail était de 15 à 16 heures ; les salaires étaient extrêmement bas et les patrons pouvaient à leur guise diminuer les salaires, infliger des amendes ou licencier les ouvriers. Ces derniers n'avaient aucun droit politique, et vivaient comme des bêtes de somme. Dans ces conditions de vie difficiles et misérables, la seule façon pour eux de conquérir leur liberté, d'échapper à cette oppression et à cette exploitation cruelles, était de se lever pour faire la révolution, et de renverser le capitalisme et la monarchie tsariste.

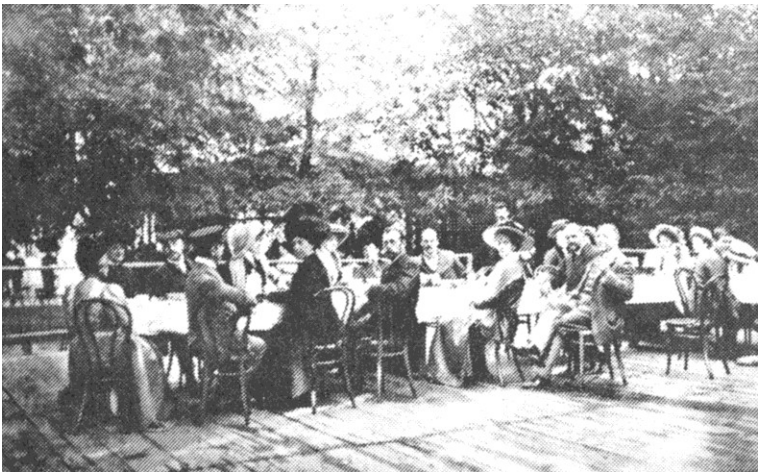
Deuxièmement, les contradictions entre les paysans d'une part et les propriétaires fonciers féodaux et les capitalistes d'autre part étaient également très vives. Les paysans russes subissaient la double oppression du capitalisme et du féodalisme et vivaient dans la misère la plus noire. D'un côté, l'exploitation par les propriétaires fonciers et les lourds impôts levés par le tsar saignaient à blanc les paysans ; de l'autre, le développement du capitalisme dans les campagnes provoquait la bipolarisation de la paysannerie. A cette époque, les paysans riches, qui représentaient 15 % des foyers paysans, possédaient 50 % des terres cultivables alors que l'immense majorité de paysans pauvres vivait à la limite de la famine. Sur le plan politique, le statut des paysans était identique à celui des ouvriers ; comme eux, ils étaient privés de tout droit. Pour renverser les deux grandes montagnes qui pesaient sur leurs têtes, les paysans se dressaient spontanément pour faire la révolution et réclamaient l'abolition de la propriété féodale de la terre et le renversement du gouvernement tsariste.

Troisièmement, les contradictions nationales étaient très profondes. La Russie tsariste était une prison des peuples. Les nationalités non russes — plus de la moitié de la population du territoire —

étaient victimes d'une cruelle oppression nationale de la part du système tsariste. Afin de consolider et préserver sa domination réactionnaire, le gouvernement tsariste utilisait les moyens les plus pervers pour pousser les peuples des différentes nationalités à se massacrer entre eux et leur faisait subir, par sa politique réactionnaire de russification, de cruelles persécutions. En outre, les travailleurs des minorités nationales étaient aussi victimes de l'oppression et de l'exploitation exercées par les propriétaires fonciers et les capitalistes de leurs propres nationalités, ce qui ne faisait qu'aggraver leur misère et les poussait à désirer ardemment le renversement de la domination réactionnaire de l'autocratie tsariste.

Quatrièmement, les contradictions entre les peuples et nations opprimées du monde d'une part et l'impérialisme tsariste d'autre part s'exacerbaient aussi de jour en jour. Pour assurer son hégémonie mondiale, la Russie tsariste avait à plusieurs reprises réprimé dans le sang les révolutions populaires de Hongrie et de Pologne ; elle avait mené plusieurs guerres d'agression contre la Turquie, la Perse et la Chine et occupait une grande portion du territoire chinois. Depuis le milieu du XIX^{e} siècle, la Russie tsariste avait obligé, par la force des armes, le gouvernement de la dynastie des Tsing à signer successivement plusieurs traités inégaux. Il s'était ainsi emparé du nord du Heilonkiang, des territoires à l'est de l'Oussouri, ainsi que d'une grande partie de la région du Sinkiang. A la fin du XIX^{e} siècle, la Russie tsariste était parvenue à occuper 1 500 000 km^{2} du territoire chinois, soit une superficie égale à trois fois la France, ou douze fois la Tchécoslovaquie. En 1900, elle prit part à la répression du mouvement anti-impérialiste des Yihotuans. C'est pourquoi Lénine désignait la Russie tsariste de l'époque comme le principal rempart du pouvoir réactionnaire, en Europe et en Asie. L'impérialisme russe était non seulement l'ennemi féroce du peuple russe, mais aussi des autres peuples du monde, et le renversement de sa domination devait nécessairement susciter les luttes révolutionnaires des peuples de tous les pays.

Cinquièmement, les contradictions entre le peuple russe et l'impérialisme occidental étaient irréductibles. La cruelle survivance du servage y avait considérablement entravé le développement de la production industrielle et fait de la Russie un pays relativement arriéré sur le plan économique et dépendant des capitaux étrangers. Profitant de ce point faible, l'impérialisme occidental contrôlait, grâce à des prêts et par d'autres moyens du même genre,



Goûter impériale…

Luxe et misère en Russie *…et soupe populaire.*

les principales branches de l'économie russe. De son côté, le gouvernement tsariste extorquait chaque année aux ouvriers et aux autres travailleurs plusieurs centaines de millions de roubles pour payer ses dettes aux pays impérialistes occidentaux. Parallèlement, la Russie tsariste était le fidèle valet de l'impérialisme occidental dans le démembrement criminel de la Turquie, de la Perse et de la Chine. La Russie tsariste et l'impérialisme occidental entretenaient donc des rapports de collusion et de rivalité. C'est pourquoi chaque coup porté à l'impérialisme russe constituait aussi une puissante attaque contre l'ensemble du système impérialiste.

La Russie tsariste était le point crucial de toutes les contradictions de l'impérialisme. C'était « *un foyer d'oppression de toute sorte — aussi bien capitaliste que coloniale et militaire — dans la forme la plus inhumaine et la plus barbare* (5) ».

Avec l'exacerbation extrême des contradictions de classes et de nationalités, les forces de la révolution ne faisaient qu'augmenter et la Russie tsariste devint le maillon le plus faible du système impérialiste mondial à cette époque.

La Russie n'était pas seulement le point de convergence des contradictions de l'impérialisme, elle possédait aussi les forces réelles qui devaient permettre de résoudre ses contradictions par des moyens révolutionnaires. Elle portait dans son sein une grande marée révolutionnaire et se trouvait à la veille de la révolution sociale prolétarienne. Au début du XX^{e} siècle, la Russie comptait déjà près de 3 millions d'ouvriers industriels, dont la moitié se trouvaient concentrés dans des grandes entreprises ; ces prolétaires étaient radicalement révolutionnaires. Au cours de la crise économique de 1900-1903, de nombreux ouvriers furent réduits au chômage et leurs conditions de vie s'aggravèrent terriblement. Sous l'influence du marxisme, le mouvement ouvrier ne cessait de croître et une vague de grèves déferla sur tout le pays. Les ouvriers formulèrent des revendications politiques pour des libertés démocratiques et lancèrent le mot d'ordre : « *A bas l'autocratie tsariste !* » En 1901, la grève du 1er mai à l'usine de guerre Oboukhov, à Pétersbourg, se transforma en heurt sanglant entre les troupes du tsar et les ouvriers qui leur résistèrent. Le mouvement ouvrier russe venait de passer des luttes économiques aux luttes politiques et le prolétariat était lancé dans un combat corps à corps avec le gouvernement tsariste.

Sous l'influence du mouvement ouvrier, le mouvement paysan se déclencha lui aussi. Au cours de l'année 1902, 340 révoltes pay-

sannes éclatèrent dans la seule partie européenne de la Russie. Les paysans incendièrent les domaines des propriétaires fonciers, se partagèrent leurs terres et tuèrent les *zemskié natchalniki* (6) et les propriétaires fonciers exécrés. Les luttes des paysans contre les propriétaires fonciers portèrent un coup sévère au pouvoir réactionnaire dans les campagnes, et la paysannerie se transforma en puissante alliée du prolétariat dans son combat contre la monarchie tsariste.

Sous l'impulsion des mouvements révolutionnaires ouvriers et paysans, le mouvement étudiant prit lui aussi son essor. En liaison avec les premiers, il entreprit de lutter contre le gouvernement tsariste et, fin 1901 et début 1902, les étudiants organisèrent dans tout le pays des grèves générales auxquelles participèrent plus de 30 000 d'entre eux.

L'éveil du mouvement révolutionnaire qui ébranlait et frappait la domination réactionnaire du gouvernement tsariste démontrait parfaitement que la Russie se trouvait à la veille d'une révolution sociale. *«L'histoire nous assigne maintenant une tâche immédiate, la plus révolutionnaire de toutes les tâches immédiates du prolétariat de n'importe quel autre pays. L'accomplissement de cette tâche, la destruction du rempart le plus puissant, non seulement de la réaction européenne, mais aussi (nous pouvons le dire à présent) de la réaction asiatique, ferait du prolétariat russe l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire international* (7). » Pour accomplir cette grandiose tâche historique, le prolétariat russe devait, en combinant le marxisme à la pratique révolutionnaire de son pays, résoudre les problèmes théoriques et pratiques posés par l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne, et élaborer une ligne et des principes politiques corrects pour la révolution prolétarienne. Or, la situation révolutionnaire en Russie avait créé des conditions objectives très propices pour l'étude de ces problèmes de la part des marxistes. C'est ce qui explique que la Russie est devenue la patrie du léninisme.

3. Les premières activités révolutionnaires de Lénine

Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine (1870-1924), naquit le 22 avril 1870 sur les rives de la Volga, dans la ville de Simbirsk (aujourd'hui Oulianovsk), en Russie. Lénine passa son enfance et sa jeunesse dans la vallée de la Volga. Il vit de ses propres yeux le spectacle pitoyable qu'offraient les paysans pauvres cruellement asservis et exploités par l'autocratie tsariste, ce qui développa très

tôt chez lui des sentiments de sympathie profonde envers le peuple travailleur et de haine inexorable envers la monarchie tsariste.

A l'âge de 15 ans, Lénine commença à lire quelques œuvres des démocrates révolutionnaires russes, puis, plus tard, les œuvres de Marx que son frère aîné, Alexandre, rapportait de Pétersbourg. L'année 1887 représenta un tournant dans la vie de Lénine. En mars de cette même année, son frère Alexandre, qui appartenait à une organisation terroriste, fut exécuté pour avoir tenté d'assassiner le tsar. Cette mort frappa profondément Lénine qui jura de s'engager dans la voie de la révolution. Cependant, il avait déjà compris que de tels attentats ne constituaient pas de bons moyens pour lutter contre la monarchie tsariste, et il décida d'engager cette lutte par des voies différentes. En août 1887, Lénine entra comme étudiant à l'Université de Kazan, où commença sa carrière de révolutionnaire. Il prit une part active au mouvement étudiant, ce qui lui valut d'être renvoyé de l'université, enfermé dans un cachot et, bientôt, exilé. Alors que Lénine était en prison, le chef de la police lui dit un jour : « Pourquoi un jeune homme comme vous se révolte-t-il ? C'est un mur que vous avez devant vous ! » Mais Lénine répondit avec décision : « C'est un mur branlant, il suffira de le pousser un peu pour qu'il s'écroule. » Tel fut le premier credo que Lénine, âgé de 17 ans, exprima dans sa lutte contre la monarchie tsariste.

A la fin des années 80 du XIX^{e} siècle, apparurent en Russie les premiers groupes marxistes. Après sa libération, en 1888, Lénine revint à Kazan où il adhéra bientôt à l'un de ces cercles. Entre temps, Lénine avait étudié consciencieusement une grande quantité d'œuvres marxistes. Cependant, à cette époque, les idées populistes entravaient encore les intellectuels animés de réels sentiments révolutionnaires et bloquaient la diffusion du marxisme. Lénine estimait que, pour pouvoir propager le marxisme, il fallait rompre avec le populisme.

Les *narodniki* (8) constituaient une secte politique en vogue en Russie dans les années 60 et 70 du XIX^{e} siècle. Ils se disaient socialistes, mais s'opposaient au marxisme. Ils considéraient le capitalisme en Russie comme un phénomène purement accidentel qui ne pourrait se développer. Ils ne reconnaissaient pas la classe ouvrière comme la classe révolutionnaire la plus avancée et s'opposaient au rôle dirigeant du prolétariat dans la révolution, laissant ce rôle à la paysannerie. D'après eux, il aurait suffi que les paysans, dirigés par les intellectuels, se rebellent pour pouvoir renverser la monarchie

tsariste. Ils se croyaient eux- mêmes l'élite du peuple et, vêtus en paysans, ils suivaient leur mot d'ordre d'aller au peuple pour répandre dans les campagnes leurs opinions politiques. C'est pourquoi on les appelait « populistes ». Mais les paysans ne les suivaient pas et la police du tsar les traquait partout. Une partie d'entre eux abandonna alors les campagnes pour lutter contre le gouvernement tsariste en adoptant une tactique de terrorisme individuel. Ces théories et ces tactiques de lutte exerçaient à l'époque une certaine influence parmi la jeunesse.

Les conceptions réactionnaires et la tactique nuisible des populistes furent critiquées par Plekhanov et son groupe « Libération du Travail ». Ce groupe avait été fondé par Plekhanov en 1883 à Genève. Il avait accompli en Russie un travail considérable en propageant le marxisme et en critiquant les idées populistes, mais, dépourvu de liaison avec le mouvement ouvrier, il n'avait pu encore lui-même se débarrasser de l'influence de ces idées, et ne pouvait donc démolir à fond ce mouvement sur le plan idéologique. Cette tâche, ce fut Lénine qui s'en acquitta.

En 1889, Lénine, qui s'était transféré à Samara, y dirigea la création du premier groupe marxiste. Par la suite, il entreprit de critiquer les conceptions populistes et effectua des études et des enquêtes sur la situation des paysans qui vivaient dans les environs de la ville. En 1893, il écrivit un article intitulé : « Nouvelles transformations économiques dans la vie paysanne », la première œuvre de Lénine à avoir été conservée. S'appuyant sur des faits concrets, Lénine y démontrait la division de l'économie et l'antagonisme de classes dans les campagnes ; il mettait en lumière la façon dont le capitalisme s'y développait irrésistiblement, réfutant ainsi les conceptions erronées des populistes.

En août 1893, Lénine quitta Samara pour Pétersbourg, qui était alors le cœur de l'activité politique et du mouvement ouvrier en Russie. Lénine était déjà à cette époque un marxiste convaincu.

Dès son arrivée à Pétersbourg, il entra en contact avec les groupes marxistes qui s'y trouvaient et décida de lier les activités de leurs membres aux luttes pratiques des masses ouvrières. Une connaissance approfondie de Marx, l'aptitude à appliquer le marxisme à la situation économique et politique de la Russie contemporaine firent de Lénine le dirigeant reconnu et admiré des marxistes et des masses ouvrières : « C'était là enfin notre leader, notre guide, notre théoricien, nous irions avec lui les yeux fermés », devait déclarer

l'un de ses compagnons. Quelques écrivains populistes en vogue, comme Mikhaïlovski, s'obstinaient cependant à lancer des attaques frénétiques contre le marxisme. Lénine jugea désormais insuffisantes les seules critiques verbales contre le populisme. Pour écraser totalement celui-ci sur le plan de l'idéologie et de la théorie, il écrivit entre le printemps et l'été 1894 « Ce que sont les "amis du peuple'' et comment ils luttent contre les sociaux-démocrates ». Dans cette œuvre, Lénine révéla le vrai visage des populistes qui se faisaient passer pour les amis du peuple alors qu'ils en étaient les véritables ennemis. Lénine montra que, dans les années 90, les populistes ne représentaient pas les intérêts de la paysannerie, mais uniquement ceux des paysans riches. Ils prétendaient que les marxistes désiraient la ruine des campagnes, et qu'ils voulaient « faire passer chaque moujik par la fournaise de l'usine ». Lénine réfuta cette calomnie en disant qu'il ne s'agissait pas des désirs des marxistes, mais du développement objectif du capitalisme en Russie : le prolétariat, inévitablement, croissait en nombre, or le prolétariat serait le fossoyeur de l'ordre capitaliste. En même temps, Lénine critiquait les tactiques terroristes individuelles des populistes. Dans cette œuvre, il appelait chaleureusement les marxistes russes à s'unir et à s'organiser dans un parti politique social-démocrate, seul capable de « *conduire le prolétariat russe (aux côtés du prolétariat de tous les pays), par la voie directe d'une lutte politique déclarée, vers la victoire de la révolution communiste* (9) ». Grâce aux efforts de Lénine et de ses partisans, les idées populistes furent définitivement démolies dans les années 90.

Dans la lutte contre le populisme surgirent de nouveaux compagnons de route — les « marxistes légaux », intellectuels de la bourgeoisie libérale pour la plupart. Sous le drapeau du marxisme, ils publiaient des articles dans la presse légale, attaquant eux aussi le populisme. Cependant leur opposition au populisme n'était destinée qu'à détourner le mouvement ouvrier pour le mettre au service des intérêts de la bourgeoisie. Un des principaux représentants du marxisme légal, Piotr Strouvé, appelait ouvertement à « avouer notre manque de culture et nous mettre à l'école du capitalisme ». Pour pouvoir éliminer le populisme qui constituait le principal obstacle à la propagation du marxisme, Lénine avait passé avec les « marxistes légaux » des ententes provisoires. Mais il n'avait pas abandonné pour autant ses critiques à leur égard. Le recueil de Lénine « Le contenu économique du populisme et la critique qu'en fait

dans son livre M. Strouvé », écrit en 1885, dévoile nettement la nature bourgeoise des marxistes légaux et constitue une critique acerbe des flatteries qu'ils faisaient à la bourgeoisie, de leur dissimulation des contradictions de classes et de leur opposition à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat. L'action de Lénine contre le marxisme légal constitue le prologue des futurs combats contre le révisionnisme. A l'automne de 1895, sous la direction personnelle de Lénine, les quelque vingt groupes marxistes existant à Pétersbourg s'unirent pour former l'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière ». Ainsi s'ouvrit pour le marxisme russe une ère nouvelle de liaison avec le mouvement ouvrier qui posait les fondations pour la création d'un parti ouvrier marxiste. Sous la direction de l'Union de lutte, les luttes ouvrières de Pétersbourg contre l'autocratie tsariste et l'exploitation cruelle du capitalisme se développèrent rapidement. Sous l'influence de l'organisation de Pétersbourg, les groupes d'ouvriers marxistes d'autres régions de Russie, dans les villes de Moscou et de Kiev notamment, s'unirent aussi pour former les uns après les autres des « Unions de lutte ».

Lénine et le groupe dirigeant de /'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière ».

Mais le gouvernement tsariste suivait de près les activités révolutionnaires de Lénine à Pétersbourg. Le 9 décembre 1895, Lénine fut arrêté, et en 1897, il fut déporté en Sibérie. Pendant son exil, il se replongea dans ses recherches sur la théorie révolutionnaire, tout en s'intéressant de près au développement du mouvement révolutionnaire prolétarien dans son pays et dans le monde.

4. Apparition et développement du révisionnisme dans les partis de la II^{e} Internationale

Tandis que le cours du développement historique entrait dans l'époque de l'impérialisme et que la révolution prolétarienne se trouvait directement à l'ordre du jour, un contre-courant révisionniste fit son apparition dans le mouvement communiste international. Sous couleur de révision du marxisme, les révisionnistes châtraient l'esprit révolutionnaire de cette doctrine, en s'opposant à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat. Comme l'a défini Mao Tsé-toung : « *Nier les principes fondamentaux du marxisme et nier sa vérité universelle, c'est du révisionnisme* (10). »

L'apparition et l'extension du révisionnisme au sein des partis de la II^{e} Internationale n'étaient pas fortuites ; elles étaient le produit de la politique de la bourgeoisie à l'époque impérialiste et portaient les caractéristiques de cette époque.

Au stade impérialiste, la bourgeoisie monopoliste, pour préserver sa domination, utilise une petite partie des énormes surprofits qu'elle tire de son exploitation pour acheter les éléments de la couche supérieure des ouvriers, cultivant ainsi une aristocratie ouvrière qui se fait son intermédiaire au sein du mouvement ouvrier. La bourgeoisie a parfaitement compris que « *les militants du mouvement ouvrier qui appartiennent à la tendance opportuniste sont de meilleurs défenseurs de la bourgeoisie que les bourgeois eux- mêmes* (11) ». Cette aristocratie ouvrière est la base de classe qui donne naissance au révisionnisme. Ce phénomène toucha d'abord l'Angleterre et, par la suite, l'Allemagne et d'autres pays d'Europe où le capitalisme avait atteint un haut degré de développement. De plus, dans le processus de formation et de développement du capitalisme monopoliste, de nombreux petits producteurs se trouvent ruinés et viennent grossir les rangs du prolétariat. Il est inévitable que ces petits producteurs apportent avec eux dans le mouvement ouvrier l'idéologie de la petite bourgeoisie, fournissant un terrain favorable au développement du révisionnisme. D'un autre côté, pour préserver sa domination réac-

tionnaire, la bourgeoisie fait face au prolétariat à l'aide d'une double politique où alternent la répression armée et la démagogie. A la fin du XIX^{e} siècle, alors que le capitalisme se trouvait dans une phase de développement pacifique, la bourgeoisie, sans pour autant abandonner la répression violente, utilisa quelques petites réformes pour paralyser la volonté révolutionnaire du prolétariat. D'autre part, les victoires électorales non négligeables remportées par les Partis sociaux-démocrates dans divers pays créèrent chez les éléments les moins décidés un culte aveugle du système parlementaire bourgeois ; ils exagérèrent unilatéralement le rôle des luttes parlementaires, devenant des « inconditionnels du Parlement », et abandonnèrent les principes marxistes fondamentaux concernant la lutte armée et la révolution violente. Les changements intervenus dans la politique de la bourgeoisie provoquèrent un déferlement du révisionnisme dans le mouvement ouvrier.

Du vivant d'Engels, grâce aux critiques sévères et au combat de celui-ci contre l'opportunisme de droite dans la II^{e} Internationale, ce courant avait pu être temporairement endigué et le mouvement communiste international avait contribué à avancer sur une voie juste. Mais après la mort d'Engels, le révisionnisme et l'opportunisme de droite commencèrent à se répandre dans les divers partis de la II^{e} Internationale. Le principal représentant du révisionnisme à cette époque était l'Allemand Bernstein.

Eduard Bernstein (1850-1932) était le chef de file du révisionnisme de la II^{e} Internationale. C'était un traître qui avait complètement et systématiquement révisé le marxisme. Dans sa jeunesse, il travailla comme commis dans une banque. Il adhéra en 1872 au Parti social- démocrate allemande (Parti d'Eisenach), apportant avec lui ses idées libérales et démocratiques. Après son entrée au Parti, il n'accepta pas vraiment le marxisme et, avant que ne s'opérât la fusion entre le parti d'Eisenach et le parti lassallien, il prêcha activement le compromis avec ce dernier. Après 1875, il devint encore un chaud partisan du socialisme petit-bourgeois de Dühring. En 1879, formant avec Hôchberg et Schramm le groupe des « Trois de Zürich », il proposa ouvertement un programme opportuniste de droite. A partir de 1881, il usurpa la place de rédacteur en chef du *Sozial-demokrat.* Après la mort d'Engels, il mit bas son masque et, avec une insolence sans bornes, attaqua frénétiquement le Parti et le marxisme. A partir d'octobre 1896, il publia dans la *Neue Zeit* une série d'articles : « Problèmes du socialisme », « Utopisme et éclec-

tisme », « La théorie de l'effondrement et la politique coloniale », etc. Il prétendait que les temps avaient changé, que le marxisme était dépassé, et en réclamait une révision complète. Il inventa une formule tristement célèbre : « Le but final n'est rien, le mouvement est tout. » D'après lui, il suffisait à la classe ouvrière de mener une série de mouvements, politiques et économiques, sans recourir à la révolution violente, sans avoir besoin de démolir la machine d'État bourgeoise ni d'établir la dictature du prolétariat, pour que le capitalisme « passe pacifiquement au socialisme ». C'était là une formule entièrement révisionniste ; il était devenu l'agent et l'avocat des forces réactionnaires capitalistes.

En janvier 1899, Bernstein redoubla ses activités de trahison et, avec l'appui de gens comme Kautsky qui fermèrent les yeux, il publia « Les prémisses du socialisme et les tâches du Parti social-démocrate », livre dans lequel, sous couleur de marxisme, il se livrait à une altération et à une révision complète de la philosophie, de l'économie politique et de la doctrine socialiste du marxisme. Il concentrait principalement ses cours sur les questions fondamentales du marxisme — la révolution violente, la destruction de l'appareil d'État bourgeois et l'établissement de la dictature du prolétariat.

Sur le plan philosophique, il prônait un « néokantisme », essayant de substituer le kantisme au matérialisme militant. Il attaquait la dialectique en disant qu'elle n'était qu'« un piège qui gênait toute observation logique des choses », et prétendait qu'elle avait fait commettre au marxisme des erreurs, lui faisant « considérer comme le résultat direct d'une seule révolution politique... des choses qui mettraient des siècles à se réaliser ». Ainsi, l'attaque venimeuse de Bernstein contre la dialectique matérialiste, en s'opposant à la doctrine marxiste de la révolution violente, était clairement destinée à remettre en cause les fondements mêmes du marxisme.

Sur le plan de l'économie politique, Bernstein déforma complètement la pierre angulaire de l'économie politique marxiste — la théorie de la plus-value. Il prétendait que cette théorie n'était qu'une « pure construction de la pensée », « une formule foncièrement hypothétique ». Prônant la théorie réactionnaire de la « primauté des forces productives », il prétendait que la lutte du socialisme dépendait de « l'augmentation des forces productives de la société » ; il déformait grossièrement le jugement scientifique marxiste sur le

caractère inéluctable de l'effondrement du capitalisme et de la victoire du socialisme, niant les crises économiques du capitalisme, embellissant le système capitaliste et dissimulant la nature de l'impérialisme pour fournir des arguments économiques à son sophisme du « passage pacifique au socialisme ».

Sur le plan de la doctrine du socialisme, Bernstein rejetait totalement la doctrine marxiste de la lutte des classes, la révolution prolétarienne, la dictature du prolétariat et le parti prolétarien, et plaidait de toutes ses forces en faveur de la politique coloniale de l'impérialisme. Il glorifiait à chaque occasion la démocratie parlementaire bourgeoise, niant que l'appareil d'État de la bourgeoisie fût un instrument d'oppression de classe et parlant de la révolution violente comme d'un « sacrifice inutile ». Il attaquait la dictature du prolétariat comme étant « le règne despotique de la terreur », inadaptable à une société capitaliste démocratique, etc. Pour s'opposer à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, il préconisait que le Parti abandonnât son programme révolutionnaire pour devenir un « parti de réformes ».

Son œuvre, « Les prémisses du socialisme et les tâches du Parti social-démocrate », représentative du révisionnisme bernsteinien, constitue la forme la plus achevée du système et du courant révisionnistes au sein du Parti allemand. Le révisionnisme n'était déjà plus un phénomène isolé dans tel ou tel pays. Sous l'influence de Bernstein, le courant révisionniste se répandit dans le monde entier et gangrena rapidement tous les partis de la II^{e} Internationale. Les fabiens en Angleterre, les partisans de la participation ministérielle en France, les bernsteiniens en Allemagne et les critiques en Russie étaient tous les fils d'une même famille. Se faisant des éloges mutuels et apprenant les uns des autres, ils attaquèrent ensemble le marxisme orthodoxe.

En juin 1899, un opportuniste notoire dans le Parti socialiste français, Millerand, entra publiquement dans le gouvernement bourgeois français, et collabora avec le bourreau de la Commune de Paris, le général Galliffet, coiffant le haut-de-forme de ministre de Commerce et de l'Industrie. En participant honteusement à la répression des grèves ouvrières à l'intérieur du pays et, à l'extérieur, à l'élargissement de l'armée pour préparer la guerre, il devint un ignoble traître bradant la cause du prolétariat. Les actes de trahison de Millerand firent passer le bernsteinisme du stade de la théorie à celui de la pratique ; aussi Lénine qualifia-t-il l'attitude de Mille-

rand de bernsteinisme pratique. L'expansion du révisionnisme de Bernstein et l'affaire Millerand mettaient gravement en péril le mouvement communiste international. Cela entraîna au sein des différents partis la formation de fractions révolutionnaires de gauche qui, vigilantes, se préparaient à déclencher la lutte contre le révisionnisme.

5. La lutte de Lénine et de la gauche internationale contre le révisionnisme

La résistance au bernsteinisme commença d'abord au sein du Parti allemand. Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Clara Zetkin étaient les célèbres représentants de la fraction de gauche opposée au révisionnisme de Bernstein. Au congrès du Parti social-démocrate allemand qui se tint en septembre 1898 à Stuttgart, les conceptions opportunistes de Bernstein furent soumises à un début de critique. En octobre 1899, au Congrès de Hanovre, la gauche se lança à nouveau contre le révisionnisme de Bernstein. Bebel en fit une critique mordante et Rosa Luxemburg demanda que Bernstein fût exclu du Parti. Mais Kautsky fit au congrès une intervention conciliatrice, en prenant activement le parti de Bernstein. Finalement, le congrès approuva une résolution qui n'abandonnait pas les conceptions de base du Parti, mais ne critiquait pas Bernstein nommément. La nature et les dangers du révisionnisme ne furent pas indiqués et, bien sûr, aucune sanction ne fut prise contre Bernstein.

En réponse aux attaques forcenées du révisionnisme bernsteinien, Rosa Luxemburg publia en 1899 « Réformes sociales ou révolution sociale ? », qui critiquait assez profondément les conceptions économiques et politiques du révisionnisme bernsteinien, réfutait les sophismes de Bernstein sur le « passage pacifique au socialisme » et démasquait sa théorie de trahison qui avait pour objectif un système capitaliste réformiste. Elle y indiquait avec sévérité que, dans la lutte contre Bernstein, il ne s'agissait pas des formes et des tactiques de lutte, mais de la question d'être pour ou contre la révolution prolétarienne, et désignait clairement pour la première fois la controverse avec Bernstein comme un débat entre deux conceptions du monde, entre deux classes.

En France, la gauche révolutionnaire du Parti menait une lutte acharnée contre Millerand. Lors des deux congrès des socialistes français unifiés tenus à Paris en décembre 1899 et à l'automne de 1900, un débat très vif s'engagea autour de l'affaire Millerand entre

partisans et opposants de la participation ministérielle. Comme les partisans de la participation persistaient dans leurs positions révisionnistes, la fraction opposée se retira du second Congrès.

C'est dans ces circonstances que la II^e^ Internationale tint en septembre 1900, à Paris, son V^e^ Congrès. La participation ministérielle de Millerand fut au centre des débats. Trois fractions s'affrontaient autour de cette question : la gauche, le centre et la droite. La fraction de gauche représentée par Rosa Luxemburg, s'opposait résolument à la participation des socialistes aux gouvernements bourgeois, elle s'opposait à la collaboration de classe, à l'acceptation de faveurs de la bourgeoisie, et demandait que la II^e^ Internationale sanctionnât durement Millerand. La fraction de droite à la tête de laquelle se trouvaient Jaurès, Bernstein et Vollmar, plaida avec force en faveur de la trahison de Millerand, prétendant que c'était le premier pas dans la prise du pouvoir par le prolétariat et qu'on pouvait ainsi prendre d'en haut des mesures pour améliorer les conditions de vie du peuple, puis changer le caractère du pouvoir bourgeois et ainsi passer pacifiquement au socialisme. Quant à la fraction du centre, dont Kautsky était la tête, sous couvert de préserver l'unité internationale, elle présenta un projet de résolution tiède et conciliateur à l'égard de l'opportunisme, où elle prétendait que la participation des socialistes aux gouvernements bourgeois n'était « qu'une question de tactique et non une question de principe, et n'était donc pas de la compétence d'un congrès international ». Ce projet de résolution fut qualifié d'« élastique ». La fraction de gauche s'opposa à la révolution de Kautsky, estimant qu'il constituait une capitulation face à la bourgeoisie et au révisionnisme, alors que la fraction de droite le soutint de toutes ses forces. Finalement, la résolution de Kautsky fut adoptée par 29 voix contre 9. Cette résolution légitimait la trahison de Millerand et laissait la porte grande ouverte aux activités révisionnistes qui allaient la suivre. A partir de là, la II^e^ Internationale entra dans une période de dégénérescence où elle fut la proie de l'opportunisme.

Au cours de cette période, les luttes antirévisionnistes de la gauche internationale démontrèrent l'esprit de principe de celle-ci qui persévérait dans la révolution et dans la lutte. Malgré tout, la gauche de cette époque n'était pas encore mûre sur le plan politique et théorique, elle avait en particulier une connaissance insuffisante des tâches qu'exigeait l'époque de l'impérialisme — la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat — et elle fut incapable de

repousser l'attaque furieuse du révisionnisme. L'esprit combatif avec lequel la gauche révolutionnaire s'opposa au révisionnisme de Bernstein fut cependant un prologue aux grandioses luttes du prolétariat pour sa victoire totale. C'est dans ces conditions historiques précises que le grand Lénine, reprenant le flambeau du marxisme, engagea un combat héroïque pour défendre les principes révolutionnaires marxistes et s'opposer au contre-courant du révisionnisme international.

En même temps qu'il se livrait à des activités révolutionnaires dans son pays, Lénine suivait de très près la lutte entre les deux lignes dans le mouvement communiste international. Quand, en août 1899, il eut pris connaissance du livre de Bernstein « Les prémisses du socialisme et les tâches du Parti social-démocrate », il en fut indigné. Le lendemain, il écrivait dans une lettre à sa famille que le révisionnisme de Bernstein était « *un opportunisme et un possibilisme sans fin et, par là-dessus, un opportunisme poltron* ». « *Son fiasco ne fait aucun doute* (12) » conclut-il. Dans une lettre au groupe de rédacteurs de la *Rabotchaia Gazeta,* il estimait « *indispensable de déclencher ouvertement une polémique* » contre Bernstein et insistait pour que « *le rétablissement et la défense* » du marxisme soient posés « *à l'ordre du jour* » (13).

Osant aller à contre-courant, Lénine riposta hardiment à l'attaque forcenée des opportunistes de la II^{e} Internationale contre le marxisme et, prenant la tête de la gauche internationale dans une lutte sans merci contre cette tendance, il défendit avec une fermeté inébranlable la ligne révolutionnaire marxiste, et ouvrit la voie à l'établissement de la dictature du prolétariat en Russie.

6. Le léninisme est né dans la lutte

Lénine, qui au cours d'une longue pratique de la révolution et des luttes contre l'opportunisme de la II^{e} Internationale, résolut une série de questions importantes concernant la révolution prolétarienne à l'époque de l'impérialisme, fit avancer le marxisme jusqu'à une nouvelle phase : la phase léniniste. Lénine indiqua que l'impérialisme est un capitalisme monopoliste, pourrissant et moribond, qu'il est le prélude de la révolution prolétarienne. Au stade de l'impérialisme, la loi du développement inégal du capitalisme dans les différents pays rend inévitable une guerre inter-impérialiste pour s'assurer l'hégémonie et procéder à un nouveau partage du monde. En rompant le maillon le plus faible de l'impérialisme, le prolétariat

doit permettre au socialisme de triompher d'abord dans un ou dans plusieurs pays. Lénine indiqua que la question de fond de la révolution prolétarienne est la destruction, à travers une révolution violente, de la machine d'État bourgeoise pour établir la dictature du prolétariat. Pour prendre le pouvoir et pour le consolider, le prolétariat doit fonder une solide alliance entre ouvriers et paysans et, s'en tenant à l'internationalisme prolétarien, il doit s'unir aux peuples et nations opprimés, et au prolétariat du monde entier, pour combattre l'impérialisme et le colonialisme. Lénine indiqua encore qu'après avoir pris le pouvoir, le prolétariat doit instaurer sa dictature. « *La dictature du prolétariat est une lutte opiniâtre, sanglante et non sanglante, violente et pacifique, militaire et économique, pédagogique et administrative, contre les forces et les traditions de la vieille société* (14). »

Lénine répéta avec insistance que, sans cette dictature intégrale exercée pendant une longue période sur la bourgeoisie, il était impossible de réaliser le passage au communisme. Lénine indiqua aussi que, pour réaliser la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat, pour accomplir sa grandiose mission historique, le prolétariat doit fonder un parti prolétarien, armé du marxisme, et en rupture totale avec l'opportunisme. Les brillants ouvrages de Lénine, « Matérialisme et empiriocriticisme », « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme », « L'État et la révolution », contribuèrent à développer le marxisme. Staline a dit que le léninisme « *a non seulement régénéré le marxisme, mais a fait encore un pas en avant en le développant dans les nouvelles conditions du capitalisme et de la lutte de classe du prolétariat* (15) ».

Depuis la naissance du léninisme jusqu'à nos jours, de grands changements sont intervenus dans la situation mondiale. Mais l'époque n'a pas changé et les principes fondamentaux du léninisme sont toujours valables. Ils constituent, comme avant, le fondement théorique qui guide la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat.

NOTES

(1) « Les principes du léninisme », Staline, « Les questions du léninisme », p. 3. E.P.

(2) « L'impérialisme et la scission du socialisme », Lénine, *Œuvres,* tome 23, p. 116. E.M.

(3) Lénine, « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme »,

p. 10. E.P.

(4) « Rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome 4, p. 445. E.P.

(5) Principes au léninisme », Staline, « Les questions du léninisme », p. 7. E.P.

(6) *Zemskié natchalniki :* nobles exerçant le droit de police et investis de fonctions juridiques et administratives (N.d.T.).

(7) Lénine, « Que faire ? », p. 34. E.P.

(8) *Narodniki :* populistes (N.d.T.).

(9) « Ce que sont les "amis du peuple" et comment ils luttent contre les sociale-démocrates », Lénine, *Œuvres,* tome 1, p. 325. E.M.

(10) « Intervention à la conférence nationale du P.C.C. sur le travail de propagande *», Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome 5, p. 472. E.P.

(11) « Le II' Congrès de l'Internationale communiste», Lénine, Œuvres, tome 31, p. 238. E.M.

(12) « Lettre à M.A. Oulianova (1.9.1899)», Lénine, *Œuvres,* tome 37, p. 287. E.M.

(13) « Articles pour la Rabotchaia Gazeta », Lénine, *Œuvres,* tome 4, p. 214. E.M.

(14) Lénine, « La maladie infantile du communisme (« le gauchisme »), p. 31. E.P.

(15) « Les principes du léninisme », Staline, « Les questions du léninisme », p. 3. E.P.

CHAPITRE VIII

LA CONSTRUCTION DU PARTI MARXISTE DE TYPE NOUVEAU

Corrompus par le révisionnaire bernsteinien, les partis sociaux-démocrates de la II^e^ Internationale se transformèrent progressivement en partis sociaux-réformistes. C'est dans la lutte contre le révisionnisme et contre ses variantes russes — les économistes et les mencheviks — que Lénine fonda le Parti bolchevik. Ce parti prolétarien de type nouveau, guidant sa pensée sur le marxisme, devint par la suite le modèle dont s'inspirèrent les marxistes de tous les pays pour fonder leurs partis révolutionnaires prolétariens. Les idées de Lénine sur l'édification du Parti et sa pratique dans ce domaine ont fourni au prolétariat international une précieuse expérience historique.

1. Lénine contre les économistes

Dans les années 90 du XIX^e^ siècle, le mouvement ouvrier en plein essor et l'éveil du mouvement révolutionnaire du peuple réclamaient la formation d'un parti prolétarien unique et centralisé, capable de diriger le mouvement révolutionnaire.

C'est en 1898 que les « Unions de lutte pour la libération de la classe ouvrière » de Pétersbourg, Moscou et Kiev, firent leur première tentative pour former un parti social-démocrate unifié. Leurs délégués se réunirent en mars à Minsk où ils tinrent le I^er^ Congrès du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (P.O.S.D.R.). Lénine, alors déporté en Sibérie, ne put y assister. Dans ses résolutions et manifestes, le congrès proclama la fondation du P.O.S.D.R., mais en réalité, le Parti social-démocrate marxiste n'était pas encore effectivement créé en Russie. Le congrès n'avait pas établi de programme ni de statuts du Parti ; les organismes des diverses régions n'avaient pas de ligne politique commune, ni de direction émanant d'un centre unique ; tous les membres du Comité central du Parti élus par le congrès furent très vite mis sous les verrous par le gouvernement tsariste. Les organismes régionaux, dispersés, n'étaient pas non plus vraiment liés entre eux, ni unifiés, et il régnait encore un état de désarroi idéologique, d'instabilité politique et d'éparpillement organisationnel. Mais il y avait plus grave : après l'arrestation de Lénine et de bon nombre de ses compagnons

d'armes, la direction de l'Union de lutte de Saint- Pétersbourg avait changé de composition ; de nouveaux personnages y avaient fait leur apparition. Les « Jeunes », ou les « économistes », y appliquaient une ligne politique incorrecte. Pour eux, les ouvriers devaient se contenter de mener la lutte économique contre les patrons ; quand à la lutte politique contre l'autocratie tsariste, il fallait en laisser le soin à la bourgeoisie libérale et aux intellectuels. Ils s'opposaient aussi à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, ainsi qu'à la construction d'un parti ouvrier indépendant. Ce fut la première fraction opportuniste apparue dans les tout débuts de l'organisation marxiste en Russie.

En 1899, Prokopovitch, Kouskova et d'autres publièrent un manifeste commun dans lequel ils prônaient les conceptions et la tactique des économistes. Ils y déclaraient que la loi fondamentale du mouvement ouvrier était de suivre « la ligne de moindre résistance » ; or, jugeant difficile de mener en Russie la lutte politique, la ligne qui offrait le moins de résistance était pour eux la lutte économique. Au projet de prise du pouvoir, ils voulaient substituer un projet de réforme de la société actuelle et combattaient l'idée de construire en Russie un parti ouvrier indépendant, prétendant qu'il ne s'agissait là que d'une transposition de méthodes étrangères et qu'elle ne correspondait pas aux besoins du développement des ouvriers russes. Ils attaquaient le marxisme qu'ils prétendaient dépassé en Occident et inadéquat pour la Russie. En même temps, ils plaidaient avec force en faveur du révisionnisme bernsteinien, voyant dans son apparition le cours logique du processus de développement du mouvement ouvrier, etc.

Lénine comprenait très bien que si l'économisme parvenait à s'imposer dans le mouvement ouvrier, il porterait tort au mouvement révolutionnaire du prolétariat et ferait rétrograder le mouvement social-démocrate. Aussi riposta- t-il du tac au tac aux économistes dès qu'ils firent leur apparition.

Quand il eut pris connaissance du manifeste des économistes, Lénine convoqua une conférence de dix-sept déportés marxistes qui se trouvaient dans le voisinage, pour discuter de la lutte à mener contre ce courant. Les participants approuvèrent une « Protestation des sociaux- démocrates russes », rédigée par Lénine, qui dénonçait les conceptions des économistes et blâmait sévèrement leurs tentatives criminelles d'abandonner le marxisme, de s'opposer à la construction d'un parti indépendant de la classe ouvrière et de faire du

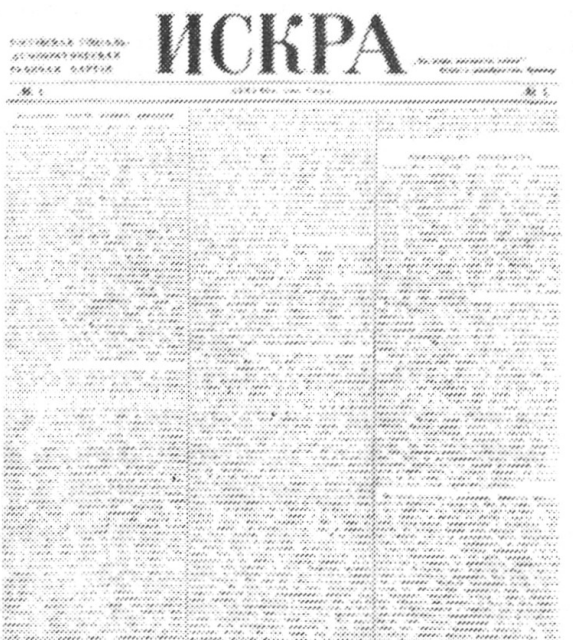
parti ouvrier un appendice de la bourgeoisie. Ce document se transforma en une proclamation de combat des marxistes russes contre les économistes.

Après cette contre-attaque des marxistes provoquée par Lénine, les économistes, loin de reconnaître leurs erreurs, répandirent de plus belle leur contrebande révisionniste. Utilisant les journaux qu'ils contrôlaient, *Rabotchaïa Mysl* (La Pensée ouvrière) et *Rabotchéïé Diélo* (La Cause ouvrière), publiés respectivement en Russie et à l'étranger, et d'autres moyens d'information, Martynov et quelques autres économistes continuèrent à colporter leurs conceptions révisionnistes et à attaquer impudemment le marxisme.

Dans de telles circonstances, comment fallait-il procéder pour construire un parti unique et centralisé de la classe ouvrière ? Certains estimaient que cela ne pouvait se faire qu'en réunissant le II^{e} Congrès du Parti. Mais Lénine ne partageait pas ce point de vue et il indiqua clairement : avant de nous unir, et pour nous unir, il faut d'abord nous délimiter résolument et délibérément. Ce qui signifiait qu'il fallait d'abord édifier le Parti sur le plan idéologique et établir une nette démarcation entre marxisme et révisionnisme, entre révolutionnaires prolétariens et économistes. Parallèlement, Lénine estimait que le meilleur moyen, à l'époque, était de commencer par fonder un journal politique de combat pour toute la Russie.

Au début de l'année 1900, à son retour d'exil, Lénine s'occupa activement à la création de ce journal, et, en décembre de la même année, paraissait à Leipzig, en Allemagne, le premier numéro de l'*Iskra* (l'Étincelle). Lénine en était le rédacteur en chef. Avec un magnifique esprit marxiste et des positions claires, l'Iskra proclamait dès sa parution : « *De l'étincelle jaillira la flamme. »* Dans l'éditorial qu'il avait écrit, Lénine estimait nécessaire « *une ample discussion publique des grands problèmes de principe et de tactique soulevés de nos jours par les économistes, les bernsteiniens, et les critiques* (16) »» Avec Lénine comme rédacteur, l'Iskra devint un bastion de la lutte contre l'autocratie tsariste, le capitalisme, l'économisme et le révisionnisme bernsteinien. Déployant l'étendard du marxisme, Lénine se lança avec fougue à l'attaque des points faibles des conceptions économistes dans la défense du marxisme. Dans ses propres écrits militants et dans les colonnes de l'Iskra, Lénine guida les prolétaires d'avant- garde, les aida à acquérir une bonne compréhension de la théorie révolutionnaire du marxisme et à lutter sans concessions contre toutes les tentatives de dé-

formation de cette théorie. C'est ainsi que l'Iskra devint un centre d'éducation et de rassemblement des forces du Parti. « *Le journal* [...] *n'est pas seulement un propagandiste collectif et un agitateur collectif ; il est aussi un organisateur collectif* (17) », dira Lénine. En effet, le réseau des agents et correspondants du journal allait permettre d'unir toutes les organisations locales autour de l'Iskra, et former l'ossature permettant d'unifier le Parti. Dans cette mesure, la création de l'Iskra prépara l'édification en Russie d'un parti révolutionnaire prolétarien, tant sur le plan idéologique qu'organisationnel.


ИСКРА

Le numéro I de /'« Iskra »

2. « Que faire ? » : les fondements idéologiques du parti prolétarien

Pour liquider totalement les exactions de l'économisme et accélérer la marche de l'édification du Parti, Lénine avait écrit une série d'articles, et en 1902, il acheva son célèbre ouvrage « Que faire ? ». Dans ce livre, Lénine fait une critique systématique de l'économisme et du bernsteinisme ; il expose les principes idéologiques fondamentaux de l'édification du Parti ainsi qu'un plan

complet pour cette édification, posant ainsi les fondements idéologiques de la construction en Russie d'un parti révolutionnaire prolétarien de type nouveau.

1. Le Parti prolétarien doit guider sa pensée sur le marxisme

Le marxisme est la conception scientifique du monde et la méthodologie du prolétariat auquel il donne une arme idéologique pour connaître le monde et le transformer ; il représente une vérité universellement valable. Par conséquent, ce n'est qu'en guidant sa pensée sur le marxisme que le Parti révolutionnaire du prolétariat peut garantir son caractère d'avant-garde et assumer sa grandiose mission historique : diriger le prolétariat dans ses luttes révolutionnaires et réaliser le socialisme et le communisme.

Pour transformer le Parti révolutionnaire en Parti social-réformiste, les économistes s'étaient d'abord lancés sans retenue contre le marxisme — pensée directrice du Parti —, et avaient tenté de le remplacer par le révisionnisme. S'inspirant des airs chantés par les bernsteiniens, ils avaient, sous couleur d'anti-dogmatisme et de liberté de critique, essayé de déformer la théorie marxiste de la révolution pour servir leur ligne réformiste.

Dans « Que faire ? », Lénine réfute énergiquement
Bernstein et le courant de pensée réactionnaire antimarxiste constitué par ses adeptes russes, les économistes. Il dévoila la nature de la prétendue liberté de critique des économistes, indiquant à ce propos : « *La "liberté de critique" est la liberté de la tendance opportuniste dans la social-démocratie, la liberté de transformer cette dernière en un parti démocratique de réformes, la liberté d'implanter dans le socialisme les idées bourgeoises et les éléments bourgeois* (3). » Lénine enseigna aux sociaux-démocrates russes combien il était important de bien saisir le marxisme : le P.O.S.D.R. en était à un stade de formation et n'avait pas encore pu liquider les sectes opportunistes qui le mettaient en danger. Le mouvement social-démocrate ayant un caractère international, il fallait, pour s'inspirer de l'expérience des pays étrangers, avoir des forces théoriques et une riche expérience politique ; aussi la tâche qui incombait au Parti social-démocrate de Russie était-elle de constituer un détachement d'avant-garde du prolétariat mondial. Pour accomplir cette tâche historique, il devait nécessairement s'armer de la théorie marxiste. C'est pourquoi Lénine soulignait avec insistance : « *Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire* (4). » « *Seul un*

parti guidé par une théorie d'avant-garde est capable de remplir le rôle de combattant d'avant-garde (5). »

2. Le parti prolétarien doit assumer la tâche d'inculquer la conscience socialiste aux masses ouvrières

Les économistes avaient comme conception de base le culte de la spontanéité ; c'était là aussi la source idéologique commune à tous les opportunistes. Partant de la théorie du matérialisme mécaniste, les économistes pensaient que le mouvement ouvrier pouvait engendrer par lui-même une idéologie socialiste indépendante. Aussi niaient-ils la nécessité d'inculquer à la classe ouvrière la conscience socialiste, et reprochaient-ils aux marxistes d'exagérer le rôle de l'élément conscient. L'essence de ces arguments était la négation du rôle théorique du marxisme et du rôle dirigeant du Parti.

S'en tenant aux conceptions du matérialisme historique marxiste, Lénine critiqua en profondeur ces sophismes des économistes. Il indiqua que le mouvement ouvrier spontané n'était pas capable d'engendrer une conscience socialiste et que, « *par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers, etc.* (6) ». Évidemment, sans mouvement ouvrier, il ne saurait y avoir d'idéologie socialiste, car les ouvriers constituent la base de classe du socialisme. Mais la seule base de classe est insuffisante. La conscience idéologique du socialisme étant une science, elle doit reposer sur une base de matériaux idéologiques avancés déjà accumulés par la connaissance humaine. Dans les conditions du capitalisme, la classe ouvrière est privée du minimum de conditions nécessaires pour recevoir une éducation et mener des recherches scientifiques. C'est pourquoi le mouvement ouvrier spontané ne peut engendrer le socialisme scientifique. Lénine remarque que l'idéologie du socialisme scientifique ne pouvait être créée que par des intellectuels révolutionnaires tels que Marx et Engels qui, possédant de vastes connaissances, refusèrent leur classe (la bourgeoisie) pour se tenir sur les positions du prolétariat et se plongèrent dans la pratique du mouvement ouvrier.

Étant donné que le mouvement ouvrier spontané n'était pas capable d'engendrer le socialisme scientifique, Lénine proposait d'« inculquer du dehors au mouvement ouvrier les idées du socialisme scientifique ». La théorie socialiste étant, de toutes les théories, celle

qui a le plus justement et le plus profondément expliqué au prolétariat les causes de son exploitation et de son oppression, elle est la plus susceptible d'être comprise et acceptée par lui. Il existe ainsi dans le prolétariat une tendance spontanée à adopter le socialisme. Mais, d'autre part, on ne peut oublier qu'il existe dans la société capitaliste une autre idéologie : celle de la bourgeoisie, dont l'origine est beaucoup plus ancienne que celle de l'idéologie socialiste. Parfaitement rodée et disposant du pouvoir politique ainsi que d'innombrables moyens de propagande, elle mine à tout instant le prolétariat. Voilà pourquoi il existe aussi chez les ouvriers une tendance spontanée à accepter l'idéologie bourgeoise. En s'opposant à la pénétration du socialisme scientifique parmi les ouvriers, les économistes aidaient en fait la bourgeoisie à répandre son influence idéologique : « *Tout rapetissement de l'idéologie socialiste, tout éloignement vis-à-vis de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise* (7). » « *Tout culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, tout amoindrissement du rôle de "l'élément conscient", du rôle de la social-démocratie signifie par là-même — qu'on le veuille ou non, cela n'y fait absolument rien — un renforcement de l'influence de l'idéologie bourgeoise sur les ouvriers* (8). » La façon dont les économistes rendaient un culte à la spontanéité et dont ils niaient la portée de la pénétration du socialisme scientifique parmi les ouvriers n'était que piège et mensonge pour la classe ouvrière ; cela revenait à la livrer pieds et poings liés à la bourgeoisie.

Qui devait assumer la tâche d'inculquer la conscience socialiste aux masses ouvrières ? Lénine indiqua que c'était justement le Parti prolétarien armé de la théorie marxiste. Ce n'est qu'en implantant la conscience socialiste parmi les masses ouvrières que le Parti pourrait permettre au mouvement ouvrier de suivre la voie royale de la conquête de la dictature du prolétariat. Si le socialisme se séparait du mouvement ouvrier, le premier ne serait jamais en fin de compte que le discours creux d'une petite minorité, et le second ne ferait que divaguer sur la voie du trade-unionisme. Mais dès que le socialisme s'unirait au mouvement ouvrier, le premier posséderait sa propre force matérielle et le second sa propre arme spirituelle scientifique ; ainsi seulement deviendraient-ils invincibles. Quant au Parti lui-même, il est le produit de l'union du socialisme avec le mouvement ouvrier.

3. Le parti prolétarien doit entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire de la conquête du pouvoir

Le culte spontanéiste des économistes se manifestait politiquement dans leur façon de prôner la voie opportuniste du réformisme bourgeois. Ils voulaient « lutter pour transformer les conditions économiques » et appelaient d'une façon absurde à ne mener que la lutte économique, sans la lutte politique, en prétendant qu'« augmenter d'un kopeck chaque rouble de salaire est beaucoup plus réel et plus précieux que n'importe quel socialisme et n'importe quelle politique ». Ils prêchaient aussi avec force que la classe ouvrière « ne lutte pas à l'heure actuelle pour d'hypothétiques générations futures, mais pour elle-même et pour ses enfants ». Comme on peut le constater, ils ne considéraient absolument pas les intérêts ni les désirs des masses populaires et ils ne formulaient que de nouvelles versions du sophisme prôné par Bernstein : « Le but final n'est rien, le mouvement est tout. » En stigmatisant la façon dont les économistes diminuaient la valeur de la lutte politique et l'abandonnaient, Lénine déclara : « *De ce que les intérêts économiques jouent un rôle décisif,* il ne s'ensuit nullement *que la lutte économique (professionnelle) soit d'un intérêt primordial, car les intérêts les plus essentiels, "décisifs", des classes* ne *peuvent être satisfaits, en général,* que *par des transformations* politiques *radicales ; en particulier, l'intérêt économique capital du prolétariat ne peut être satisfait que par une révolution politique remplaçant la dictature de la bourgeoisie par celle du prolétariat* (9). » Les économistes réduisaient le mouvement ouvrier à la lutte économique dans le but d'aveugler les ouvriers à l'aide des intérêts provisoires immédiats et, en érodant leur combativité révolutionnaire, ils les obligeaient à conserver à jamais leur statut d'esclaves et les empêchaient de balayer la monarchie tsariste et d'enterrer le capitalisme. Leurs intentions criminelles étaient parfaitement claires.

Tout cela ne signifiait naturellement pas que les marxistes dussent sous-estimer la portée des luttes économiques. Lénine signalait que les sociaux-démocrates doivent diriger activement ces luttes, car elles peuvent constituer un début et une partie intégrante des activités du Parti social-démocrate. Passer du stade de la lutte économique à celui de la lutte politique, voilà tout le problème. Ce n'est qu'en transformant ses luttes économiques en luttes politiques pour renverser le pouvoir de la bourgeoisie et construire la dictature

du prolétariat que ce dernier pourra transformer complètement sa condition d'exploité et d'opprimé.

Par conséquent, les sociaux-démocrates révolutionnaires ne peuvent nullement compter sur le seul brouet de la politique économiste pour rassasier la classe ouvrière. Ils doivent utiliser la lutte économique pour donner aux ouvriers une conscience politique élémentaire et les élever ensuite à un haut niveau de conscience politique socialiste. Ils doivent subordonner les luttes partielles pour l'obtention de réformes à la lutte révolutionnaire globale pour la conquête de la liberté et du socialisme.

Comme on le voit, les divergences entre marxistes et économistes sur le programme tactique étaient en fin de compte les divergences de fond qui séparent les marxistes de tous les opportunistes, c'est-à-dire l'acceptation ou le rejet de la révolution violente et de la dictature du prolétariat.

4. Il faut construire une organisation de révolutionnaires

Partant des besoins des luttes révolutionnaires du prolétariat à son époque, Lénine estimait que la structure du Parti lui-même devait être composée de deux parties : l'une de révolutionnaires peu nombreux, des professionnels de l'activité révolutionnaire, dotés de solides connaissances théoriques, d'expérience politique et d'aptitude à l'organisation, et capables de se mesurer à la police du tsar ; l'autre conçue comme un vaste réseau d'organisations locales, comprenant un grand nombre d'adhérents soutenus par la multitude des masses laborieuses. Ces deux parties formeraient un Parti politique ouvrier unique et centralisé.

Sur le plan de l'organisation, le culte de la spontanéité des économistes se manifestait dans leur exaltation de l'éparpillement organisationnel, de l'esprit de coterie et du style de travail artisanal, ainsi que dans leur opposition à la construction d'un parti ouvrier unique et centralisé et plus encore à une organisation de révolutionnaires. Les économistes attaquaient la construction d'une telle organisation comme étant du « narodnovolisme » (10), « une tendance antidémocratique », etc. Ils voulaient rabaisser le Parti au rang des caisses de grèves, des associations de secours mutuel, des fonds de réserve et autres organisations spontanées des masses ouvrières. S'opposant au rôle dirigeant du Parti dans le mouvement ouvrier, ils prétendaient que la tâche du premier n'était que de suivre le second et de faire le procès-verbal des luttes ouvrières. Par cette concep-

tion, les économistes éliminaient en réalité le Parti, ils éliminaient le rôle du détachement d'avant- garde de la révolution.

S'appuyant sur l'expérience du mouvement communiste international et sur la situation concrète en Russie à cette époque, Lénine critiqua sévèrement la ligne suiviste des économistes et indiqua aux sociaux-démocrates que la tâche la plus urgente qui leur incombait était de construire une organisation de révolutionnaires, véritablement centralisée et unique. « *La lutte spontanée du prolétariat ne deviendra une véritable "lutte de classe" du prolétariat que lorsqu'elle sera dirigée par une forte organisation de révolutionnaires* (11). » « *Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous soulèverons la Russie* (12). » Lénine redonna au rôle du Parti le rang qui lui était dû.

3. Le Parti bolchevik s'est construit dans la lutte

C'est sur la base des victoires remportées contre les économistes que, du 30 juillet au 23 août 1903, se tint clandestinement le II^e^ Congrès du P.O.S.D.R. Il se réunit d'abord à Bruxelles, pour se transférer ensuite à Londres. La tâche principale de ce congrès était de « *créer un parti véritable sur les principes et les bases d'organisation qui avaient été formulées et élaborées par l'Iskra* (13) ».

La composition de ce congrès était hétérogène : des iskristes fermes y côtoyaient des iskristes instables, ainsi que des éléments économistes qui avaient fait peau neuve et des membres du Bund (14), lesquels soutenaient en réalité le point de vue des économistes. Cette composition laissait présager des luttes acharnées.

Les principales questions à l'ordre du jour étaient l'élaboration du programme et des statuts du Parti, ainsi que l'élection des organes centraux de direction.

Une lutte intense se livra tout d'abord dans le Congrès autour de la question du programme. Le nœud de cette lutte était de savoir si l'on allait ou non inscrire la dictature du prolétariat dans le programme du Parti. Avant le congrès, lors de la rédaction du projet de programme, d'importantes divergences s'étaient déjà fait jour à ce sujet entre Lénine et Plekhanov. Citant en exemple les programmes des divers partis de la II^e^ Internationale, Plekhanov s'opposait à ce qu'on insérât un article sur la dictature du prolétariat dans le projet de programme, ce qui fut pourtant fait grâce à la lutte opiniâtre de Lénine. Lors du congrès, toutes sortes d'éléments opportunistes

entrèrent en scène pour s'opposer sous les prétextes les plus divers à l'introduction de la dictature du prolétariat dans le programme. Les membres du Bund et les économistes invoquèrent le fait que les divers partis de la II^{e} Internationale n'ayant pas dans leur programme d'article sur ce sujet, on ne devait pas en mettre non plus. Martynov et consorts, exaltant à grands cris la démocratie bourgeoise, niaient la nécessité de la dictature du prolétariat. Ecoulant la contrebande répandue par les révisionnistes de la II^{e} Internationale sur la théorie de la primauté des forces productives, Trotski prétendait qu'on ne pourrait réaliser la dictature du prolétariat que lorsque ce dernier constituerait la majorité de la population nationale, ce qui revenait à nier, dans un pays relativement arriéré sur le plan économique comme l'était la Russie, la possibilité de réaliser la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat.

Les iskristes, Lénine en tête, réfutèrent énergiquement tous ces points de vue erronés et défendirent l'idée de la dictature du prolétariat. Après une lutte acharnée, le congrès approuva finalement l'introduction de la dictature du prolétariat dans le programme du Parti. Ce programme disait : « La condition nécessaire de la révolution socialiste est la dictature du prolétariat, c'est-à-dire la prise par le prolétariat d'un pouvoir politique suffisant pour réprimer toute résistance des exploiteurs. » C'était la première fois qu'un parti de la II^{e} Internationale incluait dans son programme la revendication de la dictature du prolétariat. Cela constituait un signe distinctif séparant le Parti prolétarien de type nouveau des Partis sociaux-démocrates opportunistes et une grande victoire de la lutte de Lénine contre le révisionnisme de la II^{e} Internationale.

Lors de la discussion sur les statuts du Parti, la lutte fut aussi très intense. Elle tournait autour de la question de savoir comment l'on devenait membre du Parti. Pour l'article I des statuts, deux rédactions totalement différentes furent proposées. L'article rédigé par Lénine stipulait : « *Est membre du Parti celui qui en reconnaît le programme et soutient le Parti tant par des moyens matériels que par sa participation personnelle dans une des organisations du Parti* (15). » L'article de Martov stipulait : « *Est considéré comme appartenant au P.O.S.D.R. celui qui, tout en reconnaissant son programme, travaille activement à mettre en œuvre ses tâches sous le contrôle et la direction des organismes du Parti* (16). » Les deux articles ne différaient que sur un point : l'appartenance ou la non-appartenance à l'organisation. Mais c'était une divergence de prin-

cipe. Le parti prolétarien est une vigoureuse organisation d'avant-garde qui dirige le prolétariat dans sa lutte contre l'ennemi de classe. Outre qu'il doit avoir comme fondement théorique le marxisme, il doit posséder une stricte discipline du point de vue de l'organisation afin de pouvoir évaluer et contrôler chacun de ses membres avant de l'admettre en son sein : il ne s'agit pas d'un club à la structure lâche auquel adhère qui veut. C'est pourquoi la question que ses membres appartiennent ou non à l'une de ses organisations met en cause le genre de Parti qu'on veut construire et la question fondamentale de la combativité et de la pureté du Parti.

L'article de Lénine, en maintenant le principe de l'unification et de la centralisation du Parti, garantissait à celui-ci une ferme combativité et une organisation stricte, qui devaient empêcher les phraseurs et les arrivistes de s'y infiltrer et d'en disperser les rangs. Seul un tel Parti pouvait devenir le quartier général de la lutte du prolétariat et assumer la lourde tâche historique de diriger la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat. L'article de Martov, au contraire, ouvrait toutes grandes les portes aux scissionnistes et aux arrivistes. Selon ses propres mots : « Il suffit que vous désiriez être membre pour le devenir. » Il est évident qu'un parti édifié sur cette base serait un Parti hétérogène, sans forme définie, dépourvu d'une organisation et d'une discipline fermes. Un tel parti serait non seulement incapable de diriger les grandes luttes des millions de travailleurs, mais constituerait nécessairement un danger pour l'ensemble du mouvement révolutionnaire prolétarien.

L'article de Lénine obtint le soutien unanime des iskristes fermes. Mais comme les iskristes instables, Trotski et l'ensemble des opportunistes tenaient pour l'article de Martov, ils obtinrent la majorité et, par conséquent, ce dernier fut approuvé par le congrès après avoir été soumis au vote. Ce fut une grande déficience de ce Congrès, qui offrit plus tard l'occasion aux mencheviks de se livrer à leurs activités scissionnistes.

Après l'apparition de divergences lors de la discussion de l'article I des statuts, la lutte dans le Congrès s'envenima encore. Grisés par leur succès, les opportunistes croyaient triompher aussi sur la question de l'élection des organes centraux de direction. Mais ils s'étaient réjouis trop tôt. Lénine ne s'était pas laissé intimider par l'insolence des opportunistes, et c'est avec une force redoublée qu'il passa à la contre-attaque. Comme il le dit très justement en évoquant plus tard la lutte au cours de ce congrès, il dut mettre dans son

fusil une double charge de poudre. Sous la dénonciation impitoyable et les blâmes cinglants de Lénine, l'alliance formée par les opportunistes lors de la discussion des statuts se désintégra rapidement. Au cours du congrès, le Bund demanda au Parti de les reconnaître comme unique représentant des ouvriers juifs de toute la Russie, demande déraisonnable que le congrès refusa de satisfaire ; les éléments du Bund se retirèrent alors du congrès. Ainsi, quand on passa à l'élection des membres des organes centraux de direction du Parti (le Comité central et le Comité de rédaction de l'Iskra), le rapport de forces se trouvait renversé en faveur de Lénine. En conséquence, lors du vote, la fraction léniniste obtint la majorité et la fraction de Martov fut repoussée dans la minorité. A partir de ce moment-là, les partisans de Lénine furent appelés « bolcheviks » (qui signifie majoritaire) et ceux qui étaient contre lui furent connus sous le nom de « mencheviks » (ou minoritaires). Les conceptions des bolcheviks furent désignées par le terme de « bolchevisme » et celle des mencheviks par celui de « menchevisme ». « *Le bolchevisme existe comme courant de pensée politique et comme parti politique depuis 1903* (17), rappellera Lénine.

La naissance du Parti bolchevik a non seulement permis au prolétariat russe de suivre la voie victorieuse de la révolution, elle a également marqué dans le mouvement communiste international le début d'une nouvelle époque.

Après le II^e^ Congrès du P.O.S.D.R., les mencheviks, à la tête desquels se trouvait Martov, refusant d'admettre leur défaite, soulevèrent un courant d'hostilité à Lénine et aux bolcheviks dans l'espoir de diviser le Parti et de s'y emparer du pouvoir de direction. Se livrant sans retenue à des activités anti-parti, ils refusèrent de collaborer à l'Iskra et déclarèrent que, pour qu'ils renoncent à boycotter le Comité central et qu'ils cessent leurs activités scissionnistes, il fallait changer de Comité central et rétablir dans leurs fonctions les rédacteurs mencheviks qui avaient été écartés lors de l'élection. Lénine rejeta sévèrement ces demandes inacceptables qui allaient à rencontre des statuts du Parti. Les mencheviks mirent alors en branle leur appareil de propagande pour redoubler leur attaque contre Lénine. Ils l'insultèrent en le traitant de bureaucrate, de despote, et complotèrent dans l'ombre la formation d'une secte antiparti, dans le but de diviser le Parti et de le détruire.

Après le II^e^ Congrès du P.O.S.D.R. également, Plekhanov se laissa intimider par la vague d'attaques de l'opportunisme. Trahis-

sant finalement les résolutions du II^{e} Congrès, il tenta de réconcilier bolcheviks et mencheviks et se tourna bientôt vers ces derniers auxquels il servit de paravent pour abriter leurs attaques contre les bolcheviks. Abusant de ces fonctions, il fit entrer de force dans la rédaction de l'Iskra certains mencheviks qui avaient été repoussés lors du II^{e} Congrès. Dès lors, le journal cessa de refléter le point de vue et les opinions de Lénine. Celui-ci n'hésita pas alors à se retirer de la rédaction de l'Iskra, pour consolider au mieux le Comité central du Parti, et persévérer dans sa lutte contre l'action opportuniste des mencheviks. C'est pourquoi, à partir du numéro 52, l'Iskra devint l'instrument des mencheviks pour faire passer leur contrebande opportuniste et mener leurs activités scissionnistes antiparti. Après que les mencheviks s'en furent emparés, le journal fut connu sous le nom de « Nouvelle Iskra ».

Après leur mainmise sur l'Iskra, les ambitions des mencheviks grandirent un peu plus. Ils tentèrent de s'emparer du pouvoir de direction dans le Comité central. En même temps, à l'aide de cet instrument de propagande qu'était la Nouvelle Iskra, ils écrivaient force articles sur la question des principes d'organisation du Parti, propageant leur ligne opportuniste concernant l'organisation et attaquant la ligne marxiste de Lénine sur ce sujet. Ils qualifiaient de « blanquisme » le principe du centralisme démocratique auquel s'en tenait Lénine et prétendaient qu'exiger des membres du Parti, comme le faisait Lénine, qu'ils observent la discipline du Parti et suivent ses résolutions, c'était faire du « servage », etc. Pour écraser complètement la ligne opportuniste des mencheviks sur l'organisation, Lénine dévoila leurs activités scissionnistes et rétrogrades et, pour défendre la doctrine marxiste du parti politique prolétarien et fortifier les bolcheviks, il écrivit entre février et mai 1904 « Un pas en avant, deux pas en arrière ».

Dans cet ouvrage, Lénine montrait que l'opportunisme des mencheviks sur le plan de l'organisation reflétait la mentalité intellectuelle bourgeoise des universitaires et des étudiants qui refusaient d'entrer dans une organisation du Parti et de se soumettre au contrôle de la discipline, ne se souciant que d'arborer l'étiquette de membre du Parti. La revendication d'autonomisme de la part des mencheviks et leur opposition à l'essence du centralisme revenaient à nier le rôle spécifique de l'organisation dans les luttes du prolétariat pour prendre le pouvoir et le consolider, négation qui servait leur ligne politique opportuniste.

Dans cet ouvrage, Lénine développa la doctrine de Marx et Engels sur le parti politique du prolétariat et il exposa les principes de base à suivre pour construire un parti révolutionnaire prolétarien combatif, centralisé et discipliné. Insistant pour la troisième fois sur le rôle de l'organisation, il indiquait: «*Le prolétariat n'a d'autre arme dans sa lutte pour le pouvoir que l'organisation* (18). » Confiant dans la victoire, il devait ajouter : « *Le prolétariat peut devenir — et deviendra inévitablement — une force invincible pour cette seule raison que son union idéologique basée sur les principes du marxisme est cimentée par l'unité matérielle de l'organisation qui regroupe les millions de travailleurs en une armée de la classe ouvrière. A cette armée ne pourront résister ni le pouvoir décrépit de l'autocratie russe ni le pouvoir en décrépitude du capital international* (19). » Cet ouvrage devint une arme pour les bolcheviks dans leur combat contre l'opportunisme sur la question de l'organisation. Il affermit leur résolution de lutter pour la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat ; il permit à la grande majorité des organisations du Parti de voir clair dans l'opportunisme des mencheviks et de s'unir autour de Lénine.

En avril 1905, le III^{e} Congrès du Parti tenu à Londres approuva l'article I des statuts proposé par Lénine lors du II^{e} Congrès et la ligne opportuniste des mencheviks en matière d'organisation fut finalement vaincue.

4. Préserver l'indépendance et la pureté du Parti bolchevik

Lorsque les bolcheviks accentuèrent la lutte contre les mencheviks, les opportunistes de la II^{e} Internationale volèrent au secours de leurs coreligionnaires en Russie pour les aider à contrer Lénine et les bolcheviks.

En mai 1904, Kautsky déclara dans le journal des mencheviks qu'il était d'accord avec Martov contre Lénine. Déformant les faits, il reprocha à Lénine d'avoir, lors du II^{e} Congrès du Parti, expulsé les mencheviks de la rédaction de l'Iskra (alors qu'en réalité ils avaient été battus par voie de vote). Presque tous les journaux des partis de la II^{e} Internationale se rangèrent du côté des mencheviks et calomnièrent le centralisme démocratique et la discipline prolétarienne auxquels s'en tenaient les bolcheviks. Ils clamaient que la tâche du Parti russe était prétendument de lutter contre le centralisme et les ultras. D'autre part, certains éléments de gauche qui ne saisissaient pas où en était la lutte interne dans le Parti russe et ne

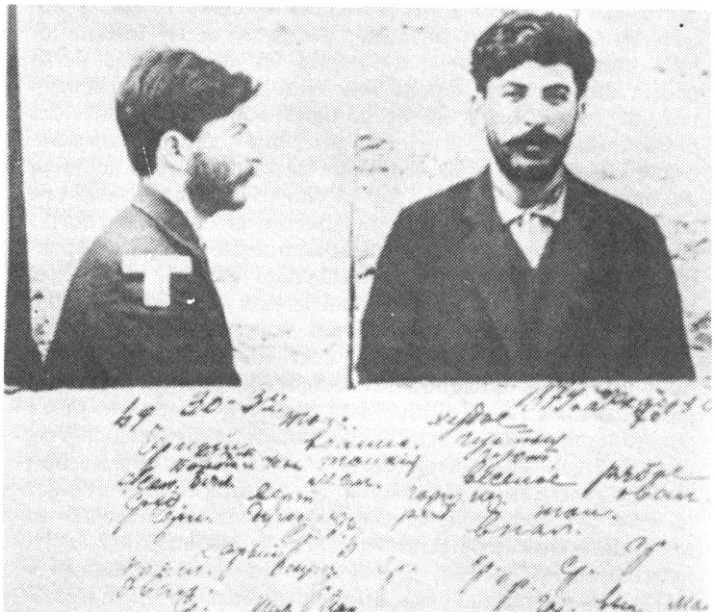
comprenaient pas suffisamment la signification de l'opposition de Lénine et des bolcheviks aux mencheviks ne se dressèrent pas en temps opportun pour combattre les calomnies des opportunistes contre les bolcheviks.

Au milieu du vacarme anti-bolchevik soulevé par les opportunistes du monde entier, le grand Lénine, animé d'un esprit révolutionnaire hardi, se mit à la tête du combat héroïque des bolcheviks. D'une part, il ne cessa d'écrire des lettres et des articles pour dénoncer et critiquer les opportunistes de la II^{e} Internationale, Kautsky et ses émules en particulier ; d'autre part, il expliqua aux sociaux-démocrates d'autres pays la lutte interne du Parti russe et ses leçons.

Lors du Congrès de la II^{e} Internationale qui se tint en août 1904 à Amsterdam, les bolcheviks prirent part pour la première fois, sous leur propre nom et en tant qu'organisation indépendante, à une réunion à caractère international. Les chefs de file de la II^{e} Internationale, Kautsky et compagnie, prétendaient alors utiliser cette réunion contre Lénine et les bolcheviks. Mais les opportunistes surestiment toujours leurs propres forces et sous-estiment celles de la révolution. Les bolcheviks, transformant la salle du congrès en champ de bataille, se lancèrent dans une lutte sans quartier contre les opportunistes, dont ils firent échouer le complot. Les délégués bolcheviks présentèrent au congrès un rapport spécial publié en brochure : « Documents pour l'étude de la crise dans le P.O.S.D.R. », que Lénine avait contribué à rédiger. Prenant comme exemple les statuts du Parti allemand, ils démasquèrent la ligne opportuniste de la II^{e} Internationale sur les questions d'organisation et ses résultats néfastes. Le rapport indiquait que l'omission, dans l'article I des statuts du Parti allemand, de l'exigence pour les membres du Parti d'appartenir à l'une de ses organisations avait été largement mise à profit par les perturbateurs.

Malgré tout, sur l'instigation de Kautsky et de sa clique, les délégués des différents partis de la II' Internationale présents refusèrent d'accepter les déclarations pertinentes des délégués bolcheviks. Non seulement ils soutinrent de toutes leurs forces la ligne politique erronée des mencheviks, mais ils prirent aussi une série de mesures organisationnelles pour tenter de soumettre les bolcheviks aux mencheviks. Le Congrès d'Amsterdam approuva une résolution demandant aux bolcheviks et aux mencheviks russes de fonder un Parti social-démocrate unique. Cependant, la résolution omettait totalement de dire sur quelles bases devait s'effectuer cette unification. En février 1905, le Bureau Socialiste International (Bureau exécutif

de la II[e] Internationale) décida de créer un comité médiateur pour arbitrer la querelle entre bolcheviks et mencheviks, et permettre leur unification. La première condition posée par ce comité fut d'exiger que bolcheviks et mencheviks mettent fin à leur polémique. C'était là exiger que les bolcheviks renoncent à démasquer les mencheviks, et annuler la lutte des bolcheviks contre l'opportunisme. Accepter ce prétendu comité médiateur équivalait à reconnaître à la II[e] Internationale (en fait, il s'agissait du Parti allemand) le droit d'intervenir dans les affaires internes du Parti russe. Lénine le repoussa catégoriquement, signifiant clairement que la querelle entre bolcheviks et mencheviks devait être réglée par le congrès du Parti russe. Il appela les bolcheviks à faire des efforts pour faire connaître leurs positions aux personnalités étrangères et aux membres des partis sociaux-démocrates à l'étranger. Grâce à la ferme position de principe adoptée par Lénine, le Parti russe réussit finalement à contrecarrer l'ingérence grossière de la II' Internationale, ce qui permit aux bolcheviks de conserver leur indépendance et leur intégrité et de planter dans le mouvement communiste international le magnifique drapeau du Parti marxiste de type nouveau.



Staline en déportation (1908)

A travers la lutte pour construire un parti politique marxiste en Russie, Lénine éduqua et forma un important contingent de fermes combattants révolutionnaires prolétariens, parmi lesquels Joseph Vissarionovitch Staline (1879- 1953). Le père de Staline était un cordonnier de souche paysanne, sa mère était fille de serfs. Dès 1894, lorsqu'il entra à l'école secondaire, Staline se plongea activement dans la révolution sociale. Il adhéra à un cercle marxiste et étudia à fond les œuvres marxistes-léninistes. Il prit aussi une part active au mouvement ouvrier et commença à lutter contre le gouvernement tsariste. En 1898, Staline entra au P.O.S.D.R. En 1899, il fut renvoyé de l'école pour propagande marxiste et devint dès lors un révolutionnaire professionnel. Après la parution de l'Iskra, il travailla activement à propager la ligne de Lénine. Il dirigea en Transcaucasie la création du premier journal clandestin en langue géorgienne, « *Brdzola* » (La Lutte), d'orientation léniniste. Grâce à ce journal, il unit étroitement autour de l'Iskra les organisations du Parti en Transcaucasie. A l'époque du II^{e} Congrès du P.O.S.D.R., Staline avait été emprisonné et déporté. Cependant, lorsqu'il eut pris connaissance de l'état des luttes au congrès du Parti, il manifesta son plein accord avec Lénine et, se tenant résolument du côté des bolcheviks, entreprit de lutter contre les mencheviks. En 1904, lorsqu'il revint en Transcaucasie après sa déportation, Staline continua à diriger les bolcheviks dans la lutte contre les mencheviks. Il écrivit une série d'ouvrages attaquant les positions opportunistes des mencheviks et devint un ferme partisan de la ligue léniniste.

NOTES

(1) « Déclaration de la rédaction de l'Iskra », Lénine, *Œuvres*, tome 4, p. 367-368. E.M.

(2) « Par où commencer ? », Lénine, *Œuvres*, tome 5, p. 19. E.M.

(3) Lénine, « Que faire ? », p. 11. E.P.

(4) *Ibid.,* p. 29.

(5) *Ibid.,* p. 30.

(6) *Ibid.,* p. 37-38.

(7) *Ibid.,* p. 49.

(8) *Ibid.,* p. 46-47.

(9) *Ibid.,* p. 57.

(10) Du nom de l'organisation terroriste d'inspiration populiste fondée dans années 70 du xix- siècle : « *Narodnaia Volia »* (la Vo-

lonté du peuple). N.d.T.).

(11) Lénine, « Que faire ? », p. 167. E.P.

(12) *Ibid.,* p. 157.

(13) « Un pas en avant, deux pas en arrière », Lénine, *Œuvres,* tome 7, p. 219. E.M.

(14) Bund : Union générale des ouvriers juifs de Lithuanie, de Pologne et de Russie, social-démocrate. (N.d.T.).

(15), (16) « Un pas en avant, deux pas en arrière », Lénine, *Œuvres,* tome 7, p. 254. E.M.

(17) Lénine, « La maladie infantile du communisme ("le gauchisme") », p. 5. E.P.

(18), (19) « Un pas en avant, deux pas en arrière », Lénine, *Œuvres*, tome 7, p. 434. E.M.

CHAPITRE IX

LA LUTTE CONTRE L'OPPORTUNISME DE 1905 A 1912

C'est au moment même où les opportunistes de la II^e^ Internationale prônaient désespérément les réformes sociales et glorifiaient la paix sociale qu'éclata en Russie, au cours de l'année 1905, la première révolution démocratique bourgeoise de l'époque de l'impérialisme. Cette révolution porta un coup sévère à l'autocratie tsariste, bastion de la réaction en Europe, elle ébranla le système capitaliste mondial et accéléra l'essor du mouvement ouvrier en Europe et l'éveil des nations opprimées en Asie. Elle mit fin à la période de développement pacifique qui avait commencé après la Commune de Paris et suscita une nouvelle tempête révolutionnaire du prolétariat mondial.

Au cours de la révolution de 1905, le Parti bolchevik, dirigé par Lénine, mena une lutte résolue contre les mencheviks. Élaborant une ligne politique marxiste, il put conduire le prolétariat dans des batailles héroïques d'où surgirent des expériences nouvelles : la grève politique générale et l'établissement des soviets notamment. Après la défaite de cette révolution, Lénine élabora en temps opportun une nouvelle ligne correcte, en s'opposant fermement aux liquidateurs, aux otzovistes (1) et à Trotski. Il critiqua intégralement la ligne opportuniste sur les plans idéologique et théorique, dirigea le peuple pour qu'il persévère dans la lutte, et fournit une expérience fructueuse de combinaison étroite entre la lutte clandestine et la lutte légale. Toutes ces expériences constituent un trésor inestimable pour le prolétariat international.

1. Le déclenchement de la révolution et les deux lignes antagoniques au sein du Parti russe

La révolution de 1905 fut la première révolution démocratique bourgeoise de l'époque de l'impérialisme. Éclatant dans un pays économiquement et politiquement arriéré, elle fut le premier coup de fusil tiré par le prolétariat russe en riposte à l'impérialisme.

La Russie tsariste était, au début du XX^e^ siècle, le point de convergence de toutes les contradictions de l'impérialisme. Quand la crise économique mondiale de 1901-1903 l'atteignit, plus de 3 000 usines fermèrent leurs portes, plus de 100 000 ouvriers furent jetés à

la rue et 60 % des paysans furent ruinés, ce qui provoqua une aggravation extrême de toutes les contradictions à l'intérieur du pays. Sous la direction du Parti bolchevik, le mouvement ouvrier et paysan prit un vigoureux essor. De 1901 à 1904 plus de 1 000 grèves ouvrières éclatèrent en Russie, suivies par de nombreux soulèvements paysans d'envergure dans diverses régions. Le fer de lance de ces luttes était dirigé contre l'autocratie tsariste, et la révolution russe passa à cette époque au premier rang des mouvements révolutionnaires dans le monde.

Pour éteindre les flammes de la révolution, le gouvernement tsariste, enfoncé dans la crise, résolut de recourir à l'aventure d'une guerre extérieure. C'est ainsi qu'éclate en avril 1904, entre la Russie tsariste et le Japon, une guerre qui avait pour enjeu l'hégémonie dans le nord-est de l'Asie. L'issue de ce conflit devait aller cependant à l'encontre des espérances du gouvernement tsariste. Les défaites militaires, la ruine de l'économie, accentuèrent encore les contradictions à l'intérieur de la Russie où mûrissaient chaque jour un peu plus les conditions d'une révolution. A la fin de l'année 1904, les ouvriers de Pétersbourg, Moscou, Kharkov et Bakou, organisèrent, sous la direction du Parti bolchevik, des grèves et des manifestations. La tempête révolutionnaire approchait.

Le 9 janvier 1905 (2), un épisode sanglant arrivé à Pétersbourg annonça le début de cette tempête.

Le 3 janvier, les ouvriers de l'usine Poutilov — la plus grande de Pétersbourg — s'étaient mis en grève pour protester contre l'expulsion injuste de quatre de leurs camarades. Les ouvriers d'autres usines leur firent activement écho et le 8 janvier, la grève était devenue générale dans la ville. Le gouvernement tsariste trama aussitôt un complot contre-révolutionnaire pour la saboter. Il dépêcha l'un des mouchards de sa police, le pope Gapon, lequel devait inciter les ouvriers à organiser une marche pacifique pour présenter au tsar leurs pétitions. On profiterait de l'occasion pour noyer les ouvriers dans le sang. C'est alors que le Parti bolchevik, pour démasquer la supercherie du pope Gapon et pour permettre à la révolution de se dérouler avec succès, pénétra au cœur de chaque usine, distribua des tracts et dissuada les ouvriers de faire cette pétition inutile. Les bolcheviks faisaient remarquer que « ce n'est pas avec une pétition qu'on peut acheter la liberté ; cette liberté, c'est par le sang qu'il faut l'arracher, c'est dans une lutte cruelle qu'il faut la conquérir ». Ils dénonçaient aussi le danger d'une provocation san-

glante que le gouvernement tsariste pouvait manigancer. Cependant, un grand nombre d'ouvriers étaient encore à ce moment-là abusés par Gapon et conservaient des illusions à l'égard du tsar. Le dimanche 9 janvier, les ouvriers accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants, et même de leurs vieux parents formèrent un cortège pacifique d'environ 140 000 personnes qui arboraient des bannières religieuses et des effigies du tsar et chantaient des cantiques.

Apportant la pétition dans laquelle ils exposaient leurs doléances et imploraient le tsar de leur accorder sa « grâce », ils se dirigèrent vers le Palais d'Hiver pour demander à voir le tsar. Mais celui-ci ne fit preuve d'aucune « miséricorde » envers les ouvriers et, selon un plan établi à l'avance, il fit répondre à leur requête pacifique par une sanglante fusillade. Alors que le cortège ouvrier, désarmé, avançait vers le centre de la ville, le gouvernement tsariste, prétextant que « les ouvriers voulaient détruire le Palais d'Hiver et assassiner le tsar », donna l'ordre d'ouvrir le feu. Ensuite de quoi, il fit charger la cavalerie sabre au clair. Plus de 1 000 personnes furent tuées, plus de 2 000 autres furent blessées. Le sang des ouvriers inonda les rues de Pétersbourg. On donna désormais au 9 janvier 1905 le nom de « Dimanche sanglant ». Ce fut le plus grand massacre contre- révolutionnaire jamais perpétré depuis la « semaine sanglante » de la Commune de Paris.

Le « Dimanche sanglant » du 9 janvier 1905.

Malgré son désaccord avec la pétition, lorsque les masses ouvrières se mirent spontanément en mouvement, le Parti bolchevik décida de prendre part à la manifestation afin de jouer son rôle de direction, d'éducation et d'inspiration. Aussi de nombreux membres

du Parti bolchevik furent-ils tués ou arrêtés. Lors du massacre, les militants du Parti bolchevik, debout dans les rues inondées du sang des ouvriers, dénonçaient le responsable de cet horrible méfait : le tsar. Cette sanglante leçon réveilla rapidement les larges masses qui commencèrent à voir la véritable nature réactionnaire du tsar et à abandonner leurs illusions à son égard. L'après-midi du même jour, les ouvriers occupèrent les usines de guerre, les dépôts d'armes et, prenant les armes et élevant des barricades, ils passèrent à la contre-offensive. Les ouvriers criaient : « Le tsar a cogné sur nous, à nous de cogner sur le tsar ! » La nouvelle du « Dimanche sanglant » se répandit comme une tramée de poudre à travers toute la Russie, soulevant parmi les masses une immense indignation qui se traduisit par une vague de grèves. Les mots d'ordre « A bas l'autocratie tsariste ! », « La liberté ou la mort ! » ébranlèrent le continent russe. En moins d'un mois, le nombre des grévistes atteignit 440 000. Il y eut ce mois-ci plus d'ouvriers en grève que dans les dix années précédentes. La tempête révolutionnaire balayait toutes les régions de Russie et se lançait furieusement à l'assaut de l'autocratie tsariste réactionnaire et moribonde.

La révolution avait commencé en Russie.

Le développement foudroyant de la révolution mit en mouvement toutes les classes et tous les partis politiques de la société. Partant chacun de leurs intérêts et de leurs positions propres, ils élaborèrent leurs politiques et leurs tactiques pour les adapter à la nouvelle situation politique. Le gouvernement tsariste savait pertinemment que la violence seule ne lui permettrait pas de sauvegarder sa domination chancelante, ni d'enrayer la marche de la révolution. C'est pourquoi, en plus de la féroce répression qu'il exerçait, il accepta de convoquer un « organe représentatif », une sorte de *Zemski Sobor* (3) ou de Douma d'Etat (4), utilisant ce stratagème pour retarder l'avance de l'ennemi en guettant l'occasion d'anéantir la révolution.

D'autre part, la bourgeoisie libérale, avec son Parti Constitutionnel-Démocrate (Cadet) désireuse de s'emparer du pouvoir, utilisa deux sortes de stratagèmes : d'un côté, elle tentait de se servir de la révolution pour effrayer le tsar et, en obtenant quelques réformes, prendre le pouvoir politique ; de l'autre, craignant de son côté la perspective de la révolution et que le prolétariat ne « change son fusil d'épaule », elle faisait de larges concessions au tsar dans l'espoir d'instaurer une monarchie constitutionnelle et d'arrêter ainsi la révolution à mi-chemin.

Étant donné que l'ennemi s'était déjà mobilisé, que la bourgeoisie libérale avait elle aussi sa propre tactique, il importait pour le Parti du prolétariat d'élaborer en temps opportun sa politique et sa tactique, et de déterminer clairement les adversaires, les forces motrices et les alliés de cette révolution, ainsi que l'orientation et les principes généraux à suivre vis-à-vis de ces ennemis et de ces alliés, afin de pouvoir diriger la révolution démocratique bourgeoise jusqu'à la victoire véritable et complète. Mais, à cette époque, le P.O.S.D.R. était divisé en deux fractions : les bolcheviks, dirigés par Lénine et les mencheviks, conduits par Martov. Chacune de ces deux fractions avait son propre centre de direction et son propre journal. Dans ces conditions où la lutte entre la révolution et la contre- révolution devenait acharnée, les bolcheviks proposèrent aux mencheviks de réunir immédiatement le III^{e} Congrès du Parti afin d'élaborer une ligne révolutionnaire marxiste unifiée et complète. Face au refus brutal des mencheviks, les bolcheviks, sous la direction personnelle de Lénine, décidèrent de réunir le III^{e} Congrès du Parti, qui se tint à Londres, en avril 1905. Au même moment, de leur côté, les mencheviks réunissaient à Genève leur conférence scissionniste.

Il y eut donc deux congrès, qui discutèrent de la même question, mais qui approuvèrent deux lignes totalement différentes et fondamentalement opposées.

Sous la présidence de Lénine, le Congrès de Londres analysa scientifiquement le caractère, les forces motrices et les tâches de la révolution, et formula une ligne révolutionnaire marxiste. Voici en quoi elle consistait : la révolution démocratique bourgeoise en Russie devait être dirigée par le prolétariat, celui-ci devait établir avec les paysans une alliance solide et isoler la bourgeoisie ; il devait renverser par l'insurrection armée l'autocratie tsariste, instaurer la dictature démocratique des ouvriers et paysans, et passer ensuite de la révolution démocratique à la révolution socialiste. C'était bien là une ligne marxiste qui servait à développer la révolution et osait envisager la victoire.

La Conférence de Genève, par contre, formula une ligne opportuniste de capitulation : la révolution démocratique bourgeoise devait être dirigée par la bourgeoisie, le prolétariat ne pouvant être que l'appendice de cette dernière, et on devait, à travers la lutte parlementaire, réformer le tsarisme par des moyens pacifiques. C'était bien là une ligne défaitiste qui craignait la révolution et la trahis-

sait ; c'était une variante de la ligne révisionniste de Bernstein dans la II[e] Internationale.

Peu après, les mencheviks, de connivence avec les opportunistes de la II[e] Internationale, attaquèrent violemment les résolutions du III[e] Congrès du Parti dirigé par Lénine et suscitèrent un courant antimarxiste.

C'est alors que Plekhanov entra en scène. Ayant toujours fait des concessions aux révisionnistes, il s'opposa de toutes ses forces à la ligne juste des bolcheviks. Se prétendant du « Centre », il contesta la légitimité du III[e] Congrès, refusa d'appliquer ses résolutions et insista de plus pour que les bolcheviks acceptassent qu'il soit toujours le représentant du P.O.S.D.R. dans le Bureau exécutif de la II[e] Internationale. Il espérait aussi utiliser sa position et son influence dans l'Internationale pour se livrer à sa basse besogne contre les bolcheviks. Il écrivit des lettres aux dirigeants de tous les partis sociaux-démocrates pour les inciter à soutenir la ligne opportuniste des mencheviks et à isoler les bolcheviks.

Face à la lutte interne dans le Parti russe, tous les opportunistes de la II[e] Internationale représentés par Kautsky qui, lui aussi, s'était toujours rangé du côté des mencheviks, mirent toutes leurs forces dans la balance pour les soutenir, ainsi que Plekhanov. Kautsky publia même un article diffamant les résolutions du III[e] Congrès. Ils déformèrent cyniquement les divergences de principes entre bolcheviks et mencheviks, prétendant que « se quereller à cette heure était un crime » et, au nom de la réconciliation, ils exercèrent des pressions redoublées sur les bolcheviks, essayant d'utiliser la médiation internationale pour les obliger à abandonner leurs positions de principe et à sa soumettre aux mencheviks.

Pour défendre la ligne révolutionnaire marxiste et permettre à la révolution de se développer victorieusement, Lénine dirigea les bolcheviks dans une lutte décidée contre le révisionnisme de la II[e] Internationale. Il ne cessait d'écrire des lettres au Comité central du Parti russe ou au Bureau exécutif de la II[e] Internationale, dénonçant le faux visage centriste de Plekhanov et demandant que lui soit retirée sa qualité de représentant dans le Bureau exécutif, afin de le remplacer par un délégué bolchevik. Lénine écrivit aussi une « Lettre ouverte à la rédaction de la *"Leipziger Volkszeitung"* » dans laquelle il dénonçait la protection accordée par Kautsky aux mencheviks et ripostait à ses calomnies éhontées contre les bolcheviks. Lénine persista dans la position d'indépendance du Parti et décida

d'opposer un refus catégorique au caractère coercitif de la médiation internationale, ce qui anéantit l'ingérence des opportunistes de la II^e^ Internationale dans la lutte interne du Parti russe.

2. « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique »

Le développement de la révolution et l'approfondissement de la lutte de lignes exigeaient d'urgence des bolcheviks qu'ils expliquent intégralement sur le plan théorique la ligne révolutionnaire marxiste élaborée lors du III^e^ Congrès du Parti et qu'ils critiquent à fond la ligne révisionniste des mencheviks ; c'était là une condition indispensable pour conduire la révolution à la victoire. C'est pour cela qu'en juillet 1905, Lénine écrivit « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique ». Il y critiquait systématiquement la ligne révisionniste, expliquait à fond les problèmes fondamentaux de la révolution démocratique bourgeoise à l'époque de l'impérialisme et exposait d'une façon complète ce que devaient être le pouvoir dirigeant du prolétariat dans la révolution démocratique, l'alliance ouvriers-paysans dirigée par la classe ouvrière, la lutte armée, l'instauration de la dictature démocratique des ouvriers et des paysans, et la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution socialiste.

1. Maintenir le pouvoir dirigeant du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise

Plagiant les conceptions opportunistes de la II^e^ Internationale, les mencheviks prônaient de toutes leurs forces que, la bourgeoisie pouvant seule tirer avantage de la révolution bourgeoise, elle était la seule par conséquent à pourvoir jouer un rôle dirigeant dans cette révolution. Ils étaient opposés à ce que le prolétariat prît par la force le pouvoir dirigeant dans la révolution démocratique bourgeoise, estimant que cela pourrait effrayer la bourgeoisie et diminuer l'envergure de la révolution.

Lénine critiqua ce sophisme opportuniste, et exposa en détail l'idée du pouvoir dirigeant du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise.

La révolution de 1905 en Russie était une révolution de cette nature. Différente des révolutions bourgeoises des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles en Europe occidentale, elle se produisait dans des conditions historiques bien distinctes. Alors que les révolutions bourgeoises

dans l'ouest de l'Europe avaient eu lieu dans une phase ascendante du capitalisme, celle de 1905, en Russie se produisait au stade de l'impérialisme. Une vue claire des caractéristiques fondamentales de l'époque devait permettre au prolétariat d'élaborer une ligne et une tactique correcte qui lui soient propres. A l'époque où la bourgeoisie était encore une classe montante et progressiste, le prolétariat, lui, n'était pas encore mûr politiquement ; par conséquent, c'est à la bourgeoisie, conformément au cours du développement historique, que revint le rôle de dirigeant de la révolution. C'est en utilisant les forces des ouvriers et des paysans qu'elle mena la lutte contre le féodalisme. Pourtant, même alors, la direction qu'elle exerça sur la révolution démocratique était instable, peu radicale, et elle finit par trahir la révolution.

Au stade de l'impérialisme, étant donné le développement des contradictions essentielles du capitalisme, la bourgeoisie, de classe révolutionnaire qu'elle était, s'est transformée en son contraire, en une classe réactionnaire. Elle est devenue un frein au développement de l'histoire, tandis que le prolétariat, en pleine ascension, joue désormais le rôle historique principal. Il est au centre de l'époque, c'est lui qui détermine son contenu essentiel et l'orientation principale de son développement.

Au moment de la révolution de 1905, la bourgeoisie russe était celle d'un pays impérialiste féodal-militaire, attachée par de multiples liens à l'autocratie militaire et féodale du tsarisme ; aussi son caractère contre-révolutionnaire était-il particulièrement marqué. Si, au cours de la révolution, elle fit montre d'une sympathie apparente envers les luttes du peuple pour la liberté, c'était pour obliger le tsar à lui octroyer une place dans le gouvernement. En fait, elle soutenait toujours le tsar et était prête à étouffer avec lui les flammes de la révolution. Cette caractéristique de classe de la bourgeoisie russe déterminera son incapacité absolue à diriger la révolution démocratique. Le prolétariat russe, quant à lui, victime de la double oppression de l'autocratie tsariste et de la bourgeoisie, possède un caractère éminemment révolutionnaire ; c'est donc sa direction et elle seule qui permettra de mener la révolution jusqu'au bout. De par sa condition, le prolétariat est la classe la plus avancée et la seule qui soit radicalement révolutionnaire ; c'est donc à lui que revient le rôle dirigeant dans tous les mouvements révolutionnaires démocratiques en Russie. En effet la révolution démocratique bourgeoise doit être plus avantageuse pour le prolétariat que pour la bourgeoi-

sie car le premier désire plus ardemment que la seconde la victoire totale de cette révolution. Aussi, plus la révolution sera totale, résolue et conséquente, plus elle offrira de garanties à la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie et pour le socialisme. « *Le marxisme,* écrit Lénine, *apprend au prolétaire, non pas à s'écarter de la révolution bourgeoise, à se montrer indifférent à son égard, à en abandonner la direction à la bourgeoisie, mais au contraire à y participer de la façon la plus énergique, à mener la lutte la plus résolue pour le démocratisme prolétarien conséquent, pour l'achèvement de la révolution* (5). »

Pour pouvoir exercer sa direction sur la révolution démocratique bourgeoise, le prolétariat doit réunir deux conditions : premièrement, il doit faire de la paysannerie son alliée la plus sûre et fonder une solide alliance entre ouvriers et paysans. La direction que le prolétariat exerce sur la paysannerie est la clé de voûte de son pouvoir dirigeant ; sans cette direction, il ne peut être question d'un quelconque pouvoir dirigeant, ni d'une quelconque victoire de la révolution démocratique. Parallèlement, seule la révolution démocratique conséquente peut satisfaire les aspirations des paysans à la terre ; c'est là ce qui fait de la paysannerie l'alliée du prolétariat dans la révolution démocratique. Pour établir une alliance solide entre ouvriers et paysans, le prolétariat doit formuler et appliquer un programme agraire abolissant d'une façon radicale le système féodal. Deuxièmement, il faut chasser de la scène de l'histoire la bourgeoisie libérale qui dispute au prolétariat son pouvoir de direction, et il faut l'isoler. Le développement de l'époque rend la bourgeoisie incapable de diriger la révolution, mais sa nature de classe la pousse à tenter par tous les moyens de disputer le pouvoir dirigeant au prolétariat. C'est pourquoi, si on ne l'écarte pas résolument, si on ne l'isole pas complètement, il devient impossible de gagner les paysans et le prolétariat ne peut exercer une véritable direction. La formation d'une solide alliance entre ouvriers et paysans et l'isolement de la bourgeoisie sont les deux volets inséparables qui permettent au prolétariat d'exercer sa direction sur la révolution. Seule une solide alliance entre ouvriers et paysans peut permettre d'isoler la bourgeoisie ; et seul l'isolement de la bourgeoisie peut permettre de construire une alliance solide entre ouvriers et paysans et garantir la direction du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise.

Ainsi, Lénine ne montre pas seulement la possibilité et la nécessité pour le prolétariat de prendre en mains la direction de la

révolution démocratique, il indique également la marche à suivre pour faire de cette possibilité une réalité, développant ainsi les principes généraux du marxisme concernant le pouvoir de direction en un rigoureux système théorique et en une ligne révolutionnaire complète.

2. L'insurrection populaire est la voie fondamentale pour la prise du pouvoir

Tout comme les opportunistes de la II^{e} Internationale, les mencheviks avaient totalement abandonné le principe marxiste de la révolution violente. Ils niaient la nécessité de l'insurrection armée et prônaient les absurdités révisionnistes sur la possibilité de prendre le pouvoir à travers la Douma d'État.

Lénine réfuta sévèrement cette conception opportuniste opposée à l'insurrection armée. Pour lui, l'insurrection populaire armée est le moyen le plus important pour remporter la victoire dans la révolution démocratique. « *Les classes réactionnaires elles-mêmes sont habituellement les premières à recourir à la violence, à la guerre civile, à "mettre la baïonnette à l'ordre du jour" comme l'autocratie russe l'a fait et continue de le faire systématiquement, inflexiblement, toujours et partout, depuis le 9 janvier* (6). » En conséquence, le prolétariat doit, *« à l'époque de la révolution, mettre au premier plan les tâches de l'insurrection armée, de la formation d'une armée révolutionnaire, et d'un gouvernement révolutionnaire, seul chemin conduisant à la victoire complète du peuple sur le tsarisme, à la conquête d'une République démocratique et d'une véritable liberté politique* (7) ».

Pour amener les masses à s'insurger, Lénine formula une série de mots d'ordre révolutionnaires : mener des grèves politiques de masse ; organiser immédiatement des comités paysans révolutionnaires ; appliquer par des méthodes révolutionnaires la journée de travail de huit heures ; effectuer toutes les réformes démocratiques, y compris la confiscation des terres seigneuriales, etc. L'esprit de ces mots d'ordre réside en ceci : donner libre cours à la mobilisation des masses, leur permettre de mettre pleinement en œuvre tous les moyens pour anéantir l'autocratie tsariste et de construire un nouvel ordre révolutionnaire. Tout en appelant les masses à l'insurrection armée, Lénine dénonça les illusions constitutionnelles des mencheviks et de la bourgeoisie : tant que le pouvoir reste entre les mains du tsar, toute décision concernant une constitution ou un parlement

n'est que verbiage vide de sens et pitoyable ; alors que la guerre civile a déjà commencé et que l'insurrection ne peut être remise à plus tard, continuer à prêcher la lutte parlementaire, c'est vendre la révolution, c'est la trahir.

Lénine indiqua aussi que la victoire de l'insurrection armée ne met pas un terme à la révolution. Après cette victoire, il faut former un gouvernement révolutionnaire provisoire de dictature des ouvriers et paysans, consolider par les armes les succès de la révolution, réprimer la contre-révolution et mener jusqu'au bout la révolution démocratique. Lénine pensait toujours que le prolétariat ne pourrait conquérir une victoire totale dans la révolution que par l'insurrection armée et l'établissement de la dictature démocratique des ouvriers et paysans.

3. La révolution démocratique bourgeoise doit se transformer de façon continue en révolution socialiste

Transposant la « théorie de la grande muraille » des opportunistes de la II^{e} Internationale, les mencheviks prétendaient qu'après la victoire de la révolution bourgeoise devait s'étendre une longue période de trêve, c'est-à-dire une période de dictature bourgeoise, qui permettrait au capitalisme de se développer pacifiquement. Cette période devait principalement servir au prolétariat à rassembler ses forces. Les paysans, divisés et ruinés par l'exploitation, iraient grossir les rangs des ouvriers, et ce n'est que lorsque ceux-ci constitueraient l'immense majorité de la population que la révolution socialiste pourrait avoir lieu. Ainsi, ils séparaient complètement la révolution démocratique bourgeoise de la révolution socialiste et présentaient à la bourgeoisie sur un plateau d'argent le pouvoir dirigeant dans la révolution démocratique bourgeoise, arrêtant de cette façon la révolution à mi-chemin.

Lénine montra que, s'il fallait distinguer nettement les deux phases de la révolution russe, elles étaient également entremêlées et qu'il n'existait pas entre elles de fossé infranchissable. Considérant la révolution démocratique bourgeoise comme la première étape et la révolution socialiste comme la seconde, il indiqua qu'il fallait « *parcourir d'autant plus vite cette première étape, d'autant plus vite la liquider, conquérir la République, écraser impitoyablement la contre-révolution et préparer le terrain pour l'étape suivante* (8) ». Car « *la révolution démocratique faite, nous aborderons aussitôt dans la mesure précise de nos forces, des forces du prolétariat*

conscient et organisé, la voie de la révolution socialiste. Nous sommes pour la révolution ininterrompue. Nous ne nous arrêterons pas à mi-chemin (9) ».

La théorie de « la révolution permanente » de Trotski se donnait un visage de gauche, mais elle était fondamentalement de droite et diamétralement opposée à l'idée marxiste de la révolution ininterrompue. Trotski prétendait qu'à l'époque de l'impérialisme, les paysans, de par leur condition de propriétaires, ne représentent qu'une masse arriérée, sans grande utilité pour la révolution. Le prolétariat ne pourrait donc s'allier à la paysannerie et ne devait compter que sur « les forces dont il dispose » pour prendre le pouvoir. Il préconisait de sauter l'étape de la révolution démocratique pour passer directement à la révolution socialiste, de « faire la révolution en une seule fois » et d'instaurer un gouvernement ouvrier dont les paysans seraient exclus. Ces sophismes effaçaient les différences entre révolution démocratique bourgeoise et révolution socialiste, ils niaient le rôle révolutionnaire de la paysannerie et s'opposaient à l'alliance entre ouvriers et paysans ainsi qu'au pouvoir dirigeant du prolétariat dans la révolution démocratique bourgeoise.

En critiquant ces conceptions réactionnaires, Lénine indique clairement : « *La lutte contre l'autocratie est pour les socialistes une tâche momentanée, passagère, mais vouloir ignorer cette tâche ou la dédaigner reviendrait à trahir le socialisme et à servir la réaction* (10). »

Lénine combina la théorie marxiste de la révolution ininterrompue à celle du développement de la révolution par étapes. D'une part, il est nécessaire de distinguer nettement les deux différentes étapes de la révolution car il est impossible de sauter une étape historique lorsque celle- ci n'est pas terminée ; d'autre part, dans l'étape de la révolution démocratique bourgeoise, il faut faire la révolution sans interruption, utiliser au maximum les succès remportés dans la révolution démocratique pour préparer activement le terrain à la future révolution socialiste et garantir, après l'achèvement de la première, le passage immédiat à la seconde.

L'ouvrage de Lénine « Deux tactiques de la social- démocratie dans la révolution démocratique » expose d'une façon concentrée le problème du pouvoir dirigeant révolutionnaire du prolétariat ; cette question parcourt tout le livre comme un fil rouge. Ce n'est qu'en tenant fermement en main la direction de la révolution que le prolétariat peut diriger la paysannerie, l'armer, mener l'insurrection ar-

mée, renverser la monarchie tsariste, établir la dictature démocratique des ouvriers et paysans et réaliser la transformation de la révolution. Dans le cas contraire, tout ne serait que mots vides de sens. Cette œuvre de Lénine constitue pour le prolétariat un véritable programme, l'aidant à diriger la révolution démocratique bourgeoise et à la faire avancer vers la révolution socialiste. Elle constitue pour les peuples et nations opprimés un guide pour faire la révolution et conquérir leur liberté.

3. L'essor de la révolution et les deux attitudes différentes face à l'insurrection armée

Après le III[e] Congrès du Parti, la révolution russe, grâce à l'orientation de la ligne révolutionnaire de Lénine, connut un développement foudroyant et déferla comme un raz-de-marée. Le 1[er] mai 1905, 220 000 ouvriers dans plus de 200 villes de Russie répondirent à l'appel des bolcheviks à la grève politique. Sous la direction des bolcheviks, 70 000 ouvriers d'Ivanovo-Voznessensk déclenchèrent le 12 mai une grève de grande envergure. Le vaste courant des grèves politiques ouvrières exerça une profonde influence sur les campagnes. A l'automne de 1905, ce sont les ouvriers agricoles qui déclenchèrent de grandes grèves un peu partout. Le développement des mouvements ouvrier et paysan atteignit également l'armée du tsar. Des mutineries et des soulèvements armés éclatèrent fréquemment dans ses rangs. L'épisode qui eut le plus grand retentissement fut la mutinerie du cuirassé Potemkine, appartenant à la flotte de la Mer Noire. Le 14 juin, les marins insurgés réglèrent leur compte aux officiers réactionnaires, puis ils hissèrent le drapeau rouge et élurent trente de leurs camarades pour former un Comité de la flotte, chargé de diriger l'insurrection. Le lendemain, le Potemkine se dirigea vers la ville d'Odessa paralysée par une grève générale des ouvriers. A cause du sabotage des mencheviks, les marins ne purent débarquer pour s'unir à la lutte des ouvriers et une belle occasion de prendre le pouvoir fut perdue. La mutinerie du cuirassé Potemkine effraya au plus haut point le gouvernement tsariste qui rassembla immédiatement toute la flotte de la Mer Noire en vue de la mater. Les soldats insurgés se battirent vaillamment pendant une semaine mais, finalement, manquant de vivres et de charbon, ils furent vaincus. L'insurrection du cuirassé Potemkine montra que le mouvement révolutionnaire contre l'autocratie tsariste avait franchi un nouveau stade. « *Une grande unité des forces armées du tsa-*

risme, tout un cuirassé, est, pour la première fois, passé ouvertement à la révolution (11).» Le flot de la révolution venait de s'engouffrer dans le dernier bastion réactionnaire de la monarchie tsariste : l'armée.

Pour sauvegarder sa domination chancelante, le gouvernement tsariste, tout en utilisant la répression violente, usa à nouveau du piège constitutionnel dans l'espoir de paralyser la volonté de lutte révolutionnaire des masses. Le 6 août, il convoqua la réunion d'une Douma d'État. Lénine jugeait que, dans les conditions d'essor de la révolution qui étaient celles de l'époque, participer à la Douma ne pouvait que semer la confusion parmi les masses, que ce serait aider le tsar à tromper le peuple et amener ce dernier à s'écarter de la voie des luttes révolutionnaires. Sous la direction de Lénine, les bolcheviks adoptèrent la tactique de boycottage de la Douma et, grâce à cette tactique correcte, firent échouer la supercherie du tsar.

A l'automne de 1905, la révolution russe passa à une nouvelle étape. Dans les dix premiers jours d'octobre, une grève politique générale éclata, d'abord à Moscou, bientôt suivie par une grève des cheminots. En quelques jours, sur 14 lignes de chemin de fer couvrant 40 000 km à travers toute la Russie, 75 000 employés se déclarèrent en grève générale, auxquels vinrent bientôt s'ajouter les ouvriers de Pétersbourg. La grève politique générale s'étendit rapidement à tous les centres industriels et urbains du pays, atteignant même les régions de minorités nationales situées aux frontières. De Minsk à Vladivostok, de la vallée de la Volga aux confins de la Sibérie, les unes après les autres, les usines s'arrêtèrent. Le nombre des ouvriers grévistes atteignit deux millions, répartis dans plus de 2 500 grandes usines. C'est ainsi que, dans toute la Russie, commença la grève générale politique d'Octobre 1905. Au cours de ce mouvement, le prolétariat déploya son extraordinaire esprit d'initiative, créant des soviets de députés ouvriers ; en certains endroits, on vit également surgir des soviets de soldats et des soviets de députés ouvriers et paysans. Les soviets de députés ouvriers étaient des organismes politiques de masse à caractère prolétarien formés par les représentants de chaque usine. Ils étaient non seulement les organes dirigeants des grèves mais jouaient également le rôle de gouvernement révolutionnaire provisoire. Passant outre la « légalité du tsar », ils prenaient l'initiative de promulguer des lois, suscitaient des mesures révolutionnaires, appliquaient la journée de huit heures, publiaient ouvertement des journaux révolutionnaires, s'employaient

activement à armer les masses et brisaient les activités de sabotage contre-révolutionnaire. L'apparition des soviets donna une vive impulsion au mouvement de grèves et la grève politique générale dans tout le pays constitua le prélude de l'insurrection armée.

Le tsar, que le mouvement des masses révolutionnaires terrifiait, utilisa deux sortes de procédés pour contrer la révolution : d'abord, il ordonna à l'armée « de ne pas tirer à blanc et de ne pas économiser les balles », la laissant se livrer à une féroce répression ; puis, il tendit un autre piège politique. Il lança le manifeste du 17 Octobre dans lequel il promettait au peuple « les bases immuables de la liberté civile : inviolabilité véritable de la personne, liberté de conscience, de parole, droit de réunion et d'association ». Promesse était faite aussi de réunir une Douma législative, en faisant participer aux élections toutes les classes de la population.

La bourgeoisie et la fraction libérale des propriétaires fonciers furent très satisfaits du manifeste qui réalisait leurs désirs de prendre une part du pouvoir politique ; aussi firent-ils chorus avec le tsar, clamant à grands cris que la révolution était terminée. La bourgeoisie industrielle et commerciale créa avec les gros propriétaires fonciers l'« Union du 17 octobre » ; ils furent désormais désignés sous le nom d'« Octobristes ». Une partie des propriétaires fonciers libéraux et la moyenne bourgeoisie fondèrent le Parti Constitutionnel-Démocrate (Cadet). Tous prônaient la collaboration avec le tsar espérant, avec l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, pouvoir pêcher quelques postes de fonctionnaires, conserver l'autocratie tsariste et empêcher la révolution.

Les mencheviks, toujours à la remorque de la bourgeoisie, louèrent bien haut le manifeste impérial. Ils prétendaient que le carcan de l'autocratisme n'était désormais qu'un vieux souvenir, que la révolution avait d'ores et déjà triomphé, et qu'il était donc possible d'utiliser la Douma législative pour satisfaire pacifiquement les revendications populaires. C'était là une illustration parfaite de ce que Lénine appelait le « crétinisme parlementaire ».

Les bolcheviks publièrent aussitôt un avis au peuple, dans lequel ils dénonçaient sans ambages le complot du gouvernement tsariste et les mensonges tant de la bourgeoisie que des mencheviks. Cet avis indiquait que le lancement d'un manifeste par le tsar représentait certes la première victoire des combats héroïques du peuple, mais que l'autocratie tsariste ne s'était pas encore écroulée et que le tsar conservait le pouvoir. Son manifeste n'était rien de plus qu'une

fausse concession, une caricature monstrueuse qui avait pour but de paralyser la volonté révolutionnaire des ouvriers et des paysans à l'aide de phrases creuses, pour gagner du temps, rassembler des forces et guetter l'occasion de contre-attaquer. Par conséquent, le Parti prolétarien devait mobiliser les masses et les amener à renverser le gouvernement tsariste par une insurrection armée.

Pour développer la situation révolutionnaire et diriger personnellement l'insurrection, Lénine rentra clandestinement de Genève en Russie en novembre 1905. Dès qu'il fut revenu à Pétersbourg, il prit immédiatement la direction des travaux du Comité central du Parti. Il assista à toutes les conférences du Parti, écrivit une dizaine d'articles sur l'insurrection armée, demanda à tout le Parti d'étudier consciencieusement les affaires militaires et appela le prolétariat à se lancer activement dans la bataille. Avant son déclenchement, Lénine envoya des groupes bolcheviks diriger l'insurrection à Moscou. Obéissant à ses directives, le soviet de Moscou travailla à gagner les soldats et à armer les ouvriers. Il se cotisa pour acheter des armes, traça un plan de bataille et fortifia la direction des détachements de combat ainsi que leur entraînement. En décembre, les ouvriers de Moscou furent les premiers à déclencher l'insurrection. Les ouvriers insurgés élevèrent en hâte des barricades et se battirent vaillamment contre les troupes réactionnaires. Travailleurs et travailleuses luttaient côte à côte. Une barricade à peine tombée, on en élevait un autre ; un combattant mourait, un nouveau contingent se lançait au combat, déployant l'intrépide esprit révolutionnaire et l'héroïsme désintéressé des ouvriers lorsqu'il s'agit de lutter et de vaincre. Mais à l'heure la plus décisive du soulèvement, le Comité de Parti à Moscou, victime d'une trahison, fut découvert et la plupart de ses membres arrêtés, ce qui priva l'insurrection de son centre de direction. En même temps, comme le soviet de Pétersbourg était entre les mains des mencheviks opposés à l'insurrection armée, l'insurrection de Moscou se trouva isolée et sans appui. Le plus révoltant fut le fait que la ligne de chemin de fer qui reliait Pétersbourg à Moscou, contrôlée par les mencheviks, continua à fonctionner, ce qui permit au tsar de faire parvenir à Moscou une grande quantité de troupes pour réprimer l'insurrection. Ainsi, après neuf jours de combats meurtriers, les ouvriers insurgés de Moscou furent finalement vaincus.

En dehors de Moscou, des soulèvements armés avaient éclaté les uns après les autres dans d'autres coins du pays, en particulier

dans les régions de minorités nationales ; partout la lutte armée se déclenchait. Mais toutes ces insurrections furent, elles aussi, écrasées par l'armée tsariste.

Mencheviks et bolcheviks apprécièrent différemment l'insurrection armée de décembre. Le menchevik Plekhanov blâma de façon paternaliste les bolcheviks et les masses, grommelant que la grève politique n'était pas intervenue au bon moment, prétendant que la défaite de l'insurrection n'était pas difficile à prévoir et qu'il ne fallait pas prendre les armes, etc. Plekhanov alla même jusqu'à se comparer à Marx, sans honte aucune et la conscience tranquille, sous prétexte qu'en 1870 il avait lui aussi freiné l'insurrection des ouvriers parisiens. Lénine lui riposta du tac au tac en disant qu'« *au contraire, il fallait prendre les armes d'une façon plus résolue, plus énergique et dans un esprit plus offensif ; il fallait expliquer aux masses l'impossibilité de se borner à une grève pacifique, et la nécessité d'une lutte armée, intrépide et implacable* (12). » Lénine indiqua encore qu'en septembre 1870, soit six mois avant la fondation de la Commune de Paris, Marx avait averti les ouvriers de ne pas déclencher une insurrection si elle n'était pas encore mûre ; pourtant ce qui comptait par-dessus tout pour lui, c'était l'initiative historique des masses. « *Mais quand les masses se soulevèrent, Marx voulut marcher avec elles, s'instruire en même temps qu'elles, dans la lutte, et non pas donner des leçons bureaucratiques* (13). » Il répondit au prolétariat décidé à prendre le ciel d'assaut par des conseils concrets et par réelle participation à ses luttes. Après la défaite de la Commune de Paris, il continua à glorifier ses réalisations et à exprimer sa compassion pour elle. Plekhanov et compagnie, par contre, n'avaient lancé aucun avertissement avant l'insurrection armée de décembre des ouvriers russes ; et quand l'insurrection échoua, ils vinrent prétendre qu'il n'aurait pas fallu prendre les armes et en firent le reproche aux masses. Comme le disait Lénine, comment l'opportuniste Plekhanov pouvait-il se comparer au grand éducateur révolutionnaire que fut Marx, quand un tel abîme existait entre eux ?

En riposte aux attaques calomnieuses des mencheviks et de la bourgeoisie libérale contre l'insurrection armée, Lénine déclara : « *Nous devons déclarer ouvertement et publiquement, pour servir de leçon aux hésitants et à ceux qui ont perdu courage, pour couvrir d'opprobre les renégats qui abandonnent le socialisme, que le parti ouvrier considère la lutte révolutionnaire directe des masses, les*

batailles d'octobre et de décembre 1905 comme les plus grands mouvements prolétariens qui aient eu lieu depuis la Commune ; que le développement de ces formes de combat est le seul gage des succès futurs de la révolution (14). »

Bien que la révolution russe de 1905 eût échoué, elle eut une profonde signification. En Russie, elle frappa brutalement l'autocratie tsariste et éduqua le peuple révolutionnaire. A travers la lutte, les bolcheviks et le prolétariat russe acquirent une riche expérience, créant par là les conditions propices à la victoire de la Révolution socialiste d'Octobre. « *Sans la "répétition générale" de 1905, la victoire de la Révolution d'Octobre de 1917 eût été impossible* (15). » A l'étranger, « *la révolution russe a mis toute l'Asie en branle »* et, « *indirectement, [...] a aussi exercé son influence sur les pays d'Occident* (16)». En effet, des révolutions démocratiques nationales anti-impérialistes et antiféodales éclatèrent les unes après les autres en Iran, en Turquie, en Chine, et dans d'autres pays.

La révolution de 1905 marqua la fin de la période de développement « pacifique » du capitalisme et l'avènement d'une nouvelle période, celle de la révolution prolétarienne et des mouvements de libération nationale.

4. La lutte de Lénine contre les liquidateurs, les otzovistes, et contre Trotski pendant la période de reflux de la révolution

Après l'échec de l'insurrection armée de décembre, l'essor de la révolution fit place à une période de reflux. Tantôt les ouvriers se battaient, tantôt ils se repliaient, passaient souvent de la lutte indirecte à une nouvelle offensive. Pour atténuer la résistance de ceux qui continuaient encore la lutte, le gouvernement tsariste décréta en décembre 1905 la convocation de la I^re^ Douma d'État, qui inaugura officiellement ses travaux en avril 1906. Les discussions dans la Douma portaient surtout sur la question agraire. Certains délégués présentèrent un projet de résolution sur l'abolition de la propriété seigneuriale des terres, demandant la répartition de ces domaines entre les paysans. Le tsar, trouvant cette Douma trop peu docile, prononça sa dissolution en même temps qu'il réorganisait le gouvernement et nommait Stolypine Premier ministre.

Bien qu'il eût dissous la I^re^ Douma, le tsar se vit obligé par la situation révolutionnaire à en réunir une deuxième en janvier 1907. Les bolcheviks, qui avaient boycotté la I^re^ Douma prirent cette fois part aux élections.

Lénine leur enseignait comment élaborer leur tactique en fonction de la situation concrète. Alors que la révolution se trouvait en plein essor, il fallait savoir passer à l'offensive, mais quand la révolution déclinait, il fallait aussi savoir battre en retraite. Gomme il était évident à l'époque que la révolution était dans le creux de la vague, les conditions qui avaient permis de boycotter la Douma n'existaient plus ; aussi le Parti bolchevik décida-t-il de participer aux élections à la Douma, afin d'utiliser cette tribune pour dénoncer la politique réactionnaire du gouvernement tsariste et gagner les larges masses. Conformément aux directives de Lénine, les députés bolcheviks à la II^{e} Douma présentèrent un programme agraire prévoyant des réformes radicales incluant la confiscation des terres des propriétaires fonciers et la nationalisation du sol, ainsi que la défense des intérêts des masses paysannes.

Grâce à la participation des bolcheviks à la II^{e} Douma, les forces de gauche ne cessèrent de grandir* Voyant que cette II^{e} Douma était encore moins docile que la première, le tsar forgea contre le Parti social-démocrate un chef d'accusation monté de toute pièce : tentative de « coup d'État antinational » au sein de l'Assemblée. Il fit arrêter illégalement 65 délégués du Parti et, le 3 juin, prononça la dissolution de la II^{e} Douma. Simultanément, il fit promulguer une loi électorale encore plus réactionnaire, qui garantissait pour la II^{e} Douma une importante augmentation du nombre de représentants des gros propriétaires fonciers et de la bourgeoisie. Cet épisode qui marque la fin de la révolution russe de 1905-1907, est resté dans l'histoire sous le nom de « coup d'État du 3 juin ».

Après le coup d'État du 3 juin, l'histoire de la Russie entra dans la période de la domination réactionnaire de Stolypine. Le gouvernement tsariste conclut avec tous les groupes et partis réactionnaires une union sacrée contre- révolutionnaire, dans le but d'anéantir les forces de la révolution. Adoptant une politique ultra-répressive, ils utilisèrent la potence, le cachot et l'exil pour écraser férocement les partis et les forces révolutionnaires ; ce fut la terreur blanche. Sur le plan économique, la bourgeoisie recourut au lock-out, aux licenciements collectifs, aux diminutions de salaire, à l'accroissement du temps de travail, etc., pour exploiter et asservir à sa guise la classe ouvrière. Dans les campagnes, elle renforça la classe des koulaks (17), poussant les masses paysannes à la ruine et au vagabondage. L'offensive de la contre-révolution se poursuivit aussi sur le front idéologique. On vit apparaître toute une kyrielle d'écrivains à la

mode qui « critiquaient » et « exécutaient » le marxisme, bafouaient la révolution, la tramaient dans la boue en glorifiant la trahison. La réaction utilisait tous les moyens pour tenter d'étouffer le mouvement révolutionnaire.

Les luttes de classes dans la société devaient inévitablement se refléter dans le Parti. Victimes de l'attaque furieuse de la contre-révolution, les organisations du Parti social-démocrate avaient été gravement touchées. Un grand nombre de militants et de dirigeants avaient été emprisonnés ou fusillés et, avec la destruction de nombreuses organisations, les effectifs du Parti diminuèrent rapidement. Les « compagnons de route » qui, lors de la période d'essor de la révolution, s'étaient infiltrés dans le Parti — et tout particulièrement les intellectuels qui ne s'étaient jamais vraiment réformés — furent gagnés par l'abattement, le scepticisme et l'instabilité ; certains quittèrent le Parti, d'autres devinrent des traîtres ou des mouchards.

Quand la révolution prit un tournant décisif, le Parti bolchevik, dirigé par Lénine, resta pleinement confiant et persista sans faiblir dans les luttes révolutionnaires. Lénine fit un bilan approfondi des enseignements de la révolution de 1905. Il analysa scientifiquement la situation révolutionnaire de l'époque et élabora la ligne et la tactique du Parti au cours de la période de reflux de la révolution. Bien que la révolution se trouva en recul, Lénine croyait en un nouvel essor inévitable, car les facteurs essentiels de l'économie, de la politique et de la vie quotidienne qui avaient amené la révolution de 1905 existaient encore. Le Parti devait donc maintenir la ligne marxiste formulée par son III^{e} Congrès. Mais, comme on était dans une période de déclin de la révolution, il devait adopter une tactique combinant la lutte clandestine avec la lutte légale. De l'offensive, il devait passer à la défensive, se replier en bon ordre, conserver et consolider son organisation clandestine et regrouper ses forces pour une nouvelle révolution. En même temps, le Parti devait savoir combiner adroitement le travail clandestin et le travail légal. Il devait apparaître ouvertement dans les organisations légales pour dénoncer la nature du gouvernement tsariste, faire de la propagande en direction des masses, les organiser, élever sans cesse leur niveau de conscience politique, pour préparer l'insurrection sur les plans idéologique et organisationnel. Par conséquent, s'il s'en présentait la possibilité, le Parti social-démocrate devait tenter d'obtenir sa participation à la Douma, non pas dans le but de soutenir cette assemblée réactionnaire, et encore moins avec l'illusion de pouvoir s'en servir

pour prendre le pouvoir, mais afin d'utiliser cette tribune pour dénoncer la politique réactionnaire du gouvernement tsariste, la collusion de la bourgeoisie libérale avec le tsar et pour gagner le soutien des paysans travailleurs. Il était évident que, dans les conditions de renforcement de la domination réactionnaire, la lutte clandestine était primordiale et qu'il ne fallait pas se laisser tourner la tête par la lutte légale. C'était là l'unique tactique marxiste de lutte correcte.

Après la défaite de la révolution, les mencheviks, terrifiés par la violence contre-révolutionnaire, croyaient moins que jamais à un nouvel essor de la révolution et demandaient la liquidation du Parti social-démocrate russe clandestin, et donc de la révolution. Tout ce à quoi ils aspiraient, c'était à construire un parti ouvrier autorisé par le tsar, déclaré et légal. Formulant des mots d'ordre tels que la construction d'un « parti ouvrier déclaré » et la « lutte pour un parti déclaré », ils préconisaient de s'en tenir à la seule lutte légale. Ils n'hésitèrent même pas à sacrifier le programme et la tactique du Parti pour obtenir un statut légal et appliquèrent une ligne défaitiste. Ces gens, représentés par Martov, Dan, et d'autres, furent appelés les « liquidateurs ».

Lénine dénonça à fond les menées opportunistes de ces traîtres au Parti. Il indiqua que « *le mot d'ordre de parti ouvrier légal est, par son origine de classe, celui des libéraux contre-révolutionnaires. Il ne contient rien d'autre que du réformisme* (18) » ; par conséquent, « *le Parti ne peut exister s'il ne défend pas son existence, s'il ne lutte pas résolument contre ceux qui le liquident, qui le suppriment, qui ne le reconnaissent pas, qui le renient* (19) ».

Au même moment, au sein du Parti bolchevik, surgit la fraction otzoviste de Bogdanov et consorts. Refusant de reconnaître que la révolution se trouvait dans le creux de la vague, ils s'opposaient à l'utilisation par le Parti de toutes les organisations légales pour mener la lutte et demandaient le rappel des députés du P.O.S.D.R. à la Douma d'État, et celui de tous les membres du Parti travaillant dans les syndicats et autres associations de masses ; c'est pourquoi on les appela les « otzovistes » (20).

Lénine qualifia les otzovistes de liquidateurs de gauche, de liquidateurs à l'envers. Car ils ne tenaient pas compte des changements intervenus dans la situation concrète pour rectifier leur tactique de lutte. En s'opposant à ce que le Parti utilisât toutes les organisations légales, toutes les occasions légales pour mener des activités révolutionnaires, ils risquaient de le détacher de la classe ou-

vrière et des masses laborieuses, ce qui revenait en fait à supprimer les tâches du Parti concernant la direction et l'éducation des masses populaires, et revenait donc à liquider la révolution, à liquider le Parti.

A la même époque, une poignée d'éléments dirigés par Trotski et qui se prétendaient « en marge des fractions », colportèrent l'absurdité de la conciliation avec l'opportunisme, rendant ainsi service aux liquidateurs et aux otzovistes. En 1912, Trotski forma le « bloc d'août » qui rassemblait les liquidateurs, les otzovistes et les autres groupes et fractions hostiles aux bolcheviks et s'opposait frénétiquement à Lénine et aux bolcheviks.

Lénine révéla impitoyablement le véritable rôle de Trotski dans la lutte entre les deux lignes au sein du P.O.S.D.R., indiquant qu'il avait toujours oscillé à sa guise entre les diverses fractions. Tantôt il était un menchevik acharné, tantôt un émule gauchiste de la révolution permanente ; hier, il collaborait avec les économistes, aujourd'hui il s'alliait avec les liquidateurs. En s'autoproclamant au-dessus des partis et des fractions, Trotski se montrait plus infâme que les liquidateurs déclarés et faisait partie des « *pires représentants des pires vestiges du fractionnisme* (21) ». Les trahisons répétées de Trotski lui valurent le qualificatif de « *petit Judas Trotski* (22) ».

Pour pouvoir appliquer jusqu'au bout une ligne et une tactique révolutionnaire marxiste, Lénine mena une lutte décidée contre les liquidateurs, les otzovistes et les trotskistes. Il écrivit une série d'ouvrages — « Questions litigieuses », « La liquidation en voie d'être liquidée » — dans lesquels il démasquait et critiquait la nature réactionnaire de ces opportunistes.

La lutte entre deux lignes sur le plan politique va toujours étroitement de pair avec une lutte analogue sur le plan philosophique. Pour pouvoir liquider le Parti, trahir la révolution et appliquer leur ligne opportuniste, il était inévitable que les liquidateurs utilisassent l'idéalisme comme une arme idéologique servant à camoufler leurs activités contre-révolutionnaires ; ils devaient en venir à renier fondamentalement les conceptions du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. En conséquence, les révisionnistes de l'époque, Bogdanov, Bazarov, Iouchkévitch, etc., se rassemblèrent en un « front uni » réactionnaire sur le plan philosophique et, de concert avec les révisionnistes et les philosophes bourgeois du monde entier, ils s'en prirent au marxisme. En 1908, Bogdanov et

consorts firent paraître une série d'ouvrages philosophiques réactionnaires, tentant ainsi de falsifier et de « réviser » la philosophie marxiste à l'aide de la philosophie empirio-criticiste du machisme (23), niant complètement les bases théoriques de la ligne révolutionnaire prolétarienne et fournissant des données théoriques pour la promotion de leur ligne opportuniste.

Le machisme était un courant philosophique de l'idéalisme subjectif. Si les révisionnistes russes la choisirent comme base, c'est parce que cette philosophie arborait deux enseignes pour tromper les gens. La première était celle de la « philosophie des sciences » qui lui permettait de se donner un vernis scientifique et, en dissimulant sous une terminologie creuse et confuse sa nature idéaliste, de se proclamer la dernière en date des philosophies des sciences de la nature. La seconde était celle qui la disait « au-dessus des partis », se flattant de ce que cette philosophie s'opposait aussi bien au matérialisme qu'à l'idéalisme et que, se situant entre les deux, elle avait un caractère centriste dénué d'esprit partisan. Ces caractéristiques du machisme convenaient exactement aux besoins de la « rébellion à genoux » des révisionnistes russes, Bogdanov et consorts. Ces individus voulaient trahir le marxisme, mais ils n'osaient pas exposer carrément leurs conceptions et, tout en menant des activités antiparties, ils tentaient encore de s'affubler d'un masque d'impartialité. C'est pourquoi le machisme, plaidant en faveur de leurs trahisons envers le Parti avait un caractère éminemment trompeur.

L'attaque furieuse du révisionnisme sur le front idéologique rendit prioritaire pour le parti marxiste la tâche de défendre ses fondements théoriques. Pour critiquer radicalement les fondements philosophiques réactionnaires de la ligne politique opportuniste, pour défendre la pureté du marxisme ainsi que le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, et pour armer le Parti et le prolétariat russe à l'aide de la conception prolétarienne du monde, Lénine se livra à un énorme travail théorique. C'est en 1908 qu'il publia son célèbre ouvrage philosophique « Matérialisme et empiriocriticisme ». Dans cet ouvrage, Lénine, s'en tenant au matérialisme dialectique et au matérialisme historique, généralisa les fruits de l'expérience révolutionnaire et du développement scientifique au cours de toute la période historique écoulée depuis la mort d'Engels. Il disséqua entièrement le système philosophique réactionnaire du machisme, portant ainsi un coup destructeur au courant philosophique révisionniste qui sévissait à cette époque en contrefaisant le

marxisme, et pulvérisa l'attaque insensée du révisionnisme. En même temps qu'il réglait son compte à la philosophie réactionnaire de Mach, Bogdanov et compagnie, Lénine exposa minutieusement les principes de la théorie marxiste de la connaissance, et par là enrichit et développa grandement le trésor théorique du marxisme.

Selon le machisme, l'univers n'est qu'un complexe de sensations et les hommes ne peuvent connaître l'existence des choses qui échappent à leur perception. Lénine indique pertinemment que le point de départ et la prémisse de base de cette philosophie est l'idéalisme subjectif ; elle conduit nécessairement à l'absurde solipsisme (24).

Lénine explique clairement les deux lignes opposées dans la philosophie. « *Faut-il aller des choses à la sensation et à la pensée ? Ou bien de la pensée et de la sensation aux choses ? Engels s'en tient à la première ligne, celle du matérialisme. Mach s'en tient à la seconde, celle de l'idéalisme* (25). » Et il en conclut que « *des choses existent indépendamment de notre conscience, indépendamment de nos sensations, en dehors de nous* (26) ». Aussi, pour s'en tenir à une ligne matérialiste concernant la connaissance, il faut d'abord reconnaître que les choses existent objectivement et que la connaissance doit partir de l'existence objective ; voilà la base de la théorie matérialiste de la connaissance.

Selon le machisme, les lois objectives naissent de la subjectivité, elles sont inconnaissables. En critiquant l'agnosticisme (27) du machisme, Lénine indique que le mouvement de la matière est régi par des lois qu'il est possible de connaître. Il n'existe pas de fossé infranchissable entre l'essence et les phénomènes de la matière. Si l'on n'accepte pas cette conclusion, si on ne la tire pas au clair, si l'on sépare les phénomènes de l'essence ou bien qu'on les confond, on est incapable de discerner les lois du mouvement de la matière et on risque de sombrer dans l'agnosticisme idéaliste. « *Il n'y a, il ne peut y avoir aucune différence de principe entre le phénomène et la chose en soi. Il n'y a de différence qu'entre ce qui est connu et ce qui ne l'est pas encore* (29). » La pratique est la base de la connaissance et la norme qui permet de vérifier la vérité. « *Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance* (28). »

En critiquant les sophismes réactionnaires du machisme, Lénine explique scientifiquement la dialectique appliquée à la théorie de la connaissance. Il nous dit que la matière est mouvement, que la con-

naissance humaine doit aussi se développer en suivant le développement des choses objectives, et que considérer les choses comme statiques, la connaissance comme immuable, révèle d'une conception idéaliste et métaphysique.

Lénine arrache aussi au machisme son masque de neutralité, indiquant clairement que la lutte sur le front philosophique « *traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine. La philosophie moderne est tout aussi imprégnée de l'esprit de parti que celle d'il y a deux mille ans* (30) ».

L'œuvre de Lénine « Matérialisme et empiriocriticisme » marqua une nouvelle étape dans l'histoire du développement de la philosophie marxiste. A l'aide de la conception communiste du monde, il donna de nouvelles armes au Parti bolchevik, permit au prolétariat d'affermir sa confiance dans la victoire inéluctable et, en triomphant de toutes les difficultés, de mener la révolution à terme.

Dans sa lutte contre l'opportunisme de droite et de gauche, Lénine ne se contenta pas de faire une critique pénétrante de l'opportunisme sur les plans politique, idéologique et théorique, il lui régla aussi son compte sur le plan de l'organisation. En juin 1909, les bolcheviks expulsèrent du Parti la fraction liquidatrice. En janvier 1912, la 6e conférence du P.O.S.D.R., qui se tint à Prague, vota une résolution sur l'exclusion des liquidateurs et des mencheviks. Dès lors, les bolcheviks constituèrent un Parti marxiste unifié et indépendant. Par la suite, le « bloc d'août » de Trotski se désagrégea complètement.

Sous la direction clairvoyante de Lénine, le Parti bolchevik, qui s'était trempé dans des luttes aiguës, complexes et difficiles et qui avait finalement supporté la rude épreuve de la période de réaction, s'était épuré et affermi, ce qui lui permit de conduire le prolétariat et les larges masses révolutionnaires vers la nouvelle tempête révolutionnaire qui approchait.

NOTES

(1) Groupe opportuniste apparu parmi les bolcheviks et dirigé par A. Bogdanov — les otzovistes s'opposaient à tout travail dans les organisations légales (N.d.T.).

(2) Le calendrier russe du XXe siècle retarde de 13 jours sur le calendrier occidental. Tous les événements en Russie relatés ci-dessous sont datés selon le calendrier russe.

(3) *Zembski Sobor :* Assemblée des représentants des castes en Russie. Convoquée au xvi' et xvii' siècles pour conférer avec le gouvernement (N.d.T.).

(4) Douma : parlement russe (N.d.T.).

(5) Lénine, « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique », p. 47. E.P.

(6) *Ibid.,* p. 152.

(7) *Ibid.,* p. 138.

(8) *Ibid.,* p. 31.

(9) « L'attitude de la social-démocratie à l'égard du mouvement paysan », Lénine, *Œuvres,* tome 9, p. 244. E.M.

(10) « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique », p. 92. E.P.

(11) «L'armée révolutionnaire et le gouvernement révolutionnaire», Lénine, *Œuvres,* tome 8, p. 569. E.M.

(12) « Les enseignements de l'insurrection de Moscou », Lénine, *Œuvres,* tome 11, p. 172-173. E.M.

(13) « Préface à la traduction russe des Lettres de K. Marx à L. Kugelmann », tome 12, p. 108. E.M.

(14) « Pour bien juger de la révolution russe », Lénine, *Œuvres,* tome 15, p. 61. E.M.

(15) Lénine, « La maladie infantile du communisme ("le gauchisme") », p. 9. E.P.

(16) « Rapport sur la révolution de 1905 », Lénine, *Œuvres,* tome 23, p. 275. E.M.

(17) Koulaks : paysans riches (N.d.T.).

(18) « Questions litigieuses », Lénine, *Œuvres,* tome 19, p. 163. E.M.

(19) *Ibid.,* p. 153.

(20) Otzovistes : du mot russe « otzovat » (rappeler). (N.d.T.)

(21) « La violation de l'unité aux cris de : "Vive l'unité !" », Lénine, *Œuvres,* tome 20, p. 344. E.M.

(22) « Le rouge de la honte au front du petit Judas Trotski », Lénine, *Œuvres,* tome 17, p. 39. E.M.

(23) Machisme : du nom du philosophe E. Mach (1838-1916).

(24) Solipsisme : conclusion absurde obtenue lorsque l'idéalisme subjectif est poussé à l'extrême. Selon cette conclusion, seul le « moi » existe dans le monde, le reste est une création de ma conscience objective. (N.d.T.).

(25) Lénine, « Matérialisme et empiriocriticisme », p. 36. E.P.

(26) *Ibid.,* p. 116.

(27) Agnosticisme : conception philosophique qui nie la possibilité de connaître le monde, ou du moins de le connaître à fond. (N.d.T.).

(28) Lénine, « Matérialisme et empiriocriticisme », p. 116. E.P.

(29) *Ibid.,* p. 169.

(30) *Ibid.,* p. 448.

CHAPITRE X

LES QUESTIONS NATIONALE ET COLONIALE

Quand, à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, les pays capitalistes entrèrent dans leur phase impérialiste, d'immenses régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine tombèrent sous la coupe de l'impérialisme occidental et en devinrent les colonies ou les semi-colonies. L'agression sauvage et le pillage frénétique auxquels se livraient les colonialistes occidentaux firent subir à ces peuples des misères indescriptibles, mais provoquèrent aussi leur farouche résistance. La tempête révolutionnaire de la lutte anti- impérialiste se leva en Asie, en Afrique et en Amérique latine et, à l'époque de la Première Guerre mondiale, les mouvements de libération nationale dans les colonies connurent un nouvel essor. Dans une telle situation, comment fallait- il comprendre et traiter la politique coloniale de l'impérialisme et les mouvements de libération nationale ? Quel genre de programme national le prolétariat devait-il élaborer ? Sur toutes ces questions, les marxistes, représentés par Lénine, livrèrent une lutte acharnée contre les révisionnistes de la II^e^ Internationale. Au cours de cette lutte, Lénine défendit et développa la théorie marxiste concernant les questions nationale et coloniale, et il guida le prolétariat de tous les pays et les peuples des nations opprimées dans leur avance victorieuse contre l'impérialisme.

1. La formation du système colonial impérialiste

Le terme général de système colonial impérialiste désigne les colonies et semi-colonies contrôlées et dominées par l'impérialisme ; ce système colonial est partie intégrante du système capitaliste mondial.

L'application par les pays capitalistes d'une politique colonialiste, le pillage des colonies, avaient déjà commencé dans la période d'accumulation primitive du capital. Une fois atteinte l'époque de l'impérialisme, les colonies, qui constituaient pour l'impérialisme des sources de matières premières, des débouchés pour l'exportation de ses capitaux et des marchés pour ses produits, prirent une importance nouvelle en devenant une condition essentielle de la survie. La lutte entre les divers pays impérialistes qui se disputaient les colonies devint chaque jour plus acharnée. Augmentant leurs armées et se préparant frénétiquement à la guerre, ils appliquaient une poli-

tique coloniale impérialiste et se préparaient à procéder à un nouveau partage du monde par la force des armes, entrant ainsi dans « *une époque originale de la politique coloniale mondiale* » (1).

Dans les années 70 du XIX^{e} siècle, les pays capitalistes européens occupaient déjà des colonies d'une étendue considérable. L'Angleterre possédait à l'époque le plus grand empire colonial, que l'on désignait comme « l'empire où le soleil ne se couche jamais ». Les colonies qu'elle avait annexées étaient disséminées dans le monde entier, et leur superficie était cent fois plus étendue que celui de la métropole. La France avait annexé une grande partie de l'Afrique ainsi que la péninsule indochinoise en Asie. L'Espagne, le Portugal, la Hollande possédaient également un certain nombre de colonies. Quant à la Russie tsariste, elle étendait ses tentacules sur de vastes régions d'Europe et d'Asie.

Le partage du monde par l'impérialisme s'était effectué en fonction de la force économique, militaire et politique de ses bénéficiaires. Étant donné que ceux-ci se développaient d'une façon inégale, la force des différents pays capitalistes variait constamment, ce qui provoquait entre eux des luttes pour un nouveau partage des colonies et pour la conquête de l'hégémonie, selon le nouveau rapport de forces. Tandis que les empires coloniaux de longue date tels que ceux de l'Angleterre, de la France, de la Russie, etc. continuaient à accentuer leur pillage, de nouveaux brigands comme l'Allemagne, le Japon et les États- Unis vinrent les uns après les autres prendre place parmi les pillards de colonies. Sur de vastes territoires d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, les brigands impérialistes se disputaient sans répit la possession de colonies, allant même jusqu'à l'affrontement direct. A la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle, le partage du monde entre les grandes puissances impérialistes était pratiquement achevé. En 1900, l'Angleterre, maîtresse du plus grand empire colonial, possédait 32 710 000 km^{2} de territoires colonisés ; la Russie avait accaparé 17 280 000 km^{2} de territoires appartenant à d'autres pays, occupant ainsi le second rang — après l'Angleterre — par l'extension de ses colonies et formant un grand empire qui traversait l'Europe d'un bout à l'autre. D'autre part, 90 % du territoire de l'Afrique, 56 % de l'Asie, 27 % de l'Amérique et la totalité du continent australien constituaient des colonies directement dominées par l'impérialisme, tandis qu'un bon nombre de pays se trouvaient dans la situation de semi-colonies ou de pays satellites. L'ensemble du globe présentait

donc l'aspect suivant : d'un côté, une minorité de pays impérialistes qui exploitaient et opprimaient leurs colonies et semi-colonies ; de l'autre, ces colonies et semi- colonies, qui représentaient la grande majorité de la population mondiale. Le monde se trouvait ainsi divisé en deux grands camps : celui des nations qui oppriment et celui des nations opprimées. Quand l'impérialisme eut fait de l'oppression nationale un phénomène mondialement généralisé, le système colonial impérialiste fut définitivement formé.

La formation du système colonial impérialiste fut un processus de contrôle total et de pillage frénétique exercé par l'impérialisme sur les nations opprimées, dans les domaines économique, politique, militaire et culturel. *« Les colonies,* a indiqué Lénine, *ont été conquises par le fer et par le feu* (2). *»* Le processus d'expansion des colonialistes a été une sanglante histoire, remplie d'agressions et de pillages, de carnages et d'asservissements. En Amérique, les colonialistes massacrèrent des millions d'indiens et s'emparèrent de quantités incalculables d'or et d'argent. En Afrique, ils se livrèrent à la criminelle traite des esclaves ; en Asie, ils s'adonnèrent au commerce de l'opium et autres méfaits. Sévissant à leur guise dans les colonies et semi-colonies, les brigands impérialistes les exploitaient jusqu'à la moelle, causant à leurs peuples de grandes souffrances et entravant gravement le développement des forces productives dans ces régions. C'est là qu'il faut chercher la cause fondamentale de la stagnation et de la terrible misère dans lesquelles se sont trouvées si longtemps les colonies et semi-colonies.

2. La politique coloniale des partis socialistes

La domination coloniale de l'impérialisme suscitait une farouche résistance des peuples des colonies et semi- colonies. Cependant, au sein du mouvement communiste international, se déclencha une lutte acharnée entre marxisme et révisionnisme concernant la façon de comprendre et de traiter la politique coloniale de l'impérialisme.

Les révisionnistes de la II^{e} Internationale, à travers leur représentant Bernstein, s'étaient mis entièrement du côté de l'impérialisme et se faisaient les avocats du colonialisme. Affirmant que la politique coloniale de l'impérialisme était progressiste, civilisatrice, ils voyaient dans l'expansion coloniale « le plus puissant levier du progrès social ». Soutenant de toutes leurs forces l'agression et le pillage exercés par le gouvernement de leurs pays

sur les colonies et semi-colonies, ils proclamaient que « dans l'intérêt de la civilisation, les grandes puissances doivent avoir une position dominante » et que « les petits pays qui barrent la route à la civilisation doivent disparaître ». Ils prétendaient aussi que « la classe ouvrière a besoin des colonies » et allaient jusqu'à dire que dans la future société socialiste il faudrait aussi mener une politique coloniale, car la suppression des colonies « signifierait pour elles un retour à l'état sauvage ». Tous ces sophismes se résumaient à ceci : il est raisonnable d'agresser et méritoire d'exploiter. Voilà qui révélait entièrement le visage réactionnaire de ces révisionnistes qui sauvegardaient la domination coloniale de l'impérialisme.

Au moment même où déferlait ce courant révisionniste qui paraît la politique coloniale impérialiste des plus belles couleurs, le grand éducateur du prolétariat, Lénine, animé de la volonté intrépide de remonter ce courant, déclencha contre lui une lutte résolue. Cette opposition se manifesta d'une façon particulièrement marquante à l'occasion du Congrès de Stuttgart de la II^{e} Internationale, en 1907 ; outre les questions concernant les mesures à prendre vis-à- vis de la guerre et du militarisme, les questions nationale et coloniale occupèrent également une place importante dans les discussions.

La lutte au Congrès de Stuttgart autour des questions nationale et coloniale fut menée dans des circonstances difficiles ; les révisionnistes avaient la majorité et leur arrogance était à son comble. Ils tentèrent d'utiliser cette majorité pour exercer des pressions et forcer les représentants de certains petits pays et de pays victimes de la politique coloniale à s'incliner devant leurs ordres, rendant ainsi service à la politique coloniale impérialiste. Lors de ce congrès, Lénine, se dressant pour unir la gauche révolutionnaire, dénonça et fustigea avec fougue les sophismes révisionnistes qui exaltaient la politique coloniale de l'impérialisme.

Au début, la droite monopolisa le travail de la commission chargée de la question coloniale. L'opportuniste hollandais Van Kol lança un projet de résolution sur une « politique coloniale socialiste » qui clamait ouvertement : « le congrès ne condamne pas en principe toute politique coloniale ; dans le système socialiste, cette politique peut jouer un rôle civilisateur. » Lénine ne put prendre part aux travaux de cette commission mais, sous sa direction, la gauche révolutionnaire y mena un combat opiniâtre, réfutant résolument le projet de Van Kol et en proposant un autre qui condamnait le colo-

nialisme. Étant données les manœuvres de la droite, la commission fut obligée d'approuver une résolution basée sur le projet de Van Kol et qui confirmait pleinement la « politique coloniale socialiste ». Mais, malgré tout, la commission dut aussi soumettre à la discussion du congrès le projet de la fraction révolutionnaire. Ce projet condamnait la politique coloniale impérialiste, il indiquait que l'expansion coloniale « conduit nécessairement à l'asservissement, au travail forcé et au massacre des habitants des colonies » et que son prétendu rôle civilisateur « n'est qu'un prétexte dont se sert la société capitaliste pour camoufler son avidité de pillage et d'exploitation ». La gauche révolutionnaire proclamait clairement que « seule la société socialiste peut permettre à toutes les nations d'atteindre un niveau élevé de culture ». Le contraste était évident entre cette proposition de la gauche et le projet révisionniste.

Lors de la session plénière du congrès, la lutte se durcit un peu plus. Les révisionnistes de tous les pays, regroupés autour de Van Kol, y chantèrent bien haut les louanges de la « politique coloniale socialiste » et lancèrent de furieuses attaques contre la fraction révolutionnaire dirigée par Lénine. Van Kol plaida à plusieurs reprises en faveur de son projet, prétendant que « tant que l'humanité existerait, il existerait des colonies », que « dans les conditions du socialisme, les colonies pourraient aussi servir à propager la civilisation », etc., et attaquant la proposition de la gauche révolutionnaire. Après lui, ce fut Bernstein qui monta à la tribune pour y débiter des absurdités cyniques sur les bienfaits de la « politique coloniale socialiste ». Kautsky, qui se présentait comme centriste, s'opposa en apparence à ladite politique coloniale socialiste, mais il proposa de mettre de côté cette « idée nouvelle » pour la discuter ensuite en détail, dissimulant ainsi sous l'éclectisme l'essence réactionnaire de la proposition de la droite et encourageant l'arrogance démesurée de cette dernière.

A la veille de la session plénière du congrès, Lénine s'était chargé de réunir une conférence rassemblant les bolcheviks et les fractions de gauche des partis allemand et hollandais afin d'élaborer une ligne correcte. Au cours du congrès, il travailla encore beaucoup pour organiser les rangs de la gauche, unir les délégués de nombreux petits pays et de pays victimes de l'oppression coloniale, et gagner la fraction du centre afin de riposter intégralement au défi malintentionné du révisionnisme. Grâce à la lutte décidée de Lénine de la gauche révolutionnaire de tous les pays, le congrès approuva,

par 127 voix contre 108 et 10 abstentions, la proposition de la gauche révolutionnaire condamnant le colonialisme et rejeta le projet de résolution révisionniste.

Malgré son rejet par le congrès, la prétendue politique coloniale socialiste exerçait une influence pernicieuse et représentait un grand danger. C'est pourquoi, après le congrès, Lénine écrivit plusieurs articles pour continuer à la dénoncer et à la critiquer.

« *La notion même de "politique coloniale socialiste" relève d'une extrême confusion* (3) », souligna très justement Lénine. Prétendre que les futurs pays socialistes devraient continuer à exercer une domination colonialiste sur les nations opprimées, c'était effacer délibérément les différences de nature entre pays socialistes et pays capitalistes, c'était fournir des bases théoriques à la politique d'expansion coloniale frénétique de l'impérialisme. C'est pourquoi, « *cette disposition équivaut en fait à un recul direct vers la politique et la conception du monde bourgeoises justifiant guerres et violences coloniales* (4). » La critique de Lénine atteignait là le point sensible de ladite politique coloniale socialiste et découvrait le visage hideux des traîtres sociaux-impérialistes de son époque.

Pourquoi, concernant les questions nationale et coloniale, les délégués des principaux pays impérialistes et colonialistes d'Europe occidentale s'étaient-ils tous rangés à la proposition de politique coloniale socialiste alors que ceux des nombreux petits pays et des pays gravement victimes de la politique coloniale avaient tous soutenu la fraction révolutionnaire représentée par Lénine et s'étaient opposés nettement au projet de résolution opportuniste ? Lénine en donne une explication approfondie : « *La politique coloniale menée sur une large échelle a conduit en partie le prolétariat européen à une situation telle, que ce n'est pas de son travail que vit la société tout entière, mais du travail d'indigènes coloniaux pratiquement réduits à l'esclavage. La bourgeoisie anglaise, par exemple, tire plus de profits de dizaines et de centaines de millions d'habitants de l'Inde et de ses autres colonies que des ouvriers anglais. Dans ces conditions se créent les bases matérielles, économiques de la contagion du prolétariat de tel ou tel pays par le chauvinisme colonial* (5). » Dans ce passage, Lénine ne fait pas seulement une analyse pénétrante de l'origine sociale de la politique coloniale socialiste, il nous dit encore clairement que la lutte des nations opprimées contre l'impérialisme doit être liée à la lutte contre l'opportunisme et le révisionnisme. Seule la lutte des nations opprimées peut détruire la

base économique matérielle de l'opportunisme et accélérer l'éveil révolutionnaire du prolétariat des pays occidentaux. D'autre part, ce n'est qu'en soutenant résolument les luttes révolutionnaires des nations opprimées que le prolétariat des pays occidentaux pourra échapper aux contraintes de l'impérialisme et de l'opportunisme et faire triompher la révolution.

Dans cette polémique autour de la politique coloniale socialiste, le marxisme remporta une grande victoire. Cependant, tant que l'impérialisme et le colonialisme existeront, il ne pourra être mis un terme à la lutte entre marxisme et révisionnisme sur les questions nationale et coloniale. Il nous faut graver dans notre mémoire les expériences historiques, nous inspirer de l'esprit combatif de Lénine et dénoncer sans trêve les complots criminels du social-impérialisme et du néo-colonialisme.

3. Deux attitudes différentes face aux mouvements de libération nationale

La sauvage domination colonialiste de l'impérialisme suscitait continuellement la résistance et la lutte des colonies et semi-colonies.

A la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}, dans de vastes régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, les mouvements de libération nationale connurent un essor nouveau, parallèlement à la formation du système colonial de l'impérialisme. Cet essor se fit sentir particulièrement en Asie où l'impérialisme, opprimant et exploitant cruellement les larges masses populaires de concert avec les forces féodales locales, provoquait une aggravation continuelle des contradictions nationales et des contradictions d< i lusses. C'est dans de telles conditions historiques qu'à lu suite de lu révolution russe de 1905 éclatèrent les uns âpres les autres des mouvements révolutionnaires démocratiques nationaux, anti-impérialistes et anti-féodaux, en Iran, en Turquie, dans le sous-continent asiatique, en Indonésie, au Vietnam, en Corée, en Chine et dans d'autres pays et régions d'Asie, soulevant une grande tempête révolutionnaire des nations opprimées. Dans les colonies directement dominées par l'impérialisme se succédaient continuellement des luttes anti-impérialistes de grande envergure. Le continent asiatique devint un immense champ de bataille anti-impérialiste. Certaines de ces luttes eurent une envergure et un retentissement considérables : la révolution bourgeoise de 1905 en Iran, la révolution dirigée en Turquie

par le Mouvement des Jeunes-Turcs en 1908, la révolution de 1911 en Chine dirigée par Sun Yat-sen, et la lutte du peuple indien contre les colonialistes anglais entre 1905 et 1908. Dans toutes les régions d'Asie, les mouvements de libération nationale déferlaient comme un raz de marée, et Lénine, animé d'une profonde sympathie à leur égard, glorifiait ce qu'il appelait « l'éveil de l'Asie ». « *L'éveil de l'Asie et le début de la lutte pour le pouvoir engagée par le prolétariat d'avant-garde d'Europe marquent l'ère nouvelle de l'histoire universelle qui a commencé avec le XX^e siècle* (6). »

Face à la tempête révolutionnaire des nations opprimées, les impérialistes et les colonialistes, tremblants de peur, s'écriaient « Malédiction ! » ; mais les peuples du monde, pleins d'enthousiasme, l'acclamaient chaleureusement et criaient « Bravo ! ». Dans le mouvement communiste international, deux attitudes diamétralement opposées apparurent vis-à-vis de l'évaluation du sens et du rôle de cette tourmente révolutionnaire. Les révisionnistes de la II^e Internationale s'efforçaient de minimiser et de nier l'importance de la signification et de l'utilité des mouvements de libération nationale en prétendant que la lutte révolutionnaire des nations opprimées était « sans importance », qu'elle « ne pesait rien dans la balance ». Bernstein alla même jusqu'à calomnier la révolution des nations opprimées en la qualifiant d'« insurrection de sauvages contre l'expansion de la civilisation ». En lui attribuant un caractère réactionnaire, il tenta d'éliminer totalement les mouvements de libération nationale.

Au même moment, Lénine et tous les marxistes authentiques, brandissant le drapeau de l'internationalisme prolétarien, suivaient de près et soutenaient avec force les luttes révolutionnaires des nations opprimées, acclamant avec sympathie l'éveil de l'Asie. Au cours de cette période, Lénine écrivit une série d'ouvrages et d'articles où il démontrait le rôle historique grandiose des luttes révolutionnaires des nations opprimées, démasquait la nature agressive de l'impérialisme, le cynisme des révisionnistes et résolvait un grand nombre de problèmes importants posés à l'époque par les mouvements de libération nationale.

Face au sophisme des révisionnistes qui minimisaient et dénigraient les mouvements de libération nationale, Lénine estimait hautement le rôle historique de ces mouvements. « *Les opportunistes n'avaient pas encore fini de glorifier la "paix sociale" et la possibilité d'éviter les tempêtes sous la "démocratie" que s'ouvrait en Asie*

une nouvelle source de graves tempêtes mondiales. La révolution russe a été suivie des révolutions turque, persane, chinoise. Nous vivons aujourd'hui justement à l'époque de ces tempêtes et de leurs "répercussions" en Europe (7). » Lénine formula aussi un jugement clairvoyant sur « *l'Europe arriérée et l'Asie avancée* (8). »

Pourquoi les mouvements de libération nationale d'Orient devaient-ils nécessairement avoir des répercussions sur les mouvements révolutionnaires prolétariens d'Occident ? Pourquoi l'Asie devait-elle en provoquer en Europe ? Pour Lénine, les affaires mondiales forment à l'époque .li- l'impérialisme un tout ; les questions nationale et coloniale sont devenues partie intégrante de la question générale de la révolution prolétarienne ; et par conséquent, il existe une influence réciproque des luttes révolutionnaires du prolétariat de tous les pays et de toutes les nations opprimées qui s'encouragent et se stimulent mutuellement. D'autre part, les nations opprimées d'Orient et le prolétariat d'Occident ont pour ennemi commun l'impérialisme. Par conséquent, les luttes des peuples des colonies et semi- colonies contre l'impérialisme affaiblissent nécessairement ce dernier, constituant ainsi un puissant soutien pour les luttes révolutionnaires du prolétariat occidental. Lénine insiste sur le fait que, grâce à sa vaste politique coloniale, l'impérialisme peut utiliser une petite partie des énormes profits qu'il tire des colonies pour acheter la couche supérieure de la classe ouvrière, pour fomenter l'opportunisme, empoisonner et corrompre le prolétariat, et que l'expansion coloniale est devenue la base économique matérielle qui permet à l'impérialisme de recruter des agents dans les rangs révolutionnaires. Par conséquent, seule la levée révolutionnaire des peuples colonisés est capable de détruire cette base matérielle, d'accélérer l'éveil révolutionnaire du prolétariat dans les pays capitalistes et d'y susciter la révolution prolétarienne.

Ces célèbres jugements et ces prévisions scientifiques de Lénine eurent une grande signification dans l'histoire du mouvement communiste international. La bourgeoisie a toujours exalté la « civilisation » et le « progrès » de l'Europe, alors qu'elle a toujours traité les nations d'Orient de « barbares » et « arriérées ». S'adaptant aux besoins de la bourgeoisie, les révisionnistes de la II^{e} Internationale se faisaient les avocats du colonialisme et accumulaient toujours plus de calomnies et d'attaques contre les luttes révolutionnaires des nations opprimées. Même dans les rangs des révolutionnaires, quelques individus à la vue courte, limitant leur horizon à la révolu-

tion européenne, n'accordaient souvent aucune importance à ces luttes. Seul le grand Lénine, se tenant aux avant-postes de son époque, fit une analyse pénétrante des caractéristiques de l'époque impérialiste. Animé d'une profonde sympathie à l'égard des luttes révolutionnaires des nations opprimées, il accorda une grande valeur au rôle historique des mouvements de libération nationale ; il découvrit pour le prolétariat ses plus sûrs alliés qui l'aideraient à enterrer l'impérialisme et à faire la révolution mondiale, et asséna ainsi des coups sévères à l'impérialisme et à l'opportunisme.

Après la Première Guerre mondiale et la Révolution socialiste d'Octobre en Russie, les mouvements de libération nationale en Orient formèrent avec les mouvements révolutionnaires du prolétariat occidental un puissant moteur de la révolution mondiale ; les luttes révolutionnaires des colonies et semi-colonies devinrent une partie intégrante de la révolution prolétarienne mondiale. Lénine avait aussi indiqué que les masses populaires des pays colonisés « *joueront un rôle révolutionnaire éminent dans les phases ultérieures de la révolution mondiale », « peut- être un rôle révolutionnaire beaucoup plus important que nous ne le pensons* (9). » Aujourd'hui, les pays veulent l'indépendance, les nations veulent la libération et les peuples veulent la révolution ; c'est d'ores et déjà devenu un courant irrésistible de l'histoire et les prédictions de Lénine y trouvent toute leur justification.

4. La théorie et le programme léniniste sur les questions nationale et coloniale

Avant la Première Guerre mondiale et après son déclenchement, Lénine, au cours de sa lutte contre le révisionnisme de la II^{e} Internationale, écrivit une série d'ouvrages importants sur les questions nationale et coloniale. Dans « Notes critiques sur la question nationale », « Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes », « La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes », « Sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes » et dans de nombreux autres textes, il critiqua, en s'en tenant à la doctrine marxiste sur la question nationale, les sophismes révisionnistes et exposa le programme et la politique du parti prolétarien concernant les questions nationale et coloniale.

Lénine exprima tout d'abord l'idée qu'à l'époque de l'impérialisme, les nations se divisent en deux groupes : celles qui oppriment et celles qui sont opprimées. C'est là une des idées essen-

tielles de Lénine sur les questions nationale et coloniale. « *Le programme de la social-démocratie doit mettre au premier plan, comme un fait fondamental, essentiel et inévitable à l'époque de l'impérialisme, la division des nations en nations oppressives et nations opprimées* (10). » Pour faire du tort aux mouvements de libération nationale, les révisionnistes de la II[e] Internationale faisaient tout pour effacer les contradictions antagoniques existant entre les nations opprimées et l'impérialisme. Ils remplaçaient la division marxiste entre les nations par une prétendue distinction entre « nations ordinaires », « nations civilisées », « nations sauvages », etc., et répandaient en outre de vains propos sur la possibilité d'une « coexistence pacifique » ou la création d'une « alliance entre nations égales » entre les nations opprimées et l'impérialisme. Pour répondre à ces sophismes révisionnistes, Lénine souligna clairement l'extrême importance de la division entre nations oppressives et nations opprimées, « *division qui constitue l'essence de l'impérialisme et qu'éludent sournoisement les sociaux-chauvins et Kautsky. Cette division ne tire pas à conséquence du point de vue du pacifisme bourgeois ou de l'utopie petite-bourgeoise de la concurrence pacifique des nations indépendantes en régime capitaliste ; mais elle est capitale sous l'angle de la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme* (11)».

Par cette idée de la division entre nations oppressives et nations opprimées, Lénine proclama que l'impérialisme est l'ennemi le plus féroce des nations opprimées, il montra que les nations opprimée et le prolétariat des pays capitalistes sont des compagnons d'armes combattant sur un môme front, distinguant ainsi clairement les amis des ennemis et indiquant au parti prolétarien l'orientation dans laquelle élaborer une ligne et un programme corrects concernant les questions nationale et coloniale.

Deuxièmement, Lénine formula l'idée du droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Cette idée était dirigée contre l'annexion impérialiste et l'oppression nationale, elle constituait une expression conséquente de l'opposition à l'oppression nationale exercée par l'impérialisme. Lénine en donna cette définition : « *Le droit des nations à disposer d'elles-mêmes signifie exclusivement leur droit à l'indépendance politique, à la libre séparation politique d'avec la nation qui les opprime* (12). » Parallèlement, il souligna que « *cette revendication n'a pas du tout le même sens que celle de la séparation, du morcellement, de la formation de petits États. Elle n'est que*

l'expression conséquente de la lutte contre toute oppression nationale (13) ».

Cela signifie que le prolétariat des pays impérialistes et ses partis ne peuvent se contenter de phrases creuses contre l'annexion et pour l'égalité des nations, mais qu'ils doivent soutenir nettement la liberté de sécession politique des colonies et des nations opprimées face à l'oppression exercée par leurs propres nations. Voilà la seule façon d'appliquer l'internationalisme prolétarien. En revendiquant pour les nations le droit à disposer d'elles-mêmes, le parti prolétarien a comme but d'abolir l'oppression nationale exercée par l'impérialisme et de permettre l'union du prolétariat et du peuple travailleur de tous les pays dans la lutte commune contre l'impérialisme. C'est seulement après en avoir fini avec l'oppression impérialiste que les nations pourront s'unir d'égale à égale, en vertu du principe de libre consentement, et sur une base véritablement démocratique. La question de la lutte nationale est en fin de compte une question de lutte de classes. C'est pourquoi la revendication du droit des nations à disposer d'elles-mêmes doit

Комитетъ Заграничной Организации Росс. Соціалъ-Демократической Рабочей Партіи.

Въ Пятницу 23-го Января 1914 года

184, Boulevard Saint Germain, 184

Metro St Germain

БОЛЬШОЙ ЗАЛЪ SOCIÉTÉ de GEOGRAPHIE

Товарищъ Н. Ленинъ

ПРОЧТЕТЪ РЕФЕРАТЪ

на тему:

Національный Вопросъ

НАЧАЛО РОВНО ВЪ 8½ ЧАС. ВЕЧЕРА

Le 23 janvier 1914, Lénine, en exil à Paris, fait une conférence sur la Question nationale *à la salle de géographie, boulevard Saint-Germain.*

être subordonnée aux intérêts généraux des luttes de classe du prolétariat et doit être décidée en fonction des conditions internationales concrètes et des intérêts de la révolution ; il faut empêcher que la lutte contre une puissance impérialiste pour la conquête de la liberté nationale ne soit mise à profit, à des fins impérialistes identiques, par une autre puissance impérialiste.

Troisièmement, Lénine insista sur le fait que le prolétariat des pays impérialistes doit soutenir activement les mouvements de libération des nations opprimées. Pour Lénine, ces luttes constituent une puissante attaque sur les arrières de l'impérialisme dont elles ébranlent les fondements, ce qui en fait les alliées de la révolution prolétarienne mondiale. A l'époque de l'impérialisme, les questions nationale et coloniale sont devenues partie intégrante de la question générale de la révolution prolétarienne et les mouvements révolutionnaires prolétariens des pays impérialistes doivent former avec les mouvements de libération nationale des pays coloniaux et semi-coloniaux un front unique contre l'impérialisme ; c'est seulement ainsi qu'ils pourront battre leur ennemi commun et faire triompher leurs luttes. En réponse aux positions de trahison des révisionnistes de la II^{e} Internationale qui prônaient une politique coloniale impérialiste et s'opposaient aux mouvements de libération nationale, Lénine indiqua avec insistance que l'attitude du prolétariat des pays impérialistes face à ces mouvements coloniaux constituait un critère important permettant de distinguer l'internationalisme prolétarien du social-chauvinisme. « *Les socialistes ne doivent pas seulement revendiquer la libération immédiate, sans condition et sans rachat, des colonies [...] ; les socialistes doivent [...] aider à leur insurrection (ou, le cas échéant, à leur guerre révolutionnaire) contre les puissances impérialistes qui les oppriment* (14). »

L'attitude de Lénine face au problème des colonies et des nationalités opprimées de la Russie a fourni un brillant exemple au prolétariat et aux marxistes de tous les pays. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, le gouvernement des Soviets, dirigé par Lénine, proclama l'annulation d'un grand nombre de traités inégaux que la Russie tsariste avait imposés à des pays voisins et rendit à ces pays les territoires annexés qui leur appartenaient ; seules les conditions historiques de l'époque empêchèrent cette politique prolétarienne de Lénine d'être intégralement mise en pratique. Après la Révolution d'Octobre, les mouvements de libération nationale des pays coloniaux et semi-coloniaux contre l'impérialisme étant déjà

devenus partie intégrante de la révolution socialiste prolétarienne mondiale, il incombait au prolétariat des pays impérialistes « *l'obligation d'apporter l'aide la plus active* (15) » aux peuples des colonies, et à leur parti d'appliquer les principes de l'internationalisme prolétarien ; principes qui exigeaient « *1) que les intérêts de la lutte prolétarienne dans un pays soient subordonnés aux intérêts de cette lutte à l'échelle mondiale ; 2) que les nations en train de vaincre la bourgeoisie soient aptes et prêtes à accepter les plus grands sacrifices sur le plan national en vue du renversement du capital international* (16). » Lénine demandait par là aux partis prolétariens de tous les pays de lutter sans concessions contre la ligne et la politique révisionnistes.

Quatrièmement, Lénine démontra le caractère logique et inévitable des luttes de libération nationale à l'époque de l'impérialisme. Les révisionnistes de la II^e^ Internationale s'opposaient de toutes leurs forces aux mouvements de libération nationale et attaquaient farouchement les guerres de libération nationale. Dans les rangs de la gauche révolutionnaire également, certains pensaient à tort qu'à l'époque de l'impérialisme « les guerres nationales sont impossibles » et que s'il éclatait une de ces guerres, elle se transformerait très vite en guerre impérialiste. Tout en ripostant aux attaques du révisionnisme, Lénine critiqua les points de vue erronés de certains membres de la gauche révolutionnaire. Il signala qu'à l'époque de l'impérialisme, « *les guerres nationales contre les puissances impérialistes ne sont pas seulement possibles et probables, elles sont inévitables et progressives, révolutionnaires »* (17), car l'exploitation et le pillage impérialistes s'appuient toujours sur la violence contre-révolutionnaire. Dans une situation où l'impérialisme et ses valets exercent leur cruelle domination à coups de baïonnettes, la seule voie correcte qui s'ouvre devant les peuples des nations opprimées est de prendre les armes pour opposer la révolution armée à la contre-révolution armée et ainsi conquérir leur indépendance et leur libération. « *Toute guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. La continuation de la politique de libération nationale des colonies les conduira inévitablement à mener des guerres nationales contre l'impérialisme* (18). » Se tenant fermement aux côtés des nations opprimées, Lénine soutenait avec force les justes guerres de libération nationale. Les révisionnistes prétendent toujours qu'ils sont contre la guerre, ils effacent les différences entre guerres impérialistes et guerres de libération

nationale, entre guerres justes et guerres injustes. La théorie léniniste sur les guerres de libération nationale constitue une arme acérée pour combattre l'impérialisme et le révisionnisme.

NOTES

(1) Lénine, « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme », p. 90. E.P.

(2) « Le socialisme et la guerre », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 313. E.M.

(3), (4) « Le congrès socialiste international de Stuttgart », Lénine, *Œuvres,* tome i3, p. 87. E.M.

(5) « Le congrès socialiste international de Stuttgart », Lénine, *Œuvres,* tome 13, p. 76. E.M.

(6) « L'éveil de l'Asie », « Les prévisions de Lénine sur les tempêtes révolutionnaires en Orient », p. 12. E.P.

(7) « Les destinées historiques de la doctrine de Karl Marx », Lénine, « Sur Marx et Engels », p. 80. E.P.

(8) « L'Europe arriérée et l'Asie avancée », « Les prévisions de Lénine sur les tempêtes révolutionnaires en Orient », p. 13. E.P.

(9) « III^{e} congrès de l'Internationale communiste », Lénine, *Œuvres*, tome 32, p. 253. E.M.

(10) « La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles- mêmes », « Lénine sur les questions nationales et coloniales », p. 7. E.P.

(11) « Le prolétariat révolutionnaire et le droit des nations à disposer d'elles- mêmes », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 425.

(12), (13) « La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles- mêmes », « Lénine sur les questions nationales et coloniales », p. 5-6. E.P.

(14) *Ibid.,* p. 13.

(15) « Premières ébauches des thèses sur les questions nationales et coloniales », « Lénine sur les questions nationales et coloniales », p. 28. E.P.

(16) *Ibid.,* p. 27.

(17) « A propos de la brochure de Junius », Lénine, *Œuvres,* tome 22, p. 336. E.M.

(18) *Ibid.,* p. 333.

CHAPITRE X

LA GUERRE IMPERIALISTE ET LES RÉVISIONNISTES DE LA II^{e} INTERNATIONALE

Lénine déclarait : « *La guerre actuelle a été engendrée par l'impérialisme* (1). » La Première Guerre mondiale, qui éclata en 1914, mettait aux prises divers pays impérialistes pour la conquête de l'hégémonie mondiale et un nouveau partage du monde. Dans la période qui l'avait précédée, les partis de la II^{e} Internationale, corrompus par le révisionnisme, avaient adopté une attitude opportuniste sur les questions de la guerre impérialiste et de la paix ; et lorsque la guerre éclata, ils se ruèrent aux côtés de la bourgeoisie de leur pays, trahissant les principes de l'internationalisme prolétarien, et dégénérèrent au point de devenir des sociaux-chauvins. Les marxistes, représentés par Lénine, ne cessèrent jamais quant à eux d'appliquer les principes de l'internationalisme prolétarien et, affichant fermement leur opposition à la guerre impérialiste, ils déclenchèrent une lutte intense et acharnée contre le révisionnisme de la II^{e} Internationale. Au cours de cette lutte, Lénine exposa à plusieurs reprises la théorie et la tactique marxistes sur les questions de la guerre, de la paix et de la révolution. Fournissant ainsi des armes idéologiques au Parti bolchevik et à la gauche révolutionnaire de tous les pays, il guida l'avance victorieuse du mouvement révolutionnaire prolétarien international.

1. La lutte contre le révisionnisme dans les années de guerre et de crise

Au début de XX^{e} siècle, la lutte entre pays impérialistes pour l'hégémonie mondiale devint encore plus virulente. Sous l'effet de la loi du développement économique et politique inégal du capitalisme, certains pays impérialistes nouvellement apparus sur la scène mondiale rattrapèrent et dépassèrent les anciens pays impérialistes, ce qui bouleversa complètement le rapport de forces entre pays impérialistes. L'Allemagne, par exemple, dépassa rapidement, sur le plan de la production industrielle, le vieil impérialisme anglais, passant ainsi au premier rang européen, et se trouva en mesure d'exiger un nouveau partage du monde en fonction du capital et de la force. Mais certains pays comme l'Angleterre et la France manifestaient encore la volonté d'étendre leur sphère coloniale, ce qui devait iné-

vitablement déboucher sur une nouvelle guerre pour la possession des marchés et des territoires et pour un nouveau partage du monde. D'autre part, l'avènement de l'époque impérialiste provoqua l'essor du mouvement ouvrier dans divers pays et des mouvements de libération nationale dans les colonies et semi-colonies, ce qui accentua d'autant les contradictions de l'impérialisme.

Pour se soustraire à la crise, et pour procéder par la force armée à un nouveau partage du monde, les puissances impérialistes redoublèrent leurs préparatifs de guerre. En Europe, deux blocs militaires antagoniques finirent pas se former : la Triple Entente, composée de l'Angleterre, de la France et de la Russie ; et l'Alliance, formée par l'Allemagne et l'Autriche. Au sein de ces blocs, la contradiction principale opposait les impérialismes allemand et anglais qui se disputaient l'hégémonie. Une guerre impérialiste était en gestation.

Tout en préparant frénétiquement la guerre, les puissances impérialistes ne cessèrent de déployer le rideau de fumée de la paix et du désarmement, afin d'endormir les peuples et démasquer leur rivalité. C'est en 1899, sur l'initiative du tsar Nicolas II, que les puissances impérialistes tinrent à La Haye leur première Conférence de la paix ; la deuxième eut lieu au même endroit en 1907 et toutes les puissances participantes chantèrent en chœur le « credo de la paix », en agitant le drapeau en loques du désarmement. Cependant, ouvert ou caché, leur affrontement apparaissait de plus en plus violent ; chaque année apportait de nouvelles guerres locales et les sombres nuées de la grande guerre impérialiste s'étendaient sur toute l'Europe.

Face à cette aggravation de la crise *militaire,* une lutte acharnée entre les deux lignes avait lieu au sein du mouvement communiste *international* sut l'altitude à adopter face à la guerre impérialiste *et* sui la question du militarisme. Les révisionnistes de la 11' Internationale ne cessèrent de chanter les louanges de l'impérialisme, prétendant qu'il représentait un capitalisme organisé et que, pendant une assez longue période, il ne saurait *se* produire de crise économique. Ils propageaient l'illusion que *l'on* pouvait atteindre le bonheur général des hommes grâce à des accords internationaux et à la réduction des armements. Alors que les menaces de guerre se faisaient toujours plus précises, Kautsky, le théoricien révisionniste de la II^{e} Internationale, prêchait encore le credo de la paix, en prétendant que « la tendance aux trusts crée les conditions d'une paix durable ». L'illusion de cette paix durable se reflétait aussi dans les

rangs de la gauche révolutionnaire des différents pays. Le Parti bolchevik, dirigé par Lénine, mena une lutte résolue contre ce courant de pensée révisionniste, en persévérant dans l'internationalisme prolétarien. C'est d'abord au Congrès de Stuttgart, en 1907, que cette lutte se déclara.

Cette année-là, la II^e^ Internationale tenait son VII^e^ congrès à Stuttgart, en Allemagne. Lénine y assista. C'était la première fois qu'il prenait part en personne à une conférence internationale. La majorité des délégués étaient des révisionnistes, et ils aspiraient fortement à contrôler le congrès pour pouvoir appliquer leur ligne politique. Malgré qu'il se trouvât en minorité, Lénine unit la gauche de tous les pays et mena une lutte décidée contre les révisionnistes, ce qui détermina finalement l'approbation de résolutions globalement correctes sur plusieurs questions importantes. En plus des questions nationale et coloniale, le congrès centra ses discussions sur la question de l'attitude à adopter face à la guerre et au militarisme. Lénine prit part aux travaux de la commission spécialement chargée du militarisme et des conflits internationaux. Au sein de cette commission, quatre projets de résolution concernant l'opposition au militarisme furent soumis à discussion. Tous présentaient des erreurs et des déficiences graves et Lénine analysa particulièrement les projets présentés par Hervé, délégué du Parti socialiste français et par Bebel, délégué du Parti social-démocrate allemand.

Partant de conceptions semi-anarchistes, le projet d'Hervé estimait que « toute guerre sert les intérêts des capitalistes » et qu'il fallait donc s'opposer à la guerre en général. Lénine déclara qu'Hervé « *ne comprenait pas que la guerre est le produit nécessaire du capitalisme et que le prolétariat ne peut renoncer à prendre part à la guerre révolutionnaire* (2) ». L'attitude du prolétariat face à la guerre dépend du caractère de celle-ci. L'histoire nous montre que toutes les guerres se divisent, selon leur caractère, en guerres justes et en guerres injustes. Si le prolétariat à le devoir de s'opposer aux guerres injustes qui entravent le progrès, non seulement il ne doit pas s'opposer aux guerres justes, mais il doit encore y participer activement. Car c'est bien par la guerre révolutionnaire que le prolétariat abolira le système capitaliste. Lénine démontrait que, pour combattre le militarisme, Hervé en était arrivé à oublier jusqu'au socialisme.

Quand au projet de Bebel, bien qu'il eût indiqué avec justice

que le militarisme est un produit du système capitaliste et que seule la destruction de ce système permettra de mettre fin aux guerres, il n'utilisait pas le point de vue marxiste pour distinguer le caractère juste ou injuste des guerres qu'il divisait de façon erronée en guerres offensives et défensives.

Craignant de voir menacé le statut légal du Parti allemand, Bebel n'osait pas formuler les tâches concrètes de l'opposition au militarisme et avalisait de fait les formes de lutte parlementaire, ce qui permit à un individu aussi révisionniste que Vollmar d'adhérer à son projet. Aussi, indiquait Lénine, le projet de Bebel relevait-il de l'opportunisme.

Étant donné que ce projet contenait cependant des parties correctes, Lénine décida de le prendre comme base et de le transformer. Après l'avoir étudié avec Rosa Luxemburg, Clara Zetkin et quelques autres, Rosa Luxemburg et lui proposèrent des amendements au projet. Dans le projet révisé, le texte de Bebel concernant l'offensive et la défensive avait été supprimé et une correction de principe avait été apportée aux deux dernières phrases. L'amendement soulignait que « *la social-démocratie devait lutter non seulement contre le déclenchement des guerres et pour l'arrêt rapide des guerres déjà commencées, mais également pour mettre à profit la crise provoquée par la guerre et précipiter la chute de la bourgeoisie* (3) ». Lénine eut plusieurs discussions avec Bebel pour le convaincre d'accepter ces modifications. Le projet de résolution de Bebel, revu par Lénine, fut adopté par le congrès à l'unanimité et il devint un document tactique important pour orienter l'opposition du prolétariat à la guerre impérialiste.

Après le Congrès de Stuttgart, la course aux armements entre les pays impérialistes ne cessa de s'intensifier et les dangers de guerre s'aggravèrent de jour en jour. En 1910, à Copenhague, la II^{e} Internationale tint son VIII^{e} Congrès où fut à nouveau discutée la question de l'opposition au militarisme et aux guerres d'agression. Lénine y était présent et, grâce à sa fermeté sur les principes, il y obtint la majorité ; ainsi, à travers ses résolutions contre le militarisme, le Congrès réaffirma l'esprit révolutionnaire de Stuttgart.

Après le Congrès de Copenhague, la situation internationale empira encore. En 1911, la crise marocaine menaçait de déclencher un conflit armé entre la France et l'Allemagne ; l'Italie et la Turquie entraient en guerre pour l'occupation de Tripoli ; en 1912 la guerre éclatait dans les Balkans. La trahison des révisionnistes contribuait

encore à aider les pays impérialistes à se préparer à la guerre.

La guerre mondiale était alors imminente et la II[e] Internationale dut réunir, en novembre 1912, à Bâle, un congrès extraordinaire. Ce congrès traita exclusivement de la question de l'opposition aux menaces de guerre impérialiste. Comme les sentiments contre la guerre étaient très ancrés dans les masses, les opportunistes n'osèrent pas y mettre obstacle ouvertement lors du congrès et c'est ainsi que fut approuvé un manifeste sur « La situation internationale et les actions unifiées contre la guerre », plus connu sous le nom de « Manifeste de Bâle ». Les principes de base des résolutions sur le sujet prises à Stuttgart et à Copenhague y étaient réaffirmés, et le manifeste appelait les peuples de tous les pays à s'opposer par tous les moyens à une guerre d'agression et, si cette guerre éclatait subitement, à l'utiliser pour accélérer la chute de l'impérialisme. Le manifeste indiquait que le conflit qui se préparait avait un caractère de pillage, éminemment impérialiste, réactionnaire et asservissant et que ce genre de conflagration provoquerait une crise économique et politique sans précédent. Il lançait un avertissement aux impérialistes, leur disant que s'ils osaient lâcher les démons de la guerre, le peuple leur répondrait par la révolution. Et il en citait les meilleures preuves : la guerre franco-prussienne avait amené la Commune de Paris, et la guerre russo-japonaise la Révolution russe de 1905... Le Manifeste de Bâle est un document célèbre par lequel le prolétariat international s'opposait au bellicisme impérialiste.

Lénine accorda une grande importance à ce document. *« Dressant le bilan de l'abondante littérature de propagande et d'agitation de tous les pays contre la guerre, cette résolution constitue l'exposé le plus précis et le plus complet, le plus solennel et le plus catégorique des conceptions socialistes sur la guerre et la tactique à son égard* (4). » Sous la pression des masses populaires opposées à la guerre impérialiste, les révisionnistes de la II[e] Internationale furent contraints de feindre d'approuver le manifeste pour pouvoir continuer à tromper leur monde. Mais, après le congrès, ils en trahirent complètement les principes et l'esprit en continuant à propager le mot d'ordre chauvin de défense de la patrie, à flatter les gouvernements bourgeois et à soutenir leurs préparatifs militaires. Ces positions réactionnaires et ces manœuvres équivoques des révisionnistes de la II[e] Internationale furent parfaitement démasquées moins de deux ans après le Manifeste de Bâle, quand éclata la Première Guerre mondiale.

2. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale et la faillite de la II^e^ Internationale

En juillet 1914, la guerre qui fermentait depuis longtemps entre les impérialistes finit par éclater.

En juin 1914, l'assassinat à Sarajevo du prince héritier autrichien, l'archiduc François-Ferdinand, par un nationaliste serbe, servit immédiatement de prétexte aux deux blocs militaires impérialistes pour déclencher la guerre. En apprenant la nouvelle, l'empereur d'Allemagne Guillaume II ne cache pas sa satisfaction : « C'est l'occasion ou jamais ! » déclare-t-il. Sur l'exhortation puissante de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie déclare le 28 juillet la guerre à la Serbie. La Russie tsariste, craignant que le contrôle par le bloc impérialiste austro-hongrois de la péninsule des Balkans ne porte gravement atteinte à son expansion vers les régions méditerranéennes, procède à une mobilisation générale et déclare qu'elle soutiendra la Serbie en cas d'agression. Le 1^er^ août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France, prenant fait et cause pour son alliée, la Russie, déclare la guerre à l'Allemagne, le 3 août. Le 4, donnant pour raison que l'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique, l'Angleterre à son tour lui déclare la guerre. Ainsi commence le grand massacre impérialiste, dont le principal champ de bataille sera l'Europe. Par la suite, la guerre s'étendit progressivement de l'Europe à l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. En 1918, on dénombrait au total plus de trente pays engagés dans le conflit.

La Première Guerre mondiale était une guerre injuste, une guerre de pillage menée par les deux fractions de brigands impérialistes et avait pour enjeu l'hégémonie mondiale et un nouveau partage des colonies. « *S'emparer de territoires et asservir des nations étrangères, ruiner la nation concurrente, piller ses richesses, détourner l'attention des masses laborieuses des crises politiques intérieures de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et des autres pays, diviser les ouvriers et les duper par le mensonge nationaliste, et décimer leur avant-garde pour affaiblir le mouvement révolutionnaire du prolétariat : tel est le seul contenu réel, telle est la véritable signification de la guerre actuelle* (5) *»,* déclarait Lénine en 1914.

Dès que les premiers coups de canon retentirent, les dirigeants des divers partis sociaux-démocrates de la II^e^ Internationale, reniant complètement les résolutions de Stuttgart et le Manifeste de Bâle,

rentrèrent ouvertement dans le giron de la bourgeoisie de leurs pays respectifs. Devenant d'infâmes traîtres au prolétariat et se faisant les valets de la bourgeoisie, ils dégénérèrent en sociaux- chauvins et en sociaux-impérialistes. « *Socialisme en paroles, impérialisme dans les faits, transformation de l'opportunisme en impérialisme* (6) », voilà ce qui caractérisait les dirigeants révisionnistes de la II^{e} Internationale. Retranchés derrière la défense de la patrie, ils soutenaient sans réserves la guerre impérialiste menée par les gouvernements de leurs pays et poussaient les ouvriers de tous les pays à s'entretuer.

La boucherie impérialiste de 1914-18

Ce fut le Parti social-démocrate allemand, le plus grand et le plus influent de la II^{e} Internationale, qui donna l'exemple de la trahison et du passage dans le camp de l'ennemi. Le jour où l'Allemagne déclara la guerre à la Russie, ses dirigeants publièrent en hâte, au nom du Parti, un appel éhonté : « L'horreur de l'invasion ennemie nous menace à l'heure du danger, nous n'abandonnerons pas notre partie », proclamaient-ils. Du côté allemand, la guerre avait pour eux un caractère défensif, en conséquence, il fallait « défendre la patrie ». Les chefs de file de la droite appelèrent encore 2 500 000 membres des syndicats à se porter au front et à servir de chair à canon pour défendre l'Allemagne. Le 4 août, le groupe parlementaire du Parti social-démocrate au Reichstag vota à l'unanimité les crédits militaires du gouvernement. Mais ce n'est pas tout ; ces mêmes députés sociaux-démocrates lancèrent dans

l'hémicycle de vibrants vivats à l'empereur d'Allemagne et reçurent respectueusement ses remerciements.

Le Parti socialiste français adopta lui aussi une position de trahison envers le prolétariat, en publiant une déclaration de dévouement loyal au gouvernement et de résistance à l'agression allemande et en votant au Parlement les crédits militaires du gouvernement. Jules Guesde, dirigeant du Parti et devenu social-chauvin, ainsi que d'autres membres du Parti socialiste, participèrent directement au gouvernement bourgeois afin de garantir la collaboration avec la bourgeoisie pendant la durée de la guerre.

En Angleterre, Henderson, chef de file du Labour Party (Parti travailliste), entra dans le gouvernement réactionnaire dont il devint d'abord ministre de l'Éducation, puis ministre sans portefeuille, se transformant ainsi en agent officiel de la bourgeoisie.

En outre, les dirigeants des partis sociaux-démocrates autrichien et belge, les mencheviks russes et tous les opportunistes, trahirent ouvertement le socialisme, soutinrent la guerre impérialiste et dégénérèrent en sociaux- chauvins.

Mais ces dirigeants ne se contentèrent pas d'être les valets de leur gouvernement respectif ; à l'extérieur aussi, jouant le rôle de complices de l'impérialisme, ils se démenèrent comme des diables pour pousser à la guerre et inciter les ouvriers de tous les pays à s'entretuer pour défendre la « patrie » chère à la bourgeoisie. Rosa Luxemburg indiqua très pertinemment : « Les révisionnistes ont transformé leur mot d'ordre d'autrefois "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !" pour le remplacer sur les champs de bataille en "Prolétaires de tous les pays, entretuez- vous !" »

Les tenants de la fraction « centriste » de la II^{e} Internationale, représentée par Kautsky, utilisèrent quant à eux de nouveaux artifices pour se jouer de la classe ouvrière. Se faisant passer d'un côté pour des opposants à la guerre, ils se faisaient de l'autre des défenseurs de la position droitière de patriotisme et prétendaient que le véritable internationalisme devait reconnaître à tous le « droit de défendre sa patrie ». Lénine dénonça Kautsky comme un social-chauvin camouflé, comme un ennemi encore plus dangereux.

Dans les partis de la II^{e} Internationale, des fractions minoritaires de la gauche révolutionnaire, telle que le groupe « Spartacus » constitué en Allemagne par Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Clara Zetkin, Franz Meh- ring et d'autres, se tenaient sur de justes positions internationalistes et luttaient contre les sociaux-chauvins. Le

fils de W. Liebknecht, Karl Liebknecht (1871-1919), était un remarquable dirigeant ouvrier. Peu après le déclenchement de la guerre, n'ayant pu encore se soustraire aux contraintes de la discipline du Parti révisionniste, il fut obligé de voter au Reichstag les crédits de guerre. Mais il s'aperçut très vite de son erreur et, en septembre de la même année, il publia à l'étranger avec quelques autres compagnons d'armes une déclaration fustigeant la politique chauvine des dirigeants du Parti social-démocrate. Le 2 décembre 1914, au moment du second vote au Reichstag sur les crédits de guerre, il refusa de céder aux contraintes et aux obstacles du groupe parlementaire social-démocrate et, d'une manière intrépide sans craindre d'être à contre- courant, il adopta résolument une ligne de conduite révolutionnaire et fut le seul à voter contre. Cela lui valut son expulsion du groupe parlementaire du Parti social- démocrate allemand. Cependant son action révolutionnaire fut hautement glorifiée par Lénine, qui déclara : « *Liebknecht seul représente le socialisme, la cause du prolétariat, la révolution prolétarienne* (7). »

A cette heure décisive où éclata la Première Guerre mondiale, la grande majorité des dirigeants des partis de la II^{e} Internationale se rangèrent passivement aux côtés des gouvernements impérialistes, devenant des sociaux- chauvins dégénérés et des traîtres au prolétariat. Ces actes de trahison envers le socialisme marquèrent la faillite de la II^{e} Internationale.

Pour synthétiser les enseignements historiques de cette faillite, pour éduquer le prolétariat international et critiquer plus en profondeur le révisionnisme, Lénine écrivit en 1915 plusieurs articles sur ce sujet, dont « La faillite de la II^{e} Internationale » et « Le socialisme et la guerre ». Il montra que la faillite de la II^{e} Internationale était l'aboutissement d'un développement prolongé de l'opportunisme et que le contenu essentiel de l'opportunisme était l'idée de la collaboration de classes. Après la mort d'Engels, en 1895, les chefs de file révisionnistes qui avaient usurpé les postes dirigeants dans la II^{e} Internationale, avaient prôné de toutes leurs forces la collaboration de classe, en prétendant que « dans une société, il n'existe pas deux classes qui n'ont aucun intérêt commun ». S'opposant à la lutte des classes, à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, ils avaient appliqué pendant longtemps une ligne et une tactique révisionnistes.

Répondant aux besoins de la bourgeoisie, ils s'étaient, en temps de paix, faufilés insidieusement dans les partis ouvriers afin d'y

travailler pour elle ; quand la guerre éclata, ils révélèrent leur vrai visage en devenant des sociaux-chauvins, des alliés de la bourgeoisie et des ennemis déclarés du prolétariat. « *Le social-chauvinisme,* disait Lénine, *c'est l'opportunisme mûri au point que cet abcès bourgeois ne peut plus continuer à subsister comme autrefois au sein des partis socialistes* (8). »

L'histoire de la II^e^ Internationale a montré que c'est seulement s'il s'en tient aux principes théoriques marxistes et s'il persévère dans la lutte contre le révisionnisme qu'un parti révolutionnaire prolétarien peut maintenir une ligne révolutionnaire marxiste. Pour infléchir la ligne et la politique révolutionnaires du prolétariat, les opportunistes au sein du mouvement communiste international ont toujours commencé par diriger leurs principaux coups contre le marxisme. S'adaptant aux besoins de la bourgeoisie, les révisionnistes de la II^e^ Internationale, de Bernstein à Kautsky, ont appliqué leur ligne révisionniste soit en affichant publiquement leur révision du marxisme, soit en utilisant des méthodes à double face, pour nier la vérité universelle du marxisme, déformer ses principes fondamentaux, émasculer son esprit révolutionnaire et finalement aboutir à la dégénérescence de tous les partis. Le Parti bolchevik dirigé par Lénine a toujours persisté dans les principes révolutionnaires marxistes et livré une guerre sans merci contre le révisionnisme, ce qui lui a permis de résister à toutes sortes d'épreuves en suivant une ligne révolutionnaire marxiste et de faire ainsi triompher la révolution prolétarienne. C'est en effet la théorie qui constitue la base de la ligne. Pour élaborer et maintenir une ligne correcte, un parti prolétarien doit s'en tenir aux principes théoriques marxistes, démasquer les mensonges et les sophismes des faux marxistes, encourager et guider l'ensemble des militants et des cadres du Parti dans la lecture et l'étude sérieuse de la théorie marxiste afin d'en bien saisir les lois. C'est seulement ainsi qu'il pourra à tout moment, et en toutes circonstances, avancer selon une ligne marxiste.

L'histoire de la II^e^ Internationale montre également que le Parti prolétarien doit, sur le plan de l'organisation, rompre radicalement avec le révisionnisme et, parallèlement, élargir et développer sans répit les rangs de la gauche au cours de la lutte ; c'est la seule façon pour lui de préserver l'unité révolutionnaire du prolétariat. Les révisionnistes de la II^e^ Internationale clamaient eux aussi qu'ils étaient pour l'unification, pour l'unité mais en réalité, ils trahissaient le marxisme et tentaient de diviser les rangs de la révolution proléta-

rienne. Cependant, la gauche de la II[e] Internationale, qui avait subi l'influence conciliatrice de Kautsky, ce centriste hypocrite qui refusait la rupture avec le révisionnisme, s'était laissée séduire par une unification formelle. Résultat : les éléments révisionnistes avaient exercé une influence de plus en plus forte au sein de la II[e] Internationale et avaient fini par s'anéantir eux- mêmes, faisant ainsi subir un grave revers au mouvement ouvrier. Seul le Parti bolchevik avait persévéré, depuis sa création, dans une lutte sans merci contre toutes les manifestations de l'opportunisme, et expulsé en temps voulu les éléments qui s'obstinaient dans l'opportunisme et le révisionnisme. Dans ces circonstances où les leaders de la II[e] Internationale et les groupes dirigeants des partis socialistes des principaux pays d'Europe avaient tous trahi et où le courant du social-chauvinisme dominait, seul le Parti bolchevik dirigé par Lénine put résister à ces remous et, le drapeau révolutionnaire fermement brandi contre la guerre impérialiste, persister dans les principes de l'internationalisme prolétarien et garantir ainsi la victoire de la cause révolutionnaire du peuple russe. En effet, seule la rupture radicale d'avec les révisionnistes permet de sauvegarder l'unité de combat du prolétariat et de préserver son caractère de détachement d'avant-garde.

3. L'unification de la gauche internationale et le projet d'une nouvelle Internationale

Peu de temps après le déclenchement de la guerre, Lénine quitta l'Autriche et s'installa en Suisse, à Berne, pour pouvoir continuer à mener ses activités révolutionnaires. C'est là qu'il écrivit son article intitulé « La guerre et la social-démocratie russe », publié par la suite sous la forme d'un manifeste du Parti bolchevik, et qui représentait un programme militant sur les questions de la guerre, de la paix et de la révolution. Lénine y dénonçait sans pitié le caractère impérialiste du conflit en cours et critiquait d'une façon acerbe les actes de trahison des révisionnistes de la II[e] Internationale. « *La transformation de la guerre impérialiste actuelle en guerre civile est le seul mot d'ordre prolétarien juste* (9) », indiquait-il. Ce mot d'ordre, qui s'en tenait à une position révolutionnaire prolétarienne, mettait en lumière les tâches du parti prolétarien : il devait, en utilisant la situation révolutionnaire créée par la guerre impérialiste, diriger le prolétariat et tout le peuple révolutionnaire pour renverser la domination bourgeoise dans leur pays, établir la dictature du pro-

létariat et réaliser le socialisme.

Après la faillite de la II[e] Internationale, il fallait unir les rangs de la gauche de tous les pays pour s'opposer au raz de marée de la guerre impérialiste et du révisionnisme et pour construire une nouvelle union internationale du prolétariat ; cette tâche retomba glorieusement sur Lénine et le Parti bolchevik.

A l'époque, reconstruire une nouvelle Internationale était une tâche extrêmement ardue, car la gauche ne représentait qu'une petite minorité dans les différents partis et ne constituait pas encore une force organisée sur le plan international. De plus, la situation militaire rendait très difficile la correspondance et les liaisons, et les crédits disponibles pour financer les activités étaient plutôt réduits. C'est dans ces conditions particulièrement difficiles que Lénine entreprit un énorme et pénible travail, écrivant une série d'articles et utilisant toutes les voies possibles pour établir des contacts avec la gauche révolutionnaire de tous les pays.

Sur proposition du Parti bolchevik eut lieu, en mars 1915, à Berne, la Conférence socialiste internationale des femmes ; en avril de la même année, à Berne également, se tint la Conférence socialiste internationale des jeunes. Lénine envoya à ces deux conférences des représentants qui dénoncèrent les actes de trahison du social- chauvinisme et préconisèrent la « *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile* », encourageant ainsi la gauche de tous les pays et relevant sa combativité.

C'est en septembre 1915, à Zimmerwald — petite ville suisse près de Berne — que se tint la première Conférence socialiste internationale. Lénine y était présent. Grâce à la lutte inlassable qu'il mena avec la gauche, la conférence approuva un manifeste qui soulignait le caractère impérialiste de la guerre et condamnait les révisionnistes pour avoir foulé aux pieds les résolutions des derniers congrès de la II[e] Internationale. Cependant, ce manifeste ne précisait pas la trahison des divers partis de la II[e] Internationale et n'abordait pas non plus cet important point en litige qu'était la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile ; par conséquent, il constituait un compromis et n'était pas radical. Malgré tout, la gauche, Lénine en tête, considérant que le manifeste représentait un pas en avant vers la rupture d'avec l'opportunisme, publia au moment du vote une déclaration indiquant ses insuffisances mais accepta cependant de le signer. Au cours de cette conférence, Lénine unit autour de lui ce qui devint « la gauche de Zimmerwald » et constituait

une excellente prémisse pour la fondation d'une III[e] Internationale. Après la conférence, la gauche de Zimmerwald créa son propre Bureau permanent et publia la revue « Vorbote » (le Précurseur).

En avril 1916 eut lieu à Kienthal, près de Berne également, la II[e] Conférence socialiste internationale, connue aussi sous le nom de II[e] Conférence de Zimmerwald. Les forces de la gauche y étaient déjà plus importantes et, sur l'insistance de Lénine et de la gauche, la conférence approuva une résolution condamnant les positions opportunistes du Bureau socialiste international (organe exécutif de la II[e] Internationale), sans pour autant inclure encore le projet de résolution du Parti bolchevik concernant la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Malgré ses insuffisances, la Conférence de Kienthal prouva que les conditions propices à la fondation d'une III[e] Internationale mûrissaient progressivement.

En évoquant la lutte qui se livra au cours de ces deux conférences, Lénine soulignait : « *Nous avons conclu pendant la guerre une sorte de compromis avec les "kautskistes", les mencheviks de gauche (Martov) et une partie des "socialistes-révolutionnaires" (Tchernov, Nathanson) ; nous avons siégé avec eux à Zimmerwald et Kienthal, publié des manifestes communs; mais nous n'avons jamais cessé ni relâché notre lutte idéologique et politique contre les "kautskistes", les Martov et les Tchernov* (10*).* »

La tactique de lutte correcte adoptée par le Parti bolchevik, ainsi que le développement de la situation révolutionnaire stimulèrent la croissance des forces de gauche dans tous les pays. Malgré tout, la gauche restait encore minoritaire. Mais, comme l'a dit Mao Tsé-toung, « *au début, le Parti et les forces de la révolution se trouvent toujours en minorité ; néanmoins, c'est en eux que réside l'avenir* (11)». Dans les années de guerre et de révolution, ce sont justement ces forces de gauche qui devinrent les véritables leaders de masses révolutionnaires de tous les pays et constituèrent le noyau de la future nouvelle Internationale.

4. Le social-pacifisme et l'« ultra-impérialisme »

Après le déclenchement de la guerre, Lénine dénonça et critiqua en profondeur dans une série d'œuvres importantes les sophismes sociaux-chauvins des dirigeants révisionnistes de la II[e] Internationale.

Deux ans après le début de la guerre, soit au deuxième semestre de l'année 1917, les deux parties belligérantes étaient déjà à bout de

forces : personne n'avait pris le dessus alors que les réserves des différents pays étaient épuisées et que le mécontentement et l'indignation populaires se renforçaient de plus en plus, faisant mûrir les conditions propices à la révolution. Pour empêcher un total désastre, les puissances impérialistes commencèrent à mijoter la signature d'un traité, afin de se partager « pacifiquement » le butin et de confisquer « pacifiquement » les armes de centaines de milliers de prolétaires. Ils se mirent alors à crier à pleins poumons en faveur de la paix. Ce revirement de la politique impérialiste provoqua un afflux du social-pacifisme, lui aussi adapté aux besoins de l'impérialisme.

Le social-pacifisme est un pacifisme bourgeois qui se cache derrière une phraséologie socialiste. Il s'oppose à la révolution prolétarienne et préserve la domination de la bourgeoisie. C'est à ce moment-là que Kautsky, faisant volte-face, devint le principal porte-parole du social- pacifisme. Propageant l'idée que la paix était l'idéal suprême des socialistes, il prétendait qu'il était possible d'éliminer la guerre et de réaliser une paix durable grâce à la réduction des armements, à la signature d'accords commerciaux et à la fondation d'une cour d'arbitrage internationale. Ce courant social-pacifiste déclenché au premier chef par Kautsky fit un tort considérable au mouvement révolutionnaire des masses, alors en plein essor, et devint pour le mouvement révolutionnaire le danger principal.

Se lançant à l'assaut de ce courant de pensée social- pacifiste réactionnaire, Lénine expliqua les conceptions et la tactique des marxistes concernant la question de la paix. Il indiqua que les socialistes n'avaient nullement besoin d'une paix vague, abstraite, quelconque, car le mot d'ordre de paix, dépourvu de tout contenu, n'était pas lié aux conditions concrètes, ce qui le rendait acceptable pour n'importe qui, même pour le tsar Nicolas. Ce qu'il fallait au prolétariat, c'était une paix qui en finirait avec le capitalisme et réaliserait le socialisme. Pour mettre en œuvre une paix de ce genre, il fallait appeler les masses à la révolution. Les excès oratoires sur la paix de Kautsky et Cie, qui ne mentionnaient ni la révolution prolétarienne ni la dictature du prolétariat, n'étaient qu'une vaste tromperie envers les masses.

Lénine indiqua que si l'on ne touchait pas à la domination bourgeoise, il était vain d'attendre que la bourgeoisie, en signant un pacte de non-agression, parvienne à un accord sur la réduction des équipements militaires, établisse des rapports de libre-échange,

fonde une cour d'arbitrage internationale, etc. Car, de par leur condition, il était impossible que les puissances impérialistes agissent ainsi ; ce dont elles avaient besoin, c'était de piller et de s'assurer l'hégémonie. Ce que les sociaux-pacifistes ne pouvaient absolument pas comprendre, c'était que la guerre et la paix ne constituaient que deux aspects interchangeables de la politique d'oppression de l'impérialisme. L'impérialisme ne pouvait arriver qu'à une paix impérialiste pour continuer à se préparer à la guerre. Ce qui signifiait que la paix impérialiste ne pourrait être qu'une trêve momentanée entre deux guerres impérialistes. Pour atteindre une paix véritable, durable et solide, les socialistes ne pourraient finalement extirper les causes de la guerre qu'à condition d'appeler les masses à faire la révolution, à enterrer définitivement le capitalisme, l'impérialisme et tous les systèmes d'exploitation pour faire disparaître les classes et réaliser le socialisme et le communisme.

Alors que les souffrances provoquées par la guerre impérialiste empiraient et qu'une atmosphère de lassitude générale gagnait les masses populaires, certains socialistes lancèrent le mot d'ordre de désarmement ; car, selon eux, seule la limitation des armes pouvait permettre d'en finir avec toutes les guerres et de réaliser une paix durable.

Lénine critiqua cette idée dans plusieurs écrits, dont « Le programme militaire de la révolution prolétarienne » et « A propos du mot d'ordre de "désarmement" ». Il y montrait que la prédication du « désarmement » adressée aux gouvernements des grandes puissances ne pouvait être qu'une illusion, car c'est sur ces armes qu'ils s'appuient pour préserver leur domination, de même que pour réaliser leurs pillages impérialistes ; il est donc improbable qu'ils prennent l'initiative de déposer les armes. D'autre part, demander au prolétariat de se débarrasser des armes « *serait renier intégralement le point de vue de la lutte de classe et renoncer à toute idée de révolution* (12) ».

En un mot, tant qu'existeront l'impérialisme et le social-impérialisme, il subsistera toujours des foyers de guerre. Ils ne cesseront jamais d'agiter les drapeaux rapiécés de la détente et du désarmement afin de tromper le peuple et dissimuler leur rivalité et leur course aux armements. Aussi le prolétariat et tous les peuples révolutionnaires doivent-ils rester vigilants et démasquer les complots criminels de l'impérialisme et du social-impérialisme qui préparent la guerre.

Kautsky, chef de file des centristes, joua pendant la Première Guerre mondiale un véritable rôle de Tartuffe. Lorsque le Reichstag vota les crédits militaires, il ne se déclara ni pour ni contre, optant pour la méthode hypocrite de l'abstention, et soutint en cachette la guerre impérialiste. Face aux invectives réciproques des sociaux-chauvins des deux parties belligérantes, comme s'il ne prenait parti ni pour l'Alliance ni pour l'Entente, il prétendit que « tout le monde a le droit et le devoir de défendre sa patrie ». Quand la gauche dénonça le caractère injuste de la guerre impérialiste menée par les deux camps, il tenta encore de concilier les positions correctes de la gauche avec la prétendue défense de la patrie des sociaux-chauvins en soutenant que, du point de vue des masses populaires, le caractère de la guerre était éminemment national. Face à la bourgeoisie des deux camps en présence qui prônait la négociation, il prétendit encore que l'opinion du prolétariat et de la bourgeoisie sur la question de la paix était « unanime », mettant en fin de compte dans un même sac les exigences de paix du prolétariat et les simulacres de paix de la bourgeoisie. En bref, Kautsky se faisait passer partout pour un « honnête homme » impartial afin de mieux tromper les masses.

Pour effacer et dissimuler les profondes contradictions de l'impérialisme et s'opposer à la dictature du prolétariat, Kautsky mit au point sa théorie de « l'ultra- impérialisme ». De quoi s'agissait-il en fait ? Kautsky prétendait que l'impérialisme n'était pas du tout un stade du développement historique du capitalisme, mais une politique « préférée » par le capital financier et qui pourrait conduire le capitalisme à une phase d'ultra-impérialisme. Il suffirait par conséquent que le capital financier international s'organise en un trust unique à l'échelle mondiale pour « faire disparaître les contradictions de l'impérialisme » et réaliser une paix durable. L'essence de cette théorie propageait l'idée qu'il était possible de concilier les contradictions de l'impérialisme ; ce qui revient à nier que l'impérialisme soit le prélude de la révolution prolétarienne et à s'opposer à ce que les masses se lèvent pour faire la révolution socialiste.

Pour percer à jour la nature réactionnaire de la théorie kautskiste de l'ultra-impérialisme et guider la révolution prolétarienne, Lénine écrivit à partir de 1914 toute une série d'articles et, en 1916, son œuvre magistrale « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme » dans laquelle, en s'appuyant sur des matériaux synthétiques de statistiques bourgeoises irréfutables et sur les propres confessions des savants bourgeois, il fait une analyse complète de

l'impérialisme et indique que le susdit ultra- impérialisme est totalement absurde sur le plan théorique et entièrement réactionnaire sur le plan politique.

Lénine souligne que l'ultra-impérialisme de Kautsky est une théorie forgée de toutes pièces. Contrairement à ce que celui-ci prétendait, l'impérialisme ne se caractérise pas par la domination du capital industriel, mais par celle du capital financier ; il ne se contente pas d'engloutir les pays agricoles, mais également tous les autres pays. Car le monopole est la caractéristique essentielle de l'impérialisme. Pour obtenir de gros profits, la bourgeoisie monopoliste doit nécessairement exercer à l'intérieur une domination fasciste et se livrer à l'extérieur à l'agression et à l'expansion.

L'agression et le pillage sont dans la nature de l'impérialisme. Sans changer la base économique de l'impérialisme, cette nature ne peut varier. En faisant de l'impérialisme une politique « préférée » par la bourgeoisie monopoliste, Kautsky sépare délibérément la politique de l'impérialisme de sa base économique, ce qui constitue un sophisme réactionnaire prônant ouvertement que la nature de l'impérialisme peut changer.

Lénine indique que l'ultra-impérialisme est une théorie réactionnaire qui cherche à dissimuler les contradictions inter-impérialistes et plaide en faveur de la paix impérialiste. Selon Kautsky, il n'existait pas de contradictions irréductibles entre le capital monopoliste des différents pays impérialistes. Ceux-ci pouvaient au contraire parvenir à des accords pour construire une alliance monopoliste du capital financier à l'échelle mondiale, ce qui leur permettrait de faire succéder aux luttes entre les capitaux financiers nationaux une exploitation commune du monde entier par un capital financier mondialement uni. A ce moment-là, toujours d'après lui, il ne pourrait plus se produire de guerre entre les divers pays impérialistes et une paix mondiale durable serait garantie. Lénine réfute ces sophismes en montrant que, dans la lutte pour le partage du monde, il se peut que certaines puissances impérialistes ou même leur totalité forment une alliance, mais cette alliance ne saurait être que temporaire et incapable en tous cas de mettre fin aux frictions, aux conflits et aux luttes. « *Si les impérialistes se partagent le monde, indique Lénine, ce n'est pas en raison de leur scélératesse particulière, mais parce que le degré de concentration déjà atteint les oblige à s'engager dans cette voie afin de réaliser les bénéfices ; ils le partagent "proportionnellement aux capitaux",*

"selon les forces de chacun", car il ne saurait y avoir d'autre mode de partage en régime de production marchande et de capitalisme. Or, les forces changent avec le développement économique et politique ; pour l'intelligence des événements, il faut savoir quels problèmes sont résolus par le changement du rapport des forces ; quant à savoir si ces changements sont "purement" économiques ou extra-économiques (par exemple, militaires), c'est là une question secondaire qui ne peut modifier en rien le point de vue fondamental sur l'époque moderne du capitalisme » (13). Par conséquent, à l'inverse de cette « ère nouvelle » inventée par Kautsky, toute alliance ultra-impérialiste, quelle que soit sa forme — lutte d'une alliance impérialiste contre une autre, ou formation d'une alliance générale de toutes les puissances impérialistes —, ne peut inévitablement être autre chose qu'une trêve entre deux guerres.

Lénine indique aussi que l'ultra-impérialisme est une théorie réactionnaire qui cherche à dissimuler les contradictions qui opposent la bourgeoisie au prolétariat et aux masses populaires. Du point de vue de Kautsky, si « les germes de l'ultra-impérialisme prospéraient », les contradictions de classes dans la société cesseraient de s'aggraver et l'avènement de l'époque de l'ultra-impérialisme pourrait au moins atténuer momentanément la tendance à la ruine morale du capitalisme.

Ainsi les pires causes de la déchéance morale continuelle du capitalisme avant la guerre pourraient disparaître. Pour Lénine, ces paroles sentencieuses ne visaient qu'à tromper les ouvriers, « *les détourner de l'action révolutionnaire, chercher à abattre leur état d'esprit révolutionnaire et à briser leur énergie révolutionnaire. Kautsky a fait du marxisme la théorie contre-révolutionnaire la plus stupide, le plus sordide des prêchi-prêcha* » (14).

Lénine indique encore que l'ultra-impérialisme de Kautsky est une théorie de trahison qui vise à camoufler les contradictions existant entre l'impérialisme et les peuples colonisés, une ruse permettant à l'impérialisme de dominer en toute quiétude les peuples des colonies. Pour Kautsky, « les tendances du capital à l'expansion » « peuvent être mieux que tout favorisées par la démocratie pacifique et non par les méthodes violentes de l'impérialisme ». Les fallacieuses méthodes de démocratie pacifique consisteraient à signer des accords commerciaux avec les pays colonisés, à y abaisser les barrières douanières, à les aider à construire des voies ferrées, à y entreprendre la construction d'ouvrages hydrauliques, à élever leur

production agricole, etc. D'après Kautsky, l'adoption de ces méthodes permettrait d'abolir les manifestations de l'oppression coloniale et de faire naître l'alliance pacifique de toutes les nations du monde. Lénine fustige violemment ces sophismes. « *Maintenant que la lutte armée est devenue un fait acquis, Kautsky entreprend d'exhorter les capitalistes et la petite bourgeoisie, disant que la guerre est une chose horrible, tandis que le désarmement est une bonne chose ; [...] c'est en fait une exhortation petite-bourgeoise appelant les financiers à ne pas faire le mal* (15). »

Lénine indique enfin que « *la signification sociale objective, c'est-à-dire réelle, de sa "théorie" (l'ultra- impérialisme) est et ne peut être que de consoler les masses, dans un esprit éminemment réactionnaire, par l'espoir d'une paix permanente en régime capitaliste, en détournant leur attention des antagonismes aigus et des problèmes aigus de l'actualité, et en l'orientant vers les perspectives mensongères d'on ne sait quel futur "ultra-impérialisme" prétendument nouveau. Mystification des masses, il n'y a absolument rien d'autre dans la théorie "marxiste" de Kautsky* (16). »

A mesure qu'il dénonçait et critiquait l'ultra- impérialisme de Kautsky, Lénine faisait une analyse scientifique de la nature, des lois et des contradictions de l'impérialisme.

Par sa théorie de l'impérialisme, Lénine ne proclama pas seulement la faillite définitive de la théorie kautskiste de l'ultra-impérialisme et l'écrasement radical des théories révisionnistes de la II^{e} Internationale, il apporta aussi une nouvelle contribution à la théorie marxiste et fournit au prolétariat mondial une nouvelle et puissante arme idéologique.

5. La théorie léniniste sur la victoire du socialisme dans un seul pays

Les profondes recherches théoriques marxistes que Lénine avait menées sur l'impérialisme en s'appuyant sur la loi du développement économique et politique inégal du capitalisme, aboutirent à une nouvelle conclusion importante pour la révolution prolétarienne. En août 1915, dans son célèbre article « A propos du mot d'ordre des États- Unis d'Europe », il démontre que « *la victoire du socialisme est possible au début dans un petit nombre de pays capitalistes ou même dans un seul pays capitaliste pris à part »* (17), ce qui constitue un important développement de la théorie marxiste de la révolution prolétarienne.

Au milieu du XIX[e] siècle, étant donnée la situation des pays capitalistes à l'époque, Marx et Engels avaient jugé que la révolution socialiste ne pourrait pas triompher d'abord dans un seul pays ; elle ne pourrait être victorieuse qu'à condition de se dérouler simultanément dans la plupart des pays ou au moins dans les principaux pays capitalistes d'Europe. Ce jugement était alors correct car le capitalisme se trouvait en ce temps-là dans sa phase ascendante de libre concurrence, le partage des colonies n'était pas achevé, le capital trouvait encore des régions vides vers lesquelles s'étendre et les contradictions entre pays capitalistes n'avaient pas atteint le degré d'intensité qui est le leur à l'ère de l'impérialisme. En conséquence, une révolution provoquée par le prolétariat dans un pays aurait pu être brisée par les forces conjointes du capital international.

Mais, une fois atteint le stade de l'impérialisme, et particulièrement pendant la Première Guerre mondiale, la situation était devenue totalement différente. L'action de la loi du développement inégal du capitalisme se manifestait alors avec un relief particulier. La guerre impérialiste avait provoqué une rupture mutuelle du front impérialiste qui l'affaiblissait nécessairement ; en découvrant le maillon le plus faible du front impérialiste, le prolétariat de n'importe quel pays avait alors la possibilité de faire sauter ce maillon et de faire triompher la révolution socialiste.

En même temps, la loi du développement inégal- économique et politique — du capitalisme déterminait aussi des différences dans le degré de maturité des conditions de la révolution prolétarienne. Dans certains pays où les contradictions de classes étaient particulièrement vives, le degré de conscience et d'organisation du prolétariat assez élevé, où le parti politique prolétarien avait une ligne marxiste correcte, et où s'ajoutait à tout cela un affaiblissement de la domination impérialiste ou les conséquences d'une grave crise, les conditions propices à la révolution devaient mûrir plus rapidement. C'est pourquoi, à l'époque de l'impérialisme, il est impossible que le socialisme triomphe en même temps dans tous les pays capitalistes ; il n'est pas même certain qu'il triomphe d'abord dans les pays capitalistes les plus développés où la classe ouvrière est la plus nombreuse, mais il se peut qu'il soit d'abord victorieux dans un ou dans plusieurs pays où les contradictions de classes sont les plus concentrées et les plus aiguës, où la domination impérialiste est la plus faible et la plus corrompue.

La théorie de Lénine sur la victoire du socialisme d'abord dans

un ou dans plusieurs pays apporta au marxisme un nouveau principe concernant la doctrine de la révolution prolétarienne, qui servit non seulement à armer le peuple russe en fournissant une base théorique à la victoire de la grande Révolution socialiste d'Octobre, mais encouragea aussi grandement le prolétariat international à faire sauter les maillons les plus faibles du système impérialiste et à lutter pour arracher de nouvelles victoires dans la révolution socialiste.

NOTES

(1) « Projet de résolution de la gauche de Zimmerwald », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 357. E.M.

(2) « Le congrès socialiste international de Stuttgart », Lénine, Œuvres, tome 13, p. 79. E.M.

(3) *Ibid.,* p. 80.

(4) « La faillite de la II' Internationale », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 211. E.M.

(5) « La guerre et la social-démocratie russe », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 19. E.M.

(6) « Les tâches de la III' Internationale », Lénine, *Œuvres,* tome 29, p. 507. E.M.

(7) « Les tâches du prolétariat dans notre révolution », Lénine, *Œuvres,* tome 24, p. 71. E.M.

(8) « La faillite de la II' Internationale », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 250. E.M.

(9) « La guerre et la social-démocratie russe », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 28. E.M.

(10) Lénine, La maladie infantile du communisme (« le gauchisme »), p. 67. E.P.

(11) Renmin Ribao (Quotidien du Peuple) du 29.4.1961.

(12) « A propos du mot d'ordre de « désarmement" », Lénine, *Œuvres,* tome 23, p. 107.

(13) Lénine, « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme », p. 88. E.P.

(14) « La faillite de la II' Internationale », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 236. E.M.

(15) *Ibid.,* p. 233-234.

(16) Lénine, « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme », p. 142-143. E.P.

(17) « A propos du mot d'ordre des États-Unis d'Europe », Lénine, *Œuvres,* tome 21, p. 354-355. E.M.

CHAPITRE XII

LA RÉVOLUTION SOCIALISTE D'OCTOBRE

Le 7 novembre 1917 (25 octobre selon le calendrier russe), le prolétariat et les larges masses populaires de Russie, dirigées par le grand éducateur de la révolution prolétarienne Lénine, renversèrent par une insurrection armée la domination réactionnaire de la bourgeoisie, faisant ainsi triompher la grande Révolution socialiste d'Octobre qui ébranla le monde, et fondèrent le premier État socialiste de dictature du prolétariat dans l'histoire de l'humanité. La victoire de « *la Révolution d'Octobre* [a] *changé tout le cours de l'histoire universelle, dont* [elle a] *inauguré une ère nouvelle* (1). »

1. La dualité des pouvoirs après la révolution russe de Février

Lorsqu'avait éclaté la Première Guerre mondiale, la Russie tsariste s'était rangée dans la Triple Entente aux côtés des impérialismes anglais et français pour combattre l'Alliance des impérialismes allemand et autrichien.

En prenant part à la guerre, le gouvernement tsariste avait pour but de se livrer à l'expansion et à l'agression à l'extérieur et, à l'intérieur, d'exploiter et d'opprimer encore plus férocement le prolétariat et le peuple travailleur afin de réprimer le mouvement révolutionnaire qui ne cessait de s'amplifier depuis 1912. Mais, à l'inverse de ce que le gouvernement tsariste espérait, ce fut la guerre qui amena la révolution. En rendant encore plus vives les contradictions de classes à l'intérieur du pays, la guerre impérialiste accéléra grandement la maturation des conditions propices à la révolution. Cette guerre fut la cause de terribles misères pour la classe ouvrière et le peuple travailleur. En Russie, 40 % des hommes avaient été incorporés dans l'armée, de grandes étendues de terres étaient en friche, les usines fermaient leurs portes, le prix des denrées alimentaires montait en flèche, on manquait de tout, et la guerre causa la mort de millions de gens. L'armée russe, corrompue par le régime tsariste, subissait défaite sur défaite. L'Allemagne avait occupé les côtes de la Baltique et une partie de la Biélorussie, poussant une grande partie de la population à l'exode, et la misère devenait insupportable. Les masses populaires éprouvaient un profond dégoût et une haine légitime envers la domination tsariste. La Russie tout entière était comme un fagot de bois sec ; la moindre étin-

celle pouvait étendre les flammes de la révolution à toute la plaine.

Le 9 janvier 1917, les ouvriers de Petrograd, pour commémorer le 12e anniversaire du « dimanche sanglant » de 1905, organisèrent un grand mouvement contre la guerre. A Moscou, à Bakou et dans d'autres régions eurent lieu également de grandes manifestations. Dans certains endroits, les masses populaires pillèrent spontanément les magasins d'alimentation et les boulangeries. Le développement rapide de la situation révolutionnaire frappa de terreur les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires qui tentèrent de faire entrer la révolution dans le cadre voulu par la bourgeoisie libérale. Mais, faisant résolument écho à l'appel du Parti bolchevik, les grandes masses populaires ne cessèrent d'organiser grèves et manifestations contre la famine, contre la guerre, contre le gouvernement tsariste. Le 25 février éclata à Petrograd une grève politique générale à laquelle prirent part 200 000 ouvriers. Immédiatement, le Parti bolchevik lança un appel aux ouvriers, les exhortant à transformer la grève politique générale en insurrection armée. C'est le 25 février que l'insurrection commença. Les masses ouvrières s'étaient procuré des armes en confisquant celles de la police militaire, et les soldats, refusant de tirer sur les ouvriers, passèrent du côté de la révolution. En une journée, plus de 60 000 soldats de la garnison de Petrograd s'insurgèrent et s'unirent aux ouvriers pour arrêter les ministres et les généraux du gouvernement tsariste et rendre leur liberté aux prisonniers politiques. Quand la nouvelle de l'insurrection de Petrograd atteignit les autres villes et le front, tous les ouvriers et soldats y firent écho en se soulevant à leur tour. Sous la direction du Parti bolchevik, le peuple russe avait pris les armes pour se rebeller contre le tsar ; la dynastie des Romanov qui, depuis plus de trois siècles, chevauchait à son aise sur le dos du peuple, fut finalement renversée par lui. La révolution démocratique bourgeoise de Février triompha.

Cette victoire montra que le tsar, comme toutes les forces réactionnaires, n'était qu'une force illusoire. Comme l'a indiqué Mao Tsé-toung, « *en Russie, avant la Révolution de Février 1917, de quel côté était réellement la force ? En apparence, le tsar était fort ; mais il fut balayé par le coup de vent de la Révolution de Février. En dernière analyse, la force en Russie était du côté des Soviets d'ouvriers, de paysans et de soldats. Le tsar n'était qu'un tigre en papier* (2). »

Après le triomphe de la Révolution de Février, la Russie se

trouva dans une situation très particulière où coexistaient deux pouvoirs : l'un constitué par les Soviets de députés ouvriers et soldats, qui avaient pour eux les armes et les masses ; l'autre étant le gouvernement provisoire de la bourgeoisie. Comment cette dualité des pouvoirs avait- elle pu se réaliser ?

Distribution des « Izvestia », organe du Soviet de Petrograd, aux représentants des comités de soldats.

L'insurrection armée de Février avait donné naissance aux Soviets d'ouvriers et de soldats qui, dans les premiers jours de la révolution, avaient constitué dans le pays l'unique forme de pouvoir. Les Soviets étaient à la fois les organes de l'insurrection armée et ceux de la dictature démocratique des ouvriers et paysans. Cependant, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, majoritaires dans les Soviets, y avaient escamoté le pouvoir de direction. Le Soviet de Petrograd, contrôlé par eux, nomma une délégation extraordinaire qui demanda une audience au président de la IV^{e} Douma, Rodzianko, afin de lui proposer la formation d'un gouvernement provisoire. Celui-ci demanda : « N'allez-vous pas m'embrocher sur une baïonnette ? » et les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires lui répondirent servilement que le Soviet mettrait toute son autorité à son service. En conséquence, le soir du troi-

sième jour après la victoire de l'insurrection armée, le gouvernement provisoire était formé. Ainsi le pouvoir d'Etat, que les ouvriers et les paysans avaient conquis par les armes, fut- il remis par les partis opportunistes entre les mains de la bourgeoisie. Comment les ouvriers et les paysans victorieux avaient-ils pu laisser les partis opportunistes remettre le pouvoir à la bourgeoisie ? Lénine a soumis cette question à une pénétrante analyse.

C'était, avant tout, parce que les milliers d'hommes qui venaient de s'éveiller à la vie politique manquaient encore d'expérience dans ce domaine. La plupart d'entre eux étaient des petits propriétaires, des paysans et des ouvriers qui, peu de temps auparavant, étaient encore des paysans, c'est-à-dire des gens qui tenaient le milieu entre la bourgeoisie et le prolétariat. Parmi les grands pays d'Europe, la Russie avait à l'époque la plus forte proportions de petit-bourgeois. « *Une formidable vague petite- bourgeoisie a tout submergé ; elle a écrasé le prolétariat conscient non seulement par le nombre, mais aussi par son idéologie, c'est-à-dire qu'elle a entraîné de très larges milieux ouvriers, les a contaminés de ses idées politiques petites-bourgeoisies* (3). » C'est cette poussée spontanée de la petite bourgeoisie qui avait permis à ses partis politiques — mencheviks et socialistes-révolutionnaires — de remonter à la surface.

D'autre part, la composition de classe du prolétariat avait subi des changements pendant la guerre. Environ 40 % des ouvriers d'avant la guerre avaient été envoyés dans l'armée, et un grand nombre de petits propriétaires, d'artisans et de petits commerçants s'étaient infiltrés dans les rangs du prolétariat pour échapper à la mobilisation, exerçant une profonde influence sur la conscience et l'organisation du prolétariat. Cette couche petite- bourgeoise qui s'était accrue parmi les ouvriers permit aux sectes politiques petites-bourgeoisies, mencheviks et socialistes-révolutionnaires, de s'assurer momentanément une certaine autorité.

En outre, la répression du tsar s'était abattue sur de nombreux militants d'élite et chefs révolutionnaires du Parti bolchevik qui se trouvaient les uns en prison, les autres exilés dans des régions lointaines. Lénine avait été contraint d'émigrer ; Staline, Sverdlov et d'autres avaient été déportés en Sibérie. Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, par contre, de par leur position réactionnaire de soutien à la guerre impérialiste, avaient joui pendant la guerre de la protection du tsar et disposaient d'un grand nombre

d'organisations et de journaux légaux pour mener leurs activités. Ils avaient profité de ce que les bolcheviks étaient dans la rue en train de diriger les masses dans le combat direct pour s'emparer de la majorité des sièges dans les Soviets.

Étant donné leur nature petite-bourgeoise, ces mencheviks et ces socialistes-révolutionnaires qui avaient en mains la direction des Soviets n'osèrent pas s'emparer du pouvoir d'État ; de plus, ils prétendirent que « très bientôt, une Assemblée constituante viendrait tout arranger pour le mieux », ce qui était tromper les masses à l'aide d'illusions petites-bourgeoises.

Le gouvernement provisoire était dirigé par un grand propriétaire foncier tristement célèbre, Lvov. Parmi les ministres, la plupart étaient des représentants de la bourgeoisie et des propriétaires terriens. Un seul — Kerenski — était membre du Parti socialiste-révolutionnaire. Comme l'a défini Lénine d'une façon pertinente : c'était un gouvernement bourgeois de dictature contre-révolutionnaire formé par la bourgeoisie et les propriétaires fonciers embourgeoisés.

C'est ainsi que, dans la période qui suivit la Révolution de Février, on vit coexister deux pouvoirs de nature totalement opposée. Mais cette situation ne pouvait être que transitoire, momentanée et ne pouvait se maintenir longtemps. « *Il ne saurait exister deux pouvoirs dans un État,* indique Lénine. *L'un des deux doit disparaître* (4). » Et sur cette question importante qui mettait en jeu l'avenir de la révolution, les différentes classes et leurs partis avaient bien entendu des lignes et des attitudes différentes.

Les bolcheviks, qui représentaient les intérêts fondamentaux des ouvriers et des paysans, s'en tenaient au principe de ne pas faire confiance au gouvernement provisoire ; ils soutenaient qu'il fallait remettre le pouvoir aux mains du prolétariat et de la paysannerie pauvre et mener la révolution jusqu'au bout. La bourgeoisie, avec son Parti constitutionnel-démocrate, s'opposait radicalement à la Révolution ; elle voulait réprimer le mouvement révolutionnaire des ouvriers et paysans et garder tout le pouvoir pour elle. Les mencheviks et les socialistes- révolutionnaires, à la remorque de la bourgeoisie, soutenaient à fond le gouvernement provisoire bourgeois, refusaient de donner tout le pouvoir aux Soviets et s'opposaient à la révolution socialiste. Les représentants de la bourgeoisie dissimulés dans le Parti bolchevik Kamenev, Zinoviev et Boukharine, étaient partisans quant à eux d'un soutien conditionnel au gouvernement

provisoire, ce qui équivalait, tout comme les mencheviks et les socialistes- révolutionnaires, à trahir la révolution. La question qui se trouvait au centre de la lutte entre révolution et contre- révolution était celle-ci : donner tout le pouvoir aux Soviets ou bien le concentrer entre les mains du gouvernement provisoire bourgeois ? Mener la révolution jusqu'au bout ou l'arrêter à mi-chemin ?

La situation nouvelle créait de nouvelles tâches de combat et le Parti bolchevik devait élaborer une ligne et une tactique révolutionnaires nouvelles. A ce moment décisif du développement historique, Lénine se trouvait à l'étranger. Staline raconte plus tard que « *l'absence de Lénine, chef du Parti, se faisait sentir* » (5).

2. Les « Thèses d'Avril »

Quand Lénine, alors en Suisse, reçut la nouvelle de la victoire de la Révolution de Février, il se prépara immédiatement à rentrer en Russie. C'est dans la nuit du 3 avril que, surmontant tous les obstacles placés par l'impérialisme, Lénine rentra finalement dans son pays. A la gare de Petrograd, des milliers d'ouvriers, de marins et de soldats s'étaient rassemblés pour le recevoir. Monté sur une auto blindée, Lénine prononça un discours stimulant dans lequel il appelait les masses à lutter pour faire triompher la révolution socialiste et qu'il termina en criant : « *Vive la révolution socialiste !* »

Le lendemain, lors d'une réunion du Parti bolchevik, il présenta un rapport « Les tâches du prolétariat dans la présente révolution », renfermant les célèbres Thèses d'Avril. Ces thèses répondaient à une série de questions importantes auxquelles se trouvait confrontée la révolution russe. Lénine y traçait pour le Parti et le prolétariat une ligne révolutionnaire et un plan concret pour passer de la révolution démocratique bourgeoise à la révolution socialiste.

Dans ses Thèses d'Avril, Lénine expliqua concrètement, en tenant compte des particularités de la situation créée par la Révolution de Février, la nécessité du passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste.

Après la Révolution de Février, « *le pouvoir en Russie est passé aux mains d'une classe nouvelle : la bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers embourgeoisés. En ce sens, la révolution démocratique bourgeoise est achevée en Russie* (6) ». A partir de là, c'était à un nouvel ordre du jour que se trouvait confrontée dans la pratique la révolution prolétarienne. Naturellement, une des revendications les plus urgentes des masses était de donner solution aux

problèmes de la paix, de la terre et du pain. Après trois ans d'une guerre impérialiste qui avait laissé le peuple à bout de forces, la production avait énormément baissé et les masses réclamaient la paix immédiate. Mais il était impossible de résoudre ces problèmes dans le cadre de la révolution démocratique bourgeoise, dans les conditions de la dictature bourgeoise. Seule la révolution socialiste, seul le renversement total de la domination bourgeoise aurait pu permettre de régler définitivement les problèmes de la paix, de la terre et du pain ; il n'y avait pas d'autre issue.

Pour réaliser le passage à la révolution socialiste, Lénine énumérait dans ses Thèses d'Avril une série de revendications économiques et politiques.

La principale revendication du Parti dans la phase de la révolution socialiste devait être l'établissement de la dictature du prolétariat. Lénine indiquait : « *Ce qu'il y a d'original dans la situation actuelle en Russie, c'est la transition de la première étape de la révolution, qui a donné le pouvoir à la bourgeoisie par suite du degré insuffisant de conscience et d'organisation du prolétariat, à sa deuxième étape, qui doit donner le pouvoir au prolétariat et aux couches pauvres de la paysannerie* (7). » Lénine proposait aussi de faire de la République des Soviets la forme de la dictature du prolétariat en Russie. Sur le plan économique, les Thèses d'Avril préconisaient la nationalisation de toutes les terres du pays, en confisquant celles des propriétaires fonciers ; et la fusion de toutes les banques en une banque d'État unique, contrôlée par les Soviets de députés ouvriers.

Dans les Thèses d'Avril, Lénine analysait la situation particulière qui s'était présentée après la Révolution de Février et montrait que la cause de la dualité des pouvoirs était à rechercher avant tout dans la trahison des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires. Si cette trahison avait pu réussir, c'était parce que de larges franges des masses populaires s'étaient laissé tromper par eux, sans discerner leur vrai visage. Les armes étaient entre les mains des Soviets, mais ceux-ci soutenaient le gouvernement provisoire ; c'est ainsi qu'avait pu se faire jour cette situation particulière de dualité des pouvoirs. Pour cette même raison, Lénine n'appelait pas à renverser immédiatement le gouvernement provisoire par une insurrection armée, car sa nature contre-révolutionnaire n'étant pas encore assez évidente aux yeux des masses, le Parti risquait, en lançant ce mot d'ordre, de se couper d'elles. En même temps, Lénine résumait les tâches les plus immé-

diates du Parti bolchevik dans les mots d'ordre « Aucun soutien au gouvernement provisoire ! » et « Tout le pouvoir aux Soviets ! ». Et il indiquait : « *Expliquer aux masses que les Soviets des députés ouvriers sont la seule forme possible de gouvernement révolutionnaire, et que, par conséquent, notre tâche, tant que ce gouvernement se laisse influencer par la bourgeoisie, ne peut être que d'expliquer patiemment, systématiquement, opiniâtrement aux masses les erreurs de leur tactique, en partant essentiellement de leurs besoins pratiques. Tant que nous sommes en minorité, nous nous appliquons à critiquer et à expliquer les erreurs commises, tout en affirmant la nécessité du passage de tout le pouvoir aux Soviets des députés ouvriers, afin que les masses s'affranchissent de leurs erreurs par l'expérience* (8). » C'est-à-dire qu'il fallait partir de l'éducation des masses pour élever leur niveau de conscience ; ceci fait, elles s'apercevraient des concessions auxquelles se prêtaient les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, et pourraient faire changer la composition de la direction des Soviets, en permettant ainsi au Parti bolchevik d'y devenir majoritaire. Une fois que tous les Soviets se trouveraient entre les mains des bolcheviks, ils retireraient tout appui au gouvernement provisoire et celui-ci s'effondrerait : voilà en quoi consistait l'orientation donnée par Lénine pour le développement « pacifique » de la révolution. Comme il le disait, le point de départ de cette orientation était le suivant : « *Les armes entre les mains du peuple, l'absence de toute contrainte extérieure pesant sur le peuple, tel était le fond des choses. Voilà ce qui permettait et assurait le développement pacifique de toute la révolution* (9). » Lénine soulignait encore que l'apparition de cette possibilité d'un développement pacifique de la révolution était « *extrêmement rare dans l'histoire des révolutions* (10) ». Par la suite, le cours des événements démontra que, comme toutes les forces réactionnaires de l'histoire, la bourgeoisie est absolument incapable de se retirer volontairement de la scène et que, dès que le mouvement des masses révolutionnaires menace sa domination, elle est toujours la première à recourir à la baïonnette pour le réprimer. C'est pourquoi, en même temps qu'il prévoyait pour la révolution la possibilité d'un développement pacifique, Lénine n'abandonnait nullement sa vigilance à l'égard de la bourgeoisie, la sachant capable d'utiliser la violence pour réprimer le mouvement révolutionnaire. *Il enseignait aux bolcheviks à bien distinguer la nature réactionnaire de la bourgeoisie et, même dans le cas d'un éventuel développement pacifique, à garder toujours en mains les armes*

de la révolution. Dans la résolution 10 de la Septième Conférence de Russie du P.O.S.D. (b) R., 1 Lénine déclarait : « Le parti du prolétariat a le devoir II absolu de dire au peuple, avec la plus grande énergie, que pour écarter la grave menace de fusillades de masse du prolétariat, comme celles des journées de Juin 1848 à Paris, il est indispensable de procéder à l'organisation et à l'armement du prolétariat, de réaliser l'alliance la plus étroite entre le prolétariat et l'armée révolutionnaire, et de rompre avec la politique de confiance envers le Gouvernement provisoire (11). » Comme on le voit, Lénine basait sa supposition d'un développement pacifique de la révolution sur l'armement du prolétariat et sur ce point essentiel qu'était la préparation à une riposte en temps opportun à la violence contre-révolutionnaire par la violence révolutionnaire.

Les Thèses d'Avril de Lénine constituent un exemple type de la façon dont il utilisa le marxisme pour résoudre les problèmes de la révolution russe. Quand ces thèses furent publiées, elles obtinrent l'approbation enthousiaste de tout le Parti ainsi que des ouvriers conscients, en même temps qu'elles étaient la cible d'attaques furieuses de la part des mencheviks, des socialistes-révolutionnaires, et des opportunistes au sein du Parti. Le traître Plekhanov et ses comparses, reprenant la rengaine des opportunistes de la II^{e} Internationale, et partant de la théorie réactionnaire de la « primauté des forces productives », estimaient qu'après la victoire de la révolution démocratique bourgeoise, seule la bourgeoisie était apte à prendre le pouvoir, le prolétariat étant incapable d'administrer l'État, et qu'il fallait laisser se développer le capitalisme en attendant que la classe ouvrière constitue la majorité de la population et qu'elle soit instruite et cultivée pour faire la révolution socialiste. Ils clamaient que les conditions pour opérer la transformation de la révolution n'existaient pas et voulaient repousser la révolution socialiste dans un futur très éloigné, ce qui revenait en fait à la nier. Les opportunistes infiltrés dans le Parti bolchevik, Zinoviev, Kamenev, Boukharine et autres, répétant comme des perroquets ce que disaient les mencheviks, attaquaient les Thèses d'Avril qu'ils présentaient comme des opinions personnelles de Lénine, prétendaient que la révolution « n'avait pas atteint un degré de maturité suffisant pour qu'on pût réaliser le socialisme », que le prolétariat « n'était pas encore capable de manier l'appareil d'État », et jugeait qu'on ne pouvait établir en Russie qu'une république bourgeoise. Le but commun des opportunistes à l'intérieur et à l'extérieur du Parti était

évidemment de s'opposer à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat pour tenter de préserver la domination réactionnaire de la bourgeoisie.

Lénine stigmatisa les sophismes réactionnaires des opportunistes qui s'opposeraient à ce que le prolétariat russe fasse la révolution socialiste. Il indiqua que la situation révolutionnaire créée par la guerre impérialiste et l'initiative des masses pouvait permettre de faire triompher la révolution prolétarienne d'abord en Russie, en faisant sauter le maillon le plus faible de la chaîne impérialiste. Si le prolétariat russe parvenait alors à prendre le pouvoir, sa victoire serait garantie car il était assuré d'obtenir le soutien du prolétariat mondial et d'avoir les forces nécessaires pour écraser la résistance de la bourgeoisie. Quant à savoir si le prolétariat était capable ou non de manier l'appareil d'Etat, Lénine faisait remarquer que ce serait seulement lorsqu'ils auraient le pouvoir entre les mains que le prolétariat et les masses laborieuses se trouveraient dans les conditions nécessaires pour acquérir l'aptitude d'administrer l'État et qu'à travers la pratique, ils y parviendraient certainement.

3. Le Parti bolchevik et l'insurrection armée

Le 24 avril eut lieu à Petrograd la Septième Conférence du Parti bolchevik au cours de laquelle furent discutés tous les problèmes fondamentaux de la guerre et de la révolution. La conférence critiqua la ligne opportuniste de Kamenev et des siens, et approuva la ligne et les orientations de Lénine concernant le passage de la révolution démocratique bourgeoise à la révolution socialiste et fixa comme tâche immédiate pour le Parti le mot d'ordre lancé par Lénine : « Tout le pouvoir aux Soviets ! » La conférence estima que les tâches principales du Parti étaient de mener parmi les masses un travail de propagande patient et durable, de dénoncer le caractère réactionnaire du gouvernement provisoire bourgeois ainsi que la politique de compromis menée par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, de soustraire les masses à leurs tromperies et de les amener du côté des bolcheviks.

Entre mai et juin, Lénine assista à de nombreuses assemblées ouvrières dans les grandes usines de Petrograd ; il y fit des discours où il expliquait à des milliers d'ouvriers la ligne du Parti bolchevik. Il recueillit aussi les textes du 7^{e} Congrès du Parti pour les publier et les diffuser largement parmi les masses. Guidé par la ligne révolutionnaire de Lénine, le Parti bolchevik entreprit activement un tra-

vail visant à gagner les masses, à les éduquer et à les organiser dans un esprit militant. Les membres du Parti pénétrèrent dans les Soviets, les syndicats, les comités ouvriers pour propager la ligne bolchevique, dénoncer la nature réactionnaire du gouvernement provisoire bourgeois et la politique de compromis des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires, élevant sans cesse le niveau de conscience politique des masses laborieuses et gagnant peu à peu la majorité dans les Soviets.

Le Parti accordait une importance particulière à la question de l'armement et au travail de sape dans la vieille armée. Après la Révolution de Février, le Comité central du Parti avait créé un bureau chargé exclusivement du travail militaire et en juin il forme un Bureau central des organisations militaires de toute la Russie, pour diriger et organiser de façon unifiée les forces armées révolutionnaires. A Petrograd, à Moscou, dans l'Oural, dans le Donbass et dans d'autres régions, le Parti créa et développa activement la Garde rouge ouvrière, qui constituait l'armature des forces armées révolutionnaires dirigées par les bolcheviks. Il envoya de nombreux militants d'élite sur le front et dans les garnisons pour y fonder des organisations du Parti et des Comités de soldats, publia les revues *Okopnaïa Pravda* (la Vérité des tranchées) et *Soldatskaïa Pravda* (la Vérité des soldats) qui faisaient connaître aux soldats et aux officiers la ligne et les orientations du Parti.

Lénine prononçant un discours à l'usine Poutilov en 1917.

Au moment même où, grâce au Parti bolchevik, le mouvement révolutionnaire s'amplifiait continuellement, le gouvernement provisoire bourgeois, soutenu par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, redoubla ses menées contre-révolutionnaires.

Poursuivant la politique réactionnaire du gouvernement tsariste, il continuait à mener la guerre impérialiste, sans se soucier des revendications des masses qui voulaient la paix et la terre. Pour mieux tromper les masses et pour préserver sa domination réactionnaire, la bourgeoisie, avec des intentions cachées, demanda aux mencheviks et aux socialistes-révolutionnaires de nommer chacun deux représentants au gouvernement provisoire.

Le 3 juin s'ouvrit le Premier Congrès des Soviets de toute la Russie. Les bolcheviks y étaient minoritaires, mais ils utilisèrent la tribune du congrès pour dénoncer encore une fois le caractère impérialiste du conflit en cours et le danger que représentait la ligne de compromis suivie par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, en soulignant que seul le pouvoir des Soviets serait capable de résoudre les problèmes de la terre, du pain et de la paix.

Le 18 juin, 400 000 ouvriers et soldats de Petrograd organisèrent une manifestation d'où fusèrent les mots d'ordre « A bas la guerre ! », « A bas les dix ministres capitalistes ! », « Tout le pouvoir aux Soviets ! » ; personne ne prêta attention au mot d'ordre de « Confiance au gouvernement provisoire ! », lancé par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires. Cette manifestation se transforma en une grande revue des forces du Parti bolchevik ; elle montra que l'esprit révolutionnaire des masses était au plus haut, que leur confiance à l'égard du Parti bolchevik grandissait de jour en jour, et marqua aussi une grande défaite pour les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires.

Le prestige grandissant du Parti bolchevik et l'accroissement des forces de la révolution semèrent la panique chez les réactionnaires.

Pour réprimer la révolution, le gouvernement provisoire bourgeois rassembla à partir d'avril d'importantes troupes contre-révolutionnaires et rappela du front les régiments les plus réactionnaires, recourant ainsi le premier à la force des baïonnettes. Le 3 juillet, il lança ses troupes contre une manifestation pacifique de 500 000 ouvriers, soldats et marins de Petrograd. La répression fut sanglante. Plus de 40 000 personnes furent blessées, les rues de Petrograd furent inondées du sang des ouvriers et des soldats : ce fut « l'Incident sanglant de Juillet ». Ensuite, la bourgeoisie déclencha une offensive générale. Un grand nombre de publications bolcheviques furent saisies, le comité de rédaction de la Pravda fut déman-

telé, un grand nombre de bolcheviks furent arrêtés ou assassinés, les masses furent désarmées et le gouvernement lança insolemment un mandat d'arrêt contre Lénine. La terreur blanche s'étendit sur tout le pays. Le 14 juillet, fut formé un nouveau gouvernement présidé par Kerenski. Le Comité exécutif central des Soviets de toute la Russie, contrôlé par les mencheviks et les socialistes- révolutionnaires, encensa ce gouvernement comme étant le « sauveur de la nation », et lui fit don volontairement de la totalité du pouvoir.

L'Incident sanglant de Juillet montra que la dualité des pouvoirs avait pris fin, et que désormais le pouvoir se trouvait entièrement entre les mains du gouvernement provisoire bourgeois. « *Tous les espoirs fondés sur le développement pacifique de la révolution russe se sont à jamais évanouis* (12). » De fait, les mencheviks et les socialistes- révolutionnaires avaient contribué au massacre contre- révolutionnaire, ils s'étaient fait complices de la contre- révolution et les Soviets, contrôlés par eux, étaient devenus des appendices du gouvernement provisoire.

Pour répondre à l'attaque farouche de la contre- révolution, le Parti bolchevik tint clandestinement, du 26 juillet au 3 août, à Petrograd, son VI^{e} Congrès national. Traqué par la police, Lénine ne put y assister. Ce fut Staline qui, suivant les directives de Lénine, présenta devant le congrès le rapport politique. Il exposa les objectifs de la prise du pouvoir par l'insurrection armée et de la révolution socialiste. Au cours du congrès, la bande de Trotski et Boukharine s'opposa aux principes du Parti concernant l'insurrection armée. De plus, ils demandèrent avec malveillance que Lénine comparût devant le tribunal des contre-révolutionnaires, espérant voir tomber sur lui le couteau de boucher de la bourgeoisie. Ils prétendirent que ce ne serait que lorsque la révolution prolétarienne aurait éclaté en Europe occidentale qu'elle pourrait avoir lieu en Russie. Boukharine disait que les paysans étaient les alliés de la bourgeoisie et qu'ils ne marcheraient pas avec le prolétariat : il niait ainsi la possibilité de la révolution socialiste. Staline réfuta énergiquement ces points de vue défaitistes ; il insista particulièrement sur les principes de Lénine, lequel voyait dans la prise armée du pouvoir par le prolétariat et dans l'alliance de celui-ci avec la paysannerie pauvre les conditions essentielles du triomphe de la révolution socialiste, et il défendit la doctrine de Lénine concernant la possibilité de faire triompher le socialisme d'abord dans un seul pays. Selon les directives de Lénine, le congrès décida de retirer momentanément le mot

d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets », et approuva les objectifs de renversement du gouvernement provisoire par une insurrection armée et de réalisation de la révolution socialiste.

4. « L'État et la révolution » ou la doctrine marxiste de l'État

Le prolétariat russe n'était pas à cette époque le seul à se trouver confronté à la prise du pouvoir par les armes. L'interminable guerre impérialiste avait provoqué dans bon nombre d'autres pays une crise politique et économique d'une ampleur inégalée, ce qui avait accéléré l'éveil du prolétariat et des couches laborieuses à la révolution et avait créé une situation excellente pour la révolution socialiste. Ainsi, non seulement en Russie, mais aussi dans de nombreux autres pays, les tâches de la révolution socialiste prolétarienne se trouvaient inscrites à l'ordre du jour des partis prolétariens. Pour accomplir cette tâche historique grandiose, ceux-ci devaient armer le prolétariat et les larges masses révolutionnaires à l'aide de la théorie marxiste, à l'aide en particulier de la doctrine marxiste de l'État. Or, c'est précisément sur cette question fondamentale que les opportunistes de la II^{e} Internationale, représentés par Kautsky, avaient fabriqué toutes sortes de mensonges et de sophismes, en la déformant complètement. Ils encensaient par tous les moyens la démocratie et la liberté bourgeoises, prônaient la prise du pouvoir d'État par l'obtention de la majorité parlementaire, et s'opposaient à la destruction par la violence révolutionnaire de la machine d'État bourgeoise et à la dictature du prolétariat. C'est pourquoi « *la lutte pour soustraire les masses laborieuses à l'influence de la bourgeoisie en général, et de la bourgeoisie impérialiste en particulier, est impossible sans une lutte contre les préjugés opportunistes à l'égard de l'Etat* (13) ». Pour critiquer tous les sophismes des opportunistes sur la question de l'État, défendre la doctrine marxiste de l'État, armer le prolétariat et son détachement d'avant-garde avec la théorie de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat, et accomplir la tâche grandiose de la révolution prolétarienne, Lénine, dans des circonstances extrêmement difficiles et dangereuses, écrivit entre août et septembre 1917 la grande œuvre marxiste « L'État et la révolution ».

Dans cet ouvrage, Lénine explique en détail la doctrine marxiste de l'État et de la révolution, et fait une critique approfondie des sophismes des opportunistes de la II^{e} Internationale. Il critique d'une part les opportunistes de droite qui refusent de voir dans

l'État un instrument de domination de classe et s'opposent à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, et attaque d'autre part les conceptions anarchistes qui rejettent toute autorité et s'opposent à l'édification d'un État prolétarien ; Lénine défend ainsi la doctrine marxiste de l'État. Sur la question du pouvoir, fidèle à la doctrine de la destruction de la machine d'État bourgeoise par la violence révolutionnaire et de l'édification de la dictature du prolétariat, il critique la ligne révisionniste de Kautsky qui prône la voie parlementaire. Lénine persiste à penser qu'après la prise du pouvoir, il faut mener la lutte de classes jusqu'au bout ; il insiste sur le fait que durant toute la période de transition, il faut maintenir la dictature du prolétariat, et critiquer les sophismes révisionnistes de Kautsky qui s'oppose à cette dictature.

Lénine commence par analyser scientifiquement, à l'aide des conceptions du matérialisme historique, l'apparition, les caractéristiques et le rôle de l'État ; il montre son caractère et expose les points de vue de base du marxisme concernant l'État. Pour Lénine, l'État est le produit d'une phase déterminée de l'histoire des sociétés, il est l'instrument d'une classe pour en opprimer une autre. Ce qui constitue l'État, ce sont l'armée permanente, la police et autres corps armés spécialisés ; étant donné l'aggravation continuelle des contradictions de classes et l'amplification des luttes de classes, les classes dominantes renforcent sans cesse l'appareil d'État et redoublent leur oppression des classes laborieuses. L'État bourgeois est un instrument de répression contre le prolétariat et les masses laborieuses, c'est pourquoi le prolétariat doit utiliser la violence révolutionnaire pour détruire son appareil et instaurer la dictature du prolétariat. « *La nécessité d'inculquer systématiquement aux masses cette idée — et précisément celle-là — de la révolution violente est à la base de toute la doctrine de Marx et Engels* (14). »

Lénine fait un bilan minutieux du processus de formation et de développement de la doctrine marxiste de la dictature du prolétariat ; il démontre en profondeur, sur les plans politique, économique et idéologique, la nécessité de maintenir et de renforcer cette dictature durant toute l'étape de transition du capitalisme au communisme. Lénine souligne que dans cette période transitoire, la lutte des classes devient inévitablement plus violente que jamais, et revêt les formes plus extrêmes. En conséquence, « *ceux- là seuls ont assimilé l'essence de la doctrine de Marx sur l'État, qui ont compris que la dictature d'une classe est nécessaire non seulement pour toute so-*

ciété de classes en général, non seulement pour le prolétariat qui aura renversé la bourgeoisie, mais encore pour toute la période historique qui sépare le capitalisme de la "société sans classes", du communisme (15) ». Ce n'est donc que sous le communisme que les classes seront enfin abolies et que l'État, qui n'aura plus sa raison d'être, disparaîtra.

Lénine analyse scientifiquement la persistance inévitable, dans la période socialiste, du droit bourgeois. Car la société socialiste est issue de la société capitaliste et *« ne peut pas encore, du point de vue économique, être complètement affranchie des traditions et des vestiges du capitalisme ». « Certes, le droit bourgeois, en ce qui concerne la répartition des objets de consommation, suppose nécessairement un État bourgeois, car le droit n'est rien sans un appareil capable de contraindre à l'observation de ses normes* (16).» Durant toute la période historique du socialisme, seul le renforcement de la dictature du prolétariat, la limitation et l'élimination progressive du droit bourgeois, la victoire sur le capitalisme agonisant et le développement des facteurs communistes peuvent empêcher une restauration du capitalisme et permettre le passage progressif au communisme.

Lénine concentre ses attaques et ses critiques contre les actes criminels du chef de file des opportunistes de la II^{e} Internationale, Kautsky, qui a trahi d'un bout à l'autre la doctrine marxiste de l'État. « *Celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat. C'est ce qui distingue foncièrement le marxiste du vulgaire petit (et aussi du grand) bourgeois. C'est avec cette pierre de touche qu'il faut éprouver la compréhension et la reconnaissance effectives du marxisme* (17). » C'est elle qui permet de révéler la nature ignoble des escrocs politiques pseudo-marxistes.

« L'État et la Révolution » est une œuvre remarquable qui constitue un programme de combat de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat, un grand classique qui expose de façon systématique et complète la doctrine marxiste de l'État. La publication de ce brillant ouvrage guida la grandiose lutte armée du prolétariat russe et du Parti bolchevik pour la prise du pouvoir. Il représente aussi pour le prolétariat mondial un programme de combat pour l'aider à instaurer sa dictature et une arme idéologique puissante pour combattre aujourd'hui le révisionnisme moderne, empêcher la restauration du capitalisme et consolider la dictature du prolétariat.

5. La victoire de la Révolution d'Octobre

Conformément à l'orientation donnée par le VI[e] Congrès concernant la prise du pouvoir d'État par l'insurrection armée, le Parti bolchevik se mit activement à faire des préparatifs. La bourgeoisie, elle, après avoir réprimé la manifestation de juillet et usurpé la totalité du pouvoir, se préparait à en finir avec les Soviets et à établir une dictature contre-révolutionnaire non voilée. Kerenski, cerveau du gouvernement provisoire, clamait sur un ton meurtrier qu'il réprimerait la révolution « par le fer et dans le sang ». Le 26 août, le général Kornilov, chef d'état-major du front, abondamment approvisionné en armes et en argent par l'impérialisme international et la bourgeoisie russe, rassembla des troupes qu'il dirigea sur Petrograd avec l'intention de déclencher une rébellion armée pour établir un gouvernement de dictature militaire contre- révolutionnaire.

Le Comité central du Parti bolchevik appela les ouvriers et les soldats à combattre résolument la contre- révolution et à mener une résistance armée contre la rébellion. Ils répondirent avec enthousiasme à cet appel. Les ouvriers de Petrograd prirent les armes, créant les uns après les autres de nombreux détachements de la Garde rouge ouvrière. Ils travaillèrent jour et nuit à la fabrication d'armes et de munitions, creusèrent des tranchées et installèrent un réseau de barbelés tout autour de Petrograd. Sur le front ouest, les soldats révolutionnaires contrôlaient les principales gares ferroviaires et la route qui reliait Petrograd à Kiev ; les cheminots démontaient les rails, détruisaient les ponts, décrochaient les locomotives des trains, empêchant l'avance des troupes de Kornilov. Les soldats révolutionnaires de la capitale et la flotte de la Baltique prirent une part active au combat, et le Parti envoya des centaines de propagandistes bolcheviks dans les rangs de l'armée rebelle, où ils révélaient aux soldats trompés le complot contre-révolutionnaire de Kornilov et les amenaient à refuser d'obéir aux ordres de celui-ci et à passer du côté de la révolution.

Dans le processus qui conduisit à l'écrasement de la rébellion, l'expérience directe fit voir plus clairement aux masses la trahison représentée par la politique des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires, et elles se rangèrent en bloc aux côtés des bolcheviks. Les ouvriers et les soldats renouvelèrent les délégués aux Soviets, remplaçant les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires par des représentants bolcheviks. En s'appuyant sur les masses en

armes, le Parti mit fin rapidement à la rébellion contre- révolutionnaire. Ces faits montrèrent que le rapport de force entre la révolution et la contre-révolution s'était profondément transformé. Le prestige du Parti bolchevik était plus haut que jamais, et les masses échappaient peu à peu à l'emprise du gouvernement provisoire bourgeois ainsi qu'à celle des mencheviks et des socialistes- révolutionnaires. Dans tout le pays, les soviets commencèrent à se rallier aux bolcheviks. Entre août et septembre, le pouvoir dirigeant des Soviets de deux grandes villes — Petrograd et Moscou — passa aux mains des bolcheviks ; l'un et l'autre approuvèrent les résolutions sur la prise du pouvoir par les ouvriers et les paysans et l'établissement d'un gouvernement des Soviets. Sur la base de la nouvelle situation révolutionnaire, le Parti reprit son mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets ! », qui signifiait désormais : insurrection armée pour établir la dictature du prolétariat sous la forme d'un gouvernement des Soviets.

Lénine fit une analyse scientifique de la lutte des classes à cette époque. En septembre, il écrivit au Comité central du Parti deux lettres : « Les bolcheviks doivent prendre le pouvoir » et « Le marxisme et l'insurrection » dans lesquelles il indiquait que les conditions de la révolution étaient désormais arrivées à maturité et que le Parti devait prendre le pouvoir par une insurrection armée. Lénine déclarait que l'insurrection est un art, qu'elle s'effectue dans des conditions déterminées en s'appuyant sur les classes progressistes et qu'en Russie, les conditions étaient prêtes pour une insurrection dont la victoire serait garantie. En même temps, seule l'insurrection armée pouvait faire échec au complot de la bourgeoisie qui s'apprêtait à donner Petrograd à l'Allemagne ; elle était seule capable de parer au danger que l'impérialisme international ne négociât une paix unilatérale qui sacrifierait la Russie. Lénine répétait avec insistance qu'attendre plus longtemps aurait signifié la perte de la révolution.

Dirigés par Lénine et le Parti bolchevik, le prolétariat et le peuple travailleur de Russie redoublèrent leurs préparatifs en vue de l'insurrection. Un quartier général de la Garde rouge ouvrière fut créé à Petrograd. A Moscou, puis partout ailleurs, les ouvriers commencèrent à s'armer. L'heure de l'insurrection approchait et pour pouvoir diriger la révolution, Lénine, qui était alors en Finlande, revint clandestinement à Petrograd le 7 octobre. Le 10, il réunit une conférence du Comité central du Parti qui eut une signifi-

cation historique. Au cours de cette réunion, Lénine fit un rapport sur la situation du moment, et la résolution sur l'insurrection armée qu'il avait proposée fut approuvée. Celle-ci affirmait que « *l'insurrection armée est inévitable et tout à fait mûre* (18) ». La conférence décida aussi la création d'un Bureau politique du Comité central, dirigé par Lénine, qui se chargerait de la direction politique de l'insurrection. Le 16 octobre, le Comité central du Parti tint une session élargie pour discuter le problème de l'insurrection armée et créer un état-major général, composé de Staline, Sverdlov, Dzerjinski, etc., pour diriger l'insurrection. Cet état-major constitua plus tard le noyau dirigeant du Comité révolutionnaire militaire près le Soviet de Petrograd.

Au cours des deux sessions du Comité central du 10 et du 16 octobre, les éléments opportunistes Kamenev et Zinoviev s'opposèrent ouvertement à l'orientation donnée par Lénine concernant la prise du pouvoir d'État par l'insurrection armée, en prétendant que les conditions n'étaient pas mûres et qu'on allait à une défaite certaine. Quant à Trotski, il proposait de ne pas déclencher l'insurrection avant l'ouverture du II^{e} congrès des Soviets, essayant de la différer pour la faire échouer. Lénine fustigea sévèrement ces positions. Malgré tout, Zinoviev et Kamenev finirent par publier dans le journal menchevik *Novaïa Jizn* (la Vie nouvelle) du 18 octobre une déclaration dans laquelle ils dévoilaient les préparatifs de l'insurrection et calomniaient l'action des bolcheviks en déclarant : « Tout miser sur une seule attaque d'un jour est un acte aventureux et désespéré. » La déclaration de ces deux renégats livrait en fait à l'ennemi la décision prise par le Parti sur l'insurrection. Dans sa « Lettre aux membres du Parti bolchevik », Lénine condamna avec indignation cette trahison de Kamenev et Zinoviev, les qualifia de « traîtres à la classe ouvrière », de « renégats de la révolution », et demanda leur exclusion du Parti. De son côté, Trotski, lors d'une séance du Soviet de Petrograd, livra à l'ennemi la date arrêtée pour l'insurrection.

Grâce aux informations des traîtres, le gouvernement provisoire mobilisa immédiatement une grande quantité de troupes contre-révolutionnaires, occupa les points stratégiques, et interdit les manifestations et les meetings de masse ; les sentinelles furent doublées, des patrouilles circulèrent partout, procédant à des arrestations. Le gouvernement projetait même d'occuper l'Institut Smolny, siège du Comité central bolchevik, pour tenter d'enrayer la révolution. Mais

le pouvoir de la bourgeoisie vivait ses derniers jours ; aucune force réactionnaire ne pouvait plus arrêter l'avance victorieuse de la révolution socialiste !

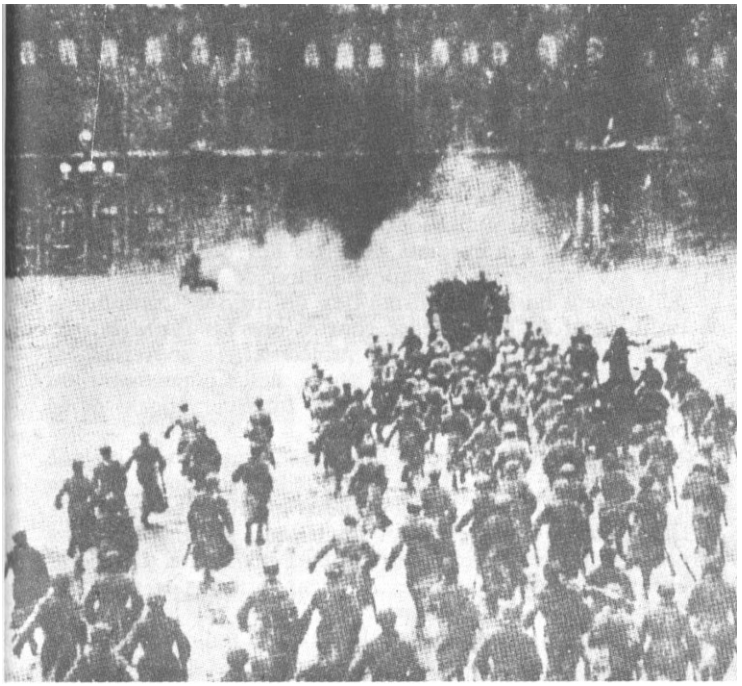
A cette heure critique, conformément aux directives de Lénine, le Comité central du Parti décida immédiatement d'avancer la date de l'insurrection armée. Le 24 octobre, Lénine écrivait dans sa « Lettre aux membres du Comité central » : « *Il faut à tout prix, ce soir, cette nuit, arrêter le gouvernement, après avoir désarmé les élèves-officiers (après les avoir battus s'ils résistent), etc. On ne peut pas attendre ! On risque de tout perdre ! ! !* (19). »

Le soir du même jour, Lénine se rendit de sa résidence clandestine à l'Institut Smolny, siège de l'état-major général de l'insurrection, et en assuma personnellement la tâche de direction.

L'armée révolutionnaire et la Garde rouge, accourues de tous les quartiers de Petrograd affluaient vers Smolny où elles allaient recevoir les ordres pour ressortir aussitôt afin de les accomplir. En même temps, le Comité central du Parti télégraphia à tout le pays la nouvelle de l'insurrection dans la capitale afin de diriger la lutte de millions de gens à travers tout le pays. A l'Institut Smolny, toutes les lampes étaient allumées. Toute la nuit, les combats firent rage dans la capitale. Durant toute la soirée et jusqu'au lendemain à l'aube, environ 200 000 Gardes rouges, soldats et marins révolutionnaires, suivant les dispositions stratégiques de Lénine, concentrant leurs troupes d'élite, occupèrent rapidement et résolument les principaux points stratégiques : les ponts, les gares, la poste, le télégraphe, la banque d'État, les ministères. Seul le gouvernement provisoire se trouvait retranché dans le Palais d'Hiver, se préparant avec les Cadets et les troupes réactionnaires à une résistance opiniâtre. Pour prendre d'assaut le Palais d'Hiver, les bolcheviks mobilisèrent des milliers d'ouvriers et de soldats ; Cronstadt envoya des bateaux de guerre et des marins. Quand le gouvernement provisoire eut répondu par la négative à la dernière sommation du Comité révolutionnaire militaire, Lénine donna l'ordre aux assaillants d'occuper le Palais d'Hiver. Le cuirassé Aurore commença le bombardement du palais ; la lueur des projecteurs des bateaux de guerre ancrés sur la Neva éclairait le chemin des assaillants. C'est un combat corps à corps que, dans les 1 050 chambres et salles de ce palais, les soldats et les masses révolutionnaires insurgés durent livrer avec les forces contre-révolutionnaires qui résistèrent farouchement. Finalement, à 2

heures du matin, le Palais d'Hiver fut entièrement investi et les Cadets désarmés. Tous les membres du gouvernement provisoire, sauf son président, Kerenski, furent arrêtés. L'insurrection armée de Petrograd avait remporté une éclatante victoire.

Les premières salves tirées contre le Palais d'Hiver par le cuirassé Aurore avaient annoncé le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Le 25 octobre restera à jamais inscrit dans les annales de l'histoire comme la date glorieuse qui célèbre la victoire de la grande Révolution socialiste d'Octobre.



L'assaut

C'est dans le grondement des canons bombardant le Palais d'Hiver que s'ouvrit à l'Institut Smolny le II^{e} Congrès des Soviets, des députés ouvriers et soldats de Russie. Le congrès approuva l'« Adresse aux ouvriers, aux soldats et aux paysans » rédigée par Lénine et proclama solennellement la chute du gouvernement provisoire : le premier État socialiste du monde venait de naître dans la gloire ! Le congrès approuva aussi à l'unanimité le « Décret sur la paix » et le « Décret sur la terre » lus par Lénine. Le Décret sur la

paix était le premier acte de loi en politique étrangère de l'État soviétique ; il proposait aux peuples et aux gouvernements des pays belligérants d'arrêter immédiatement la guerre et de conclure une paix sans annexions ni indemnisations. Le Décret sur la terre proclamait l'abolition immédiate du droit des propriétaires fonciers sur la terre et la nationalisation de toutes les terres qui seraient mises à la disposition des paysans travailleurs. Enfin, c'est au cours de ce congrès que fut formé le premier pouvoir de dictature du prolétariat, le gouvernement des Soviets, c'est-à-dire le Conseil des Commissaires du peuple. Le grand éducateur Lénine fut élu président de ce premier Conseil.

L'insurrection armée de Petrograd constitua le prélude de la Révolution d'Octobre. Après elle, Moscou commença à s'insurger et après une semaine de combats héroïques, la Garde rouge ouvrière réussit finalement, le 2 novembre, à occuper le Kremlin, remportant ainsi la victoire. Le triomphe des insurrections dans les deux principales villes du pays — Moscou et Petrograd — joua un rôle décisif dans la victoire au niveau national. Dans de nombreuses grandes villes et villes moyennes, les ouvriers et les paysans s'insurgèrent par vagues successives, écrasèrent par une lutte acharnée la résistance des forces contre- révolutionnaires, et prirent partout le pouvoir.

De la victoire de l'insurrection de Petrograd aux mois de février et mars 1918, la révolution socialiste s'étendit à tout le pays avec une force capable de renverser les montagnes et partout, peu à peu, le pouvoir des Soviets s'installa ; Lénine qualifiait cette période de « marche triomphale » du pouvoir soviétique. La victoire de la Révolution d'Octobre montra que si le prolétariat russe avait pu renverser totalement la bourgeoisie et instaurer sa propre dictature c'est parce qu'il était dirigé par le Parti bolchevik, guidé par la ligne révolutionnaire de Lénine, parce qu'il avait pris fermement les fusils pour faire la révolution violente.

Au cours de la grande Révolution socialiste d'Octobre dirigée par le grand éducateur de la révolution prolétarienne Lénine, l'esprit d'initiative révolutionnaire du prolétariat russe s'épanouit pleinement. Ainsi, pour la première fois, la théorie de Marx et Engels sur la dictature du prolétariat devint une réalité et le premier État de dictature du prolétariat de l'histoire mondiale fut établi en Russie.

6. La signification historique de la Révolution d'Octobre

La victoire de la Révolution socialiste d'Octobre eut une grandiose et profonde signification pour l'histoire mondiale.

« *La Révolution socialiste d'Octobre a ouvert une ère nouvelle non seulement dans l'histoire de la Russie, mais aussi dans celle du monde entier* (20) », a écrit Mao Tsé-toung. Les révolutions passées avaient toujours eu pour résultat le remplacement de la domination d'une classe exploiteuse par une autre classe exploiteuse, le remplacement d'un système d'exploitation par un autre système d'exploitation. Mais la Révolution socialiste d'Octobre renversa sur un sixième du globe la classe des exploiteurs et fonda le premier État de dictature du prolétariat dans l'histoire de l'humanité. Ceci changea le cours du développement de toute l'histoire mondiale, marqua la limite entre deux époques et inaugura une ère nouvelle : celle de la transition du vieux monde capitaliste au nouveau monde socialiste.

La Révolution d'Octobre, en forçant le front de l'impérialisme mondial, renversa dans un grand pays impérialiste la domination de la bourgeoisie. Le prolétariat prit en mains le pouvoir, devenant le maître de l'État, ce qui constituait un brillant exemple pour le prolétariat de tous les pays et l'encourageait grandement à combattre avec héroïsme et à croire à la victoire. Le triomphe de la Révolution d'Octobre ouvrit l'époque nouvelle de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat à l'échelle mondiale.

La victoire de la Révolution d'Octobre ébranla les arrières de l'impérialisme et accéléra l'éveil des colonies et semi-colonies, en y encourageant la lutte révolutionnaire des peuples. Staline a indiqué que la Révolution d'Octobre a « *jeté par là même un pont entre l'Occident socialiste et l'Orient asservi, en constituant un nouveau front de révolutions qui va des prolétaires de l'Occident, par la révolution de Russie, aux peuples opprimés de l'Orient, contre l'impérialisme mondial* (21) ». Dès lors, le mouvement de libération nationale des colonies et semi-colonies devint partie intégrante de la révolution socialiste prolétarienne mondiale.

Avec la victoire de la Révolution d'Octobre, le mouvement communiste international entra dans une phase entièrement nouvelle. Dès lors, la Russie soviétique, dont la révolution venait de triompher, devint la base et l'arrière de la révolution socialiste mondiale, donnant l'impulsion au mouvement révolutionnaire proléta-

rien dans tous les pays du monde et aux mouvements de libération nationale dans les pays coloniaux et semi-coloniaux. Après la Révolution d'Octobre la tempête révolutionnaire prolétarienne ne secoua pas seulement de nombreux pays d'Europe ; des mouvements de libération nationale se déclenchèrent aussi dans les pays d'Orient tels que la Chine, la Corée, le Vietnam, l'Inde et l'Indonésie. Un raz de marée révolutionnaire irrépressible déferla furieusement sur le vieux monde.

La victoire de la Révolution d'Octobre fut celle du marxisme-léninisme. Depuis plus d'un demi-siècle, guidées par ce grand drapeau, illuminées par l'éclat de la Révolution d'Octobre, les luttes révolutionnaires ont incendié tout le globe et de profonds bouleversements se sont produits dans le monde. A la veille de la victoire de la révolution chinoise, Mao Tsé-toung écrivait : « *Les salves de la Révolution d'Octobre nous apportèrent le marxisme- léninisme. La Révolution d'Octobre a aidé les hommes de progrès de la Chine, comme ceux du monde entier à adopter, en tant qu'instrument pour l'examen des destinées d'un pays, la conception prolétarienne du monde pour reconsidérer leurs propres problèmes. S'engager dans la voie des Russes, telle a été leur conclusion* (22). » La révolution chinoise a été la continuation de la grande Révolution socialiste d'Octobre. Sous la direction du Parti communiste chinois et du président Mao Tsé-toung, le peuple chinois a renversé, après une lutte prolongée et ardue, la domination de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique et fondé la grande République populaire de Chine, Etat de dictature du prolétariat. Le président Mao Tsé-toung a dirigé alors le peuple chinois dans la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat et l'avance victorieuse sur la voie du socialisme.

La grandiose victoire de la Révolution socialiste d'Octobre a fourni au prolétariat international une très précieuse et très riche expérience historique :

1. Pour faire triompher la révolution, le prolétariat a besoin de la direction d'un parti révolutionnaire armé du marxisme-léninisme

En exposant l'expérience historique de la Révolution d'Octobre, Mao Tsé-toung a clairement indiqué que « *pour faire la révolution, il faut qu'il y ait un parti révolutionnaire. [...] Dans la*

période d'un peu plus d'un siècle qui s'est écoulée depuis la naissance du marxisme, c'est seulement après que les bolcheviks russes eurent donné l'exemple en dirigeant la Révolution d'Octobre [...] que des partis révolutionnaires de type nouveau furent fondés et se développèrent dans le monde (23) ». C'est en effet après Octobre 1917 qu'apparurent dans divers pays d'Europe et d'Amérique des partis prolétariens de type nouveau formés sur le modèle du Parti bolchevik fondé par Lénine et qui rompaient radicalement avec la II^{e} Internationale. De même, dans de nombreux pays d'Asie se créèrent les uns après les autres des partis prolétariens avec comme pensée dirigeante le marxisme-léninisme. La révolution prolétarienne mondiale connut dès lors un nouvel essor.

2. La destruction par la révolution violente de la machine d'État bourgeoise et l'établissement de la dictature du prolétariat sont des règles universelles de la révolution prolétarienne

« *En Octobre [...], la violence révolutionnaire [...] nous a valu de brillants succès »* (24), écrit Lénine. De son côté, Mao Tsé-toung a souvent rappelé que « *les fusils des communistes russes ont créé le socialisme. [...] L'expérience de la lutte de classes à l'époque de l'impérialisme montre que la classe ouvrière et les masses travailleuses ne peuvent vaincre les classes armées de la bourgeoisie et des propriétaires fonciers que par la force des fusils. En ce sens, on peut dire qu'il n'est possible de transformer le monde qu'avec le fusil* (25) ». Les révisionnistes soviétiques au pouvoir aujourd'hui ont ouvertement et cyniquement falsifié l'histoire en prétendant que la Révolution d'Octobre a été « la moins sanglante de toutes les révolutions », qu'« elle a pratiquement été menée à bien pacifiquement ». Leur trahison de la Révolution d'Octobre est par là même clairement dévoilée.

3. Après la prise du pouvoir par le prolétariat, les classes et la lutte des classes continuent d'exister et le danger d'une restauration du capitalisme subsiste

Dans la lutte pour fonder et affermir le premier État de dictature du prolétariat, Lénine a synthétisé sa précieuse expérience concernant la consolidation de la dictature du prolétariat et la prévention de toute restauration du capitalisme. Avant même la Révolution d'Octobre, Lénine avait prévu, après le triomphe de la révolution, la possibilité d'une restauration du capitalisme et la nécessité de lutter

contre cette éventualité. « *Nous ne savons pas s'il n'y aura pas encore des périodes de réaction et de victoire de la contre-révolution après notre victoire, — ce n'est pas exclu — et c'est pourquoi, après notre victoire, nous construirons une* « *triple ligne de tranchées » pour écarter cette possibilité* (26). » En conséquence, au lendemain de la Révolution d'Octobre, Lénine mit au premier plan la question de la consolidation de la dictature du prolétariat et de la prévention du retour au capitalisme.

4. Pour renverser la domination de la bourgeoisie et des propriétaires fonciers, le prolétariat doit former avec la paysannerie une alliance solide

Mais les révisionnistes anciens et nouveaux ont toujours, sous des aspects divers, nié ou minimisé le rôle révolutionnaire des paysans travailleurs, pour atteindre leur but qui est d'isoler le prolétariat et de capituler devant la bourgeoisie. Lénine indiquait clairement que sans une alliance entre les ouvriers et ces paysans, le prolétariat ne peut ni prendre le pouvoir ni le consolider. « *La condition nécessaire de la victoire de la Révolution socialiste [...] est l'alliance étroite de la paysannerie laborieuse et exploitée avec la classe ouvrière, le prolétariat, dans tous les pays avancés* (27). » S'en tenant à l'idée marxiste de l'alliance ouvriers-paysans, le Parti bolchevik a élaboré et appliqué correctement la politique de classe et le programme agraire du Parti dans les campagnes. S'appuyant sur les paysans pauvres et ralliant les paysans moyens, il a garanti la victoire de la révolution prolétarienne et consolidé la dictature du prolétariat.

5. Enfin, pour faire triompher la révolution, le prolétariat d'un pays doit s'allier au prolétariat international

La grande cause du prolétariat en lutte pour son émancipation complète est une cause internationale, et l'unité internationale du prolétariat est la garantie de la victoire du mouvement communiste. Lénine a expliqué en profondeur la nécessité de l'unité internationale du prolétariat. « *Le capital est une force internationale. Il faut, pour le vaincre, l'union internationale, la fraternité internationale des ouvriers* (28). »

Brandissant le drapeau de l'internationalisme prolétarien, Lénine dut mener une lutte sans merci contre les social-chauvins pour pouvoir réaliser l'unité de toutes les nationalités de la Russie et ob-

tenir le puissant soutien du prolétariat international, conduisant ainsi la révolution russe à la victoire. La victoire de la révolution socialiste d'octobre fut ainsi le résultat de la lutte d'ensemble de tout le prolétariat international.

Les expériences fondamentales de la Révolution d'Octobre reflètent la loi universelle de la révolution prolétarienne à l'époque de l'impérialisme, elles représentent la vérité universelle du marxisme-léninisme, valable dans le monde entier. Comme l'a déclaré Mao Tsé-toung, « *la voie de la Révolution d'Octobre est fondamentalement, celle, radieuse, commune au développement de toute l'humanité* (29). »

Cependant, dans la patrie de la Révolution d'Octobre, les renégats Khrouchtchev et Brejnev ont usurpé le pouvoir de direction du Parti et de l'État, et renversé la dictature du prolétariat ; le pays a changé de couleur et le premier grand État socialiste du monde est devenu aujourd'hui un État social-impérialiste. Mais la restauration intégrale du capitalisme en Union soviétique n'est qu'un revers temporaire qui ne peut en aucun cas changer le cours général du développement historique. Le peuple d'Union soviétique, porteur des glorieuses traditions de la Révolution d'Octobre, veut toujours la révolution. Il ne fait aucun doute qu'uni sous ce drapeau, il parviendra, en persistant dans une lutte prolongée, à disperser les ténèbres et à redonner tout son éclat à l'étoile rouge de la Révolution d'Octobre qui brillera à nouveau en U.R.S.S.

Le drapeau de la Révolution d'Octobre est invincible, la grande vérité du marxisme-léninisme est irrésistible. Plus de 90 % des peuples du monde entier veulent toujours la révolution. Les masses populaires triompheront à coup sûr et la révolution mondiale sera un jour victorieuse. Sous l'éclatant drapeau du marxisme-léninisme, la grande cause de la dictature du prolétariat qu'avait inaugurée la Révolution d'Octobre avance irrésistiblement et il est inéluctable que le communisme remporte la victoire finale dans le monde entier.

7. Consolider la dictature du prolétariat

La victoire de la Révolution socialiste d'Octobre et l'instauration de la dictature du prolétariat provoquèrent la haine et la panique chez les impérialistes et les ennemis de classe en Russie. Combinant leurs attaques de l'intérieur et de l'extérieur, ceux-ci se livrèrent à toutes sortes d'activités de sabotage pour tenter de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme.

S'ajustant aux besoins des ennemis de classe de l'intérieur et de l'extérieur du pays, les éléments opportunistes au sein du Parti appliquaient une ligne réactionnaire qui divisait le Parti et trahissait le pouvoir des Soviets. Après la victoire de la révolution, la lutte de classes tout comme la lutte de lignes furent très acharnées en Russie. Au centre de la lutte se trouvait toujours la question du pouvoir. Comme l'avait dit Lénine, « *la dictature du prolétariat n'est pas la fin de la lutte de classes ; c'est sa continuation sous des formes nouvelles* (30) ». Pour préserver et consolider le jeune pouvoir des Soviets, le Parti bolchevik, dirigé par Lénine, prit une série de mesures révolutionnaires sur les plans politique, économique et militaire qui permirent de frapper l'ennemi de classe et les opportunistes au sein du Parti et de remporter ainsi une grande victoire.

Trois jours après la proclamation du pouvoir des Soviets, Kerenski, le chef du gouvernement provisoire renversé, rassembla des troupes contre-révolutionnaires pour lancer une violente attaque sur Petrograd. Au même moment, le Vikjel (Comité exécutif du syndicat des cheminots de Russie), contrôlé par les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks, demandait la création d'un prétendu « gouvernement socialiste homogène » dont ils auraient fait partie et menaçait de faire grève pour obliger le gouvernement soviétique à négocier avec lui. Ces forces contre-révolutionnaires voulaient utiliser le double jeu des armes et des négociations pour étrangler le gouvernement des Soviets.

Le Parti bolchevik, appela immédiatement les soldats révolutionnaires de Petrograd à se porter au front pour anéantir les troupes contre-révolutionnaires de Kerenski et défendre les fruits de la révolution victorieuse. Puis, afin de gagner du temps pour organiser les forces de la révolution et écraser l'offensive de l'armée contre- révolutionnaire, Lénine accepta de négocier avec le Vikjel, mais il posa clairement comme condition des négociations la reconnaissance du nouveau pouvoir des Soviets et sa soumission à lui. Au cours des négociations, les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks exigèrent avec une arrogance sans bornes qu'on leur confiât le pouvoir suprême dans le gouvernement soviétique. Kamenev (alors président du Comité exécutif central de Russie), qui représentait aux négociations le Comité central du Parti bolchevik, au lieu de s'y opposer, accepta toutes les exigences des socialistes-révolutionnaires et des mencheviks et leur fit des concessions qui équivalaient à une véritable trahison. Par cet acte de capitulation,

Kamenev offrait sur un plateau aux propriétaires fonciers, à la bourgeoise et à leurs partis contre-révolutionnaires, qui venaient d'être renversés, le pouvoir que le prolétariat et le peuple travailleur avaient gagné en donnant leur sang et leur vie, afin de transformer la dictature du prolétariat en dictature bourgeoise. Quand Lénine apprit la traîtrise de Kamenev, il en fut profondément indigné ; il demanda la suspension immédiate des négociations et dénonça « *comme trahison envers la cause du prolétariat toute tentative pour imposer à notre parti de s'écarter du pouvoir* (31) ». « *Il faut mettre fin sur-le-champ à la politique de Kamenev* (32) », estimait-il. Sur sa proposition, le Comité central du Parti approuva une résolution par laquelle il désavouait la conduite de Kamenev, refusait d'arriver à un accord avec ces partis contre-révolutionnaires, destituait Kamenev de son poste de président du Comité exécutif central de Russie pour le remplacer par Sverdlov, et élisait un groupe de militants du Parti bolchevik résolus à appliquer la ligne révolutionnaire de Lénine, avec mission de participer aux travaux de la direction du Conseil des Commissaires du peuple, renforçant ainsi le pouvoir soviétique.

Cependant, après la Révolution d'Octobre, la Première Guerre mondiale continuait et la Russie, encore membre de l'Entente, se trouvait toujours en guerre avec l'Allemagne et l'Autriche, ce qui allait entièrement à rencontre des intérêts du jeune pouvoir soviétique. A l'époque, l'économie nationale de la Russie était fortement perturbée et l'ancienne armée russe était absolument incapable de parer les attaques de l'armée allemande ; quant à la nouvelle armée révolutionnaire, elle n'était pas encore formée. La situation était très claire : échapper à la guerre impérialiste et obtenir une trêve représentait une condition essentielle pour pouvoir réorganiser l'économie du pays, construire une armée révolutionnaire, et ainsi consolider le pouvoir des Soviets. Dans ce but, le gouvernement soviétique proposa de nouveau à tous les pays belligérants de négocier la paix, mais les pays impérialistes de l'Entente, qui refusaient obstinément de reconnaître le pouvoir soviétique, s'y refusèrent. Le gouvernement soviétique décida alors de négocier avec l'Allemagne, pour conclure une paix séparée, ce qui était dans les conditions de l'époque la seule politique révolutionnaire correcte.

C'est le 3 décembre 1917, dans la ville de Brest-Litovsk, que commencèrent les pourparlers entre la Russie et l'Allemagne. Du côté allemand, on posa des conditions draconiennes : on exigea que

les territoires russes occupés par l'armée allemande reviennent en totalité à l'Allemagne et on réclama des indemnités s'élevant à 3 milliards de roubles. A ce moment-là, le gouvernement soviétique se trouva face à cette alternative : ou bien il acceptait ces conditions draconiennes et, en obtenant une trêve, il assurait le flambeau de la révolution ; ou bien il continuait la guerre et brûlait ses dernières cartouches. Tous les éléments contre-révolutionnaires, des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires aux gardes blancs, se livrant à des provocations frénétiques, s'opposaient à la signature d'un traité dans l'espoir qu'une offensive allemande étoufferait l'État soviétique. La clique des « communistes de gauche », formée par Boukharine, Radek et compagnie, camouflant sous des phrases de gauche ses activités de trahison, s'opposa à la tactique révolutionnaire de Lénine et réclama la poursuite de la guerre.

Le 10 février, Trotski, profitant de ses responsabilités de président de la délégation soviétique aux pourparlers de Brest-Litovsk, viola ouvertement les directives de Lénine et du Comité central du Parti. Cachant ses véritables intentions, il adressa à l'Allemagne une déclaration exprimant le refus de signer la paix ; en même temps, il déclarait unilatéralement la fin de l'état de guerre, la démobilisation de tous les soldats russes et leur retrait du front. Les négociations furent alors interrompues. L'Allemagne en profita pour déclencher le 18 février une vaste offensive ; elle occupa à nouveau de grandes portions du territoire soviétique et menaça Petrograd. La République socialiste soviétique était en péril.

A cette heure grave et décisive où l'État soviétique se trouvait entre la vie et la mort, Lénine et le Comité central du Parti lancèrent un cri d'alarme : « la patrie socialiste est en danger ! » ; ils appelèrent le peuple soviétique à se battre pour défendre son pays, à organiser une armée révolutionnaire pour riposter à l'offensive allemande. Le 23 février, la jeune Armée rouge révolutionnaire repoussa héroïquement l'avance de l'armée allemande sur Petrograd. Par la suite, ce jour devint la date anniversaire de l'Armée rouge.

A l'intérieur du Parti, Lénine livrait une lutte décidée contre Boukharine, Trotski et consorts. Les opportunistes, avec des intentions cachées, colportaient le bruit que la signature de la paix serait une trahison, une capitulation, ils allaient même jusqu'à prétendre : « dans l'intérêt de la révolution internationale, nous estimons opportun d'admettre la perte éventuelle du pouvoir soviétique, qui devient désormais purement formel ». Lénine critiqua âprement ces étranges

arguments et déclara sans ambages : « *Que chacun le sache : quiconque est contre la paix immédiate, fût-elle extrêmement pénible, travaille à la perte du pouvoir des Soviets* (33). » Ainsi, « *force nous est, du point de vue de la défense de la patrie, de signer la plus dure, la plus oppressive, la plus barbare et la plus honteuse des paix, non pas pour capituler devant l'impérialisme, mais pour apprendre à le combattre et nous y préparer d'une façon sérieuse et efficace* (34) ». Dans ces circonstances, cette concession, cette reculade, ce compromis partait des intérêts fondamentaux du prolétariat, était à l'avantage de la révolution ; il s'agissait là d'un compromis révolutionnaire, nécessaire et entièrement justifié.

Restant fidèle à l'esprit de principe qui interdit d'hésiter dans la lutte révolutionnaire, tout en faisant preuve de la souplesse nécessaire à cette lutte, Lénine persuada la majorité de ses camarades du Comité central d'approuver la conclusion d'une paix séparée avec l'Allemagne, paix qui fut signée le 3 mars à Brest-Litovsk. L'État soviétique eut à souffrir les conséquences des troubles et du sabotage causés par Trotski et Boukharine, car les clauses de l'accord furent encore plus draconiennes qu'elles ne l'étaient au départ. Malgré tout, la signature de la paix permit à l'État soviétique de gagner du temps et ainsi de regrouper ses forces pour écraser ensuite l'intervention armée et la rébellion des ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. La signature de la paix de Brest-Litovsk constitue un exemple type de la façon dont Lénine utilisait la tactique révolutionnaire. Alors qu'il évoquait cette question en 1920, Lénine indiqua : « *Le traité de Brest-Litovsk a ceci de significatif que, pour la première fois, à une immense échelle, au milieu de difficultés extrêmes, nous avons si bien su tirer parti des contradictions qui existaient entre les impérialistes, qu'en fin de compte c'est le socialisme qui a gagné* (35). » Nous avions alors « *cédé beaucoup d'espace, mais gagné assez de temps pour nous renforcer. [...] Nous n'avions pas sacrifié nos intérêts fondamentaux ; nous n'avions sacrifié que des intérêts secondaires et avions gardé l'essentiel* (36). » L'histoire a depuis éloquemment prouvé que la ligne et la tactique révolutionnaire de Lénine étaient entièrement correctes.

Dans ces jours de tension et de combat de 1918, le révisionnisme international, se pliant aux nécessités de l'impérialisme, se joignit au chœur contre-révolutionnaire d'opposition au pouvoir des Soviets. Le triste sire qui dirigeait la II^{e} Internationale déjà moribonde, Kautsky, fut lui-même à l'origine du blocus imposé au Parti

bolchevik et au pouvoir soviétique. En août, il publia une brochure intitulée « Dictature du prolétariat », spécialement destinée à attaquer et à calomnier au maximum le Parti bolchevik dirigé par Lénine et le premier État socialiste de dictature du prolétariat qui ait existé dans le monde. Dans cette brochure, arborant le drapeau du purisme et reprenant la vieille rengaine de la primauté des forces productives, Kautsky attaquait la dictature du prolétariat en la qualifiant de despotisme, d'autocratie, de ruine de la démocratie ; il insultait le bolchevisme qu'il traitait de « bonapartisme » et médisait du système socialiste où, à l'entendre, il n'y a pas de liberté et où la misère est générale, clamait que le pouvoir des Soviets était « un enfant mort-né », etc. Lénine indiqua pertinemment : « *Le livre de Kautsky devrait s'appeler, — si son titre traduisait fidèlement le contenu — non pas* « *Dictature du prolétariat », mais bien « Nouvelle édition des attaques de la bourgeoisie contre les bolcheviks* (37). »

Pour pulvériser l'attaque démentielle de Kautsky, et pour défendre le tout nouveau pouvoir des Soviets et la voie de la Révolution d'Octobre, Lénine, malgré la maladie qui le minait, écrivit entre octobre et novembre 1918 « la révolution prolétarienne et le renégat Kautsky », œuvre importante dans laquelle, après « L'Etat et la révolution », il exposait la théorie de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat. Dans cet ouvrage, combinant la vérité universelle du marxisme à la pratique de la dictature du prolétariat en Russie après la Révolution d'Octobre, Lénine synthétisait l'expérience toute nouvelle acquise par le Parti bolchevik dans la direction de la Révolution d'Octobre et la consolidation du pouvoir soviétique, et affinait ses explications sur la théorie et la ligne de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat. En même temps, Lénine faisait des sophismes révisionnistes de Kautsky une critique pénétrante et radicale, révélait à fond la véritable nature de cet individu et son ignoble trahison, pour permettre au peuple russe de bien distinguer le marxisme du révisionnisme et, par là même de consolider et de renforcer la dictature du prolétariat.

Se faisant passer pour une autorité en matière de théorie marxiste, Kautsky prétendait que la dictature du prolétariat n'était qu'une expression, utilisée par Marx par hasard et dans une seule lettre, arbitrairement retenue par les bolcheviks et utilisée pour instaurer le pouvoir des Soviets après la victoire de la révolution ; voilà pourquoi, selon lui, ce pouvoir supprimait la démocratie, pourquoi il

était despotique et arbitraire. Kautsky parlait ensuite avec prodigalité de la « démocratie pure », prétendant qu'après avoir conquis le pouvoir, le prolétariat devait appliquer le principe démocratique selon lequel « la majorité décide, la minorité se soumet » ; qu'il ne devait pas réprimer par la violence la résistance de la minorité d'exploiteurs, etc. Lénine réfuta une par une ces accusations éhontées. Il indiqua que la dictature du prolétariat était bien autre chose qu'une expression employée au hasard par Marx, qu'elle constituait au contraire la conclusion, connue de tous, par laquelle Marx résume toute sa doctrine révolutionnaire, qu'elle était l'essence même du marxisme. Le fait que Kautsky, qui connaissait parfaitement les œuvres de Marx, falsifie délibérément la doctrine marxiste et lui enlève tout contenu révolutionnaire, signifiait simplement qu'il était devenu un collaborateur infâme de la bourgeoisie. En faisant le bilan de l'expérience historique de la dictature du prolétariat en Russie, Lénine montrait avec pertinence qu'on ne peut anéantir d'un seul coup les exploiteurs renversés et que, pendant une longue période après la prise du pouvoir par le prolétariat, ceux-ci conservent une suprématie réelle dans de nombreux domaines. Il indiquait en même temps qu'il existe toujours un grand nombre de petits producteurs qui peuvent à tout moment donner naissance à une nouvelle bourgeoisie. Les exploiteurs utilisent inévitablement cet état de choses pour opposer une résistance prolongée, opiniâtre et désespérée. C'est pourquoi, indiquait Lénine, « *la transition du capitalisme au communisme, c'est toute une époque historique. Tant qu'elle n'est pas terminée, les exploiteurs gardent inéluctablement l'espoir d'une restauration, espoir qui se transforme en tentatives de restauration* (38) ». Pour écraser la résistance des exploiteurs, il faut préserver l'autorité de la dictature du prolétariat, mater par la violence ennemie de classe et semer la terreur parmi les réactionnaires. Se référant au tour de passe-passe auquel se livrait Kautsky avec ses calculs de majorité et de minorité, Lénine affirmait clairement que *« l'exploiteur ne peut être l'égal de l'exploité* (39) ». Par conséquent, l'Etat de dictature du prolétariat « *doit être une démocratie pour les exploités et réprimer les exploiteurs ; or, la répression d'une classe signifie l'inégalité de cette classe, son exclusion de la "démocratie"* (40) ».

De nombreux principes importants concernent la lutte des classes et la consolidation de la dictature du prolétariat dans les conditions du socialisme, exprimés par Lénine dans « La révolution

prolétarienne et le renégat Kautsky » conservent encore aujourd'hui pour nous une très grande signification. Ils nous permettent de mieux combattre et de prévenir le révisionnisme, de consolider la dictature du prolétariat et d'empêcher une restauration du capitalisme.

Après la signature de la paix de Brest-Litovsk, le Parti bolchevik obtint une trêve pour consolider son pouvoir. Non seulement le flambeau du socialisme ne s'était pas éteint, mais il brûlait avec encore plus d'éclat. L'impérialisme international, frappé de terreur, chercha à étrangler immédiatement la jeune république soviétique. A l'intérieur du pays, la bourgeoisie et les propriétaires fonciers renversés refusaient d'admettre leur défaite et, regroupant les forces de la contre-révolution, ils projetaient une rébellion armée. Poursuivant des buts contre-révolutionnaires communs, l'impérialisme étranger et les gardes blancs à l'intérieur du pays se liguèrent rapidement et c'est ainsi que, dans la première moitié de l'année 1918, commença dans l'histoire des Soviets la période d'intervention armée de l'étranger et de guerre civile. L'État soviétique se trouva encore une fois confronté à un nouveau combat pour la défense de la dictature du prolétariat.

Face à cette grave situation, Lénine dirigea tout le Parti, ainsi que l'armée et la milice dans l'ensemble du pays, les conduisant, avec un esprit révolutionnaire intrépide et déterminé, à prendre les armes pour défendre le pouvoir de Soviets. Les héroïques enfants de la Révolution d'Octobre répondirent à l'appel de Lénine ; plusieurs centaines de milliers d'ouvriers et de paysans s'engagèrent en masse dans l'Armée rouge, plus de 50 % des membres du Parti communiste et de la Ligue de la Jeunesse communiste se portèrent les premiers au front, se tenant aux avant-postes de la défense de la patrie socialiste.

Après trois ans de guerre révolutionnaire et d'immenses sacrifices, le peuple et l'Armée rouge soviétiques, dirigés par Lénine et le Parti bolchevik, écrasèrent finalement la rébellion contre-révolutionnaire intérieure et remportèrent une grande victoire dans la guerre civile malgré l'intervention armée de 14 pays à la tête desquels se trouvaient les États-Unis, l'Angleterre et la France. Les fruits de la Révolution d'Octobre avaient été préservés et la dictature du prolétariat se consolida encore davantage.

Pendant la guerre civile, le blocus économique de l'impérialisme et l'accaparement des céréales par les paysans riches qui se livraient à

la spéculation conduisirent le pays entier au bord de la famine. Pour mobiliser toutes les sources de matières premières et répondre aux besoins de la lutte contre l'offensive armée de l'ennemi intérieur et extérieur, le gouvernement soviétique mit en œuvre une politique de « communisme de guerre ». Il étendit le contrôle de l'État de la grande à la petite et moyenne industrie pour garantir l'accumulation par l'État d'une grande quantité d'objets de consommation courante afin d'approvisionner l'armée et les campagnes. L'État appliqua son monopole au commerce des céréales, en interdit le commerce privé et, pour assurer la collecte des excédents de céréales, préleva les surplus des paysans. En outre, on instaura le système du travail obligatoire pour tous — ce qui forçait la bourgeoisie à se rééduquer par le travail manuel —, et celui qui ne travaillait pas ne mangeait pas. Le communisme de guerre était appliqué dans les conditions particulières du conflit en cours, il s'agissait d'une mesure temporaire destinée à mobiliser toutes les forces pour sauver la révolution et gagner la guerre. Elle garantissait le ravitaillement du front et de l'arrière et fournissait les conditions nécessaires pour écraser l'offensive armée de l'ennemi intérieur et extérieur.

En 1920, les coups de feu de la lutte contre l'intervention armée étrangère et la rébellion interne des gardes blancs s'éteignirent peu à peu, et l'Etat soviétique entra dans une période de relèvement de l'économie nationale. La guerre prolongée avait plongé le pays dans une misère indescriptible. En 1920, la production agricole totale représentait environ la moitié de celle d'avant-guerre, la production industrielle n'en représentait plus qu'un septième, on manquait du strict nécessaire : de pain, de vêtements, de combustibles et la vie du peuple était très misérable. Le pouvoir soviétique dut à cette époque mobiliser toutes les forces des travailleurs et s'appuyer sur elles pour penser les blessures du pays et reconstruire son économie sur les ruines. Les conditions ayant changé, le communisme de guerre ne convenait déjà plus. De nouveaux problèmes se posèrent au Parti bolchevik : comment consolider l'alliance ouvriers-paysans, comment isoler et frapper au maximum la poignée d'ennemis de classe et comment renforcer la dictature du prolétariat ? Cela amena Lénine à prendre la décision clairvoyante de passer du communisme de guerre à la « nouvelle politique économique » (Nep). En mars 1921, le X^{e} Congrès du P.C.(b)R. (41) approuva une résolution sur l'abandon du communisme de guerre et la mise en route de la Nep, dont le contenu principal était le suivant : remplacer les prélèvements des excédents

de céréales par l'impôt en nature. Des céréales produites, une partie serait livrée à l'État sous forme d'impôt en nature, le reste des excédents restant à la libre disposition des paysans qui pourraient les vendre sur le marché ou les échanger contre des produits industriels. L'application de la Nep représentait un tournant historique pour la politique économique soviétique.

A ce tournant décisif de la révolution, Trotski, Boukharine et compagnie se manifestèrent de nouveau, déclenchant une nouvelle offensive contre Lénine et le Parti.

Sur la question de la mise en œuvre de la Nep, Trotski, Boukharine et leurs émules, la déformant autant qu'ils le pouvaient, prétendirent qu'il s'agissait d'une vague de capitalisme, dans l'espoir de s'en servir comme d'un instrument pour restaurer ce dernier. Lénine réfuta ces sophismes opportunistes en indiquant que la Nep n'était pas destinée à restaurer le capitalisme mais au contraire à le limiter pour le supprimer ensuite. Lénine prévoyait de façon lucide que l'échange des marchandises et le libre commerce provoqueraient inévitablement de nouvelles divisions de classes. Mais n'était-il pas possible de rétablir jusqu'à un certain point la liberté de commerce sans pour autant porter atteinte aux bases mêmes du pouvoir prolétarien ? « *Oui,* répond Lénine, *car c'est une question de mesure* (42). » Ceci montre clairement que, sous la dictature du prolétariat, on peut permettre, avec des restrictions, les échanges de marchandises et la liberté de commerce « *sans détruire le pouvoir politique du prolétariat, mais au contraire en le consolidant* (43) ». C'est bien pour cette raison que le passage du communisme de guerre à la Nep, qui admettait l'échange des marchandises et le libre commerce et représentait en apparence une concession et un recul, servait en réalité à accumuler des forces et à les accroître afin d'encercler d'une façon détournée le capitalisme et, en triomphant progressivement de celui-ci, de renforcer et d'élargir les positions du socialisme. Les tentatives de Trotski, Boukharine et autres visant à utiliser la Nep pour capituler devant la bourgeoisie démontraient que ces individus étaient les défenseurs des intérêts des bourgeois et des paysans riches.

En même temps, Trotski avait soulevé une polémique sur les syndicats. Lénine et le Parti bolchevik estimaient que la classe ouvrière et ses organisations de masse — les syndicats — devaient jouer un rôle important dans le travail de rétablissement de l'économie nationale pour surmonter la ruine économique. Pour que

ceci devînt réalité, il fallait persévérer dans l'éducation idéologique et politique des masses ouvrières et s'en tenir à des méthodes de persuasion démocratique. Mais, au cours de la V^e^ Conférence nationale des syndicats qui se tint en novembre 1920, Trotski, jouant un double jeu, proposa de « serrer la vis » et de « secouer les syndicats » ; il exigea que l'on procédât immédiatement à l'étatisation des syndicats. Avec d'autres, il était partisan de transposer les méthodes militaires de travail aux syndicats et de faire diriger l'édification du socialisme par ceux-ci. Ces points de vue visaient en fait à placer les syndicats au-dessus du Parti et de l'État et à couper le Parti des masses ouvrières, ce qui servait leurs buts criminels : éliminer la direction du Parti et saper la dictature du prolétariat.

L'attaque de Trotski se heurta à l'opposition unanime des délégués présents à la Conférence, mais, loin de se résigner, il souleva de nouveau au sein du Parti la discussion sur les syndicats dans l'espoir d'organiser des activités fractionnistes, de créer le désarroi idéologique et de saboter l'unité du Parti. Parmi ceux qui, de concert avec Trotski, s'opposaient au Parti, il y avait la soi-disant « Opposition ouvrière », le groupe du « centralisme démocratique » (décistes) et le prétendu « groupe-tampon » de Boukharine. Ainsi, cette polémique dépassait de loin le cadre de la question du rôle des syndicats, il s'agissait en fait d'une lutte entre deux lignes qui mettait en cause une série de questions fondamentales telles que celles de savoir si l'on voulait ou non de la dictature du prolétariat, si l'on acceptait ou non la direction du Parti, si l'on voulait ou non s'appuyer sur les masses. Lénine dirigea tout le Parti pour riposter sans perdre de temps aux provocations cyniques des trotskistes et des boukharinistes ; il appela tout le Parti à critiquer leur ligne opportuniste et à la liquider. Dans une série d'articles, dont « Les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotski », Lénine mit pleinement en lumière la signification de cette lutte interne dans le Parti ; il révéla intégralement l'essence antiparti des activités fractionnistes des trotskistes et des boukharinistes et, sur le plan théorique, mit en pièces toutes leurs erreurs.

Le Parti communiste (bolchevik) tint en mars 1921 son X^e^ Congrès. Sur proposition de Lénine, le congrès approuva la résolution « Sur l'unité du Parti ». Considérant que les groupes d'opposition aidaient objectivement les ennemis du prolétariat, la résolution décrétait la dissolution immédiate et sans exception de toutes les fractions organisées selon quelque programme que ce fût ; l'interdiction de toute

activité de fraction au sein du Parti et l'exclusion en cas de récidive. Au cours de la lutte contre les fractions antiparti, tout le Parti s'unit étroitement autour de Lénine ; ses organisations, à tous les échelons, soutinrent unanimement la résolution de Lénine et du Comité central, ce qui renforça grandement l'unité du Parti, rehaussa son prestige et consolida le pouvoir soviétique.

La victoire de la Révolution d'Octobre avait ouvert en Russie l'époque de transition du capitalisme au communisme. « *Cette période transitoire,* indique Lénine, *ne peut manquer d'être une phase de lutte entre l'agonie du capitalisme et la naissance du communisme* (14). » Pour consolider la dictature du prolétariat et avancer vers le but grandiose du communisme, Lénine et le Parti bolchevik prirent une série de mesures qui limitaient le droit bourgeois et soutenaient les nouvelles réalisations du communisme. Par exemple, Lénine persévéra dans la mise en œuvre du principe de rétribution de la Commune de Paris, en réduisant les salaires des fonctionnaires soviétiques au niveau de celui d'un ouvrier ordinaire. Le 23 novembre 1917, le Conseil des Commissaires du peuple promulgua un décret fixant un maximum de 500 roubles pour le salaire mensuel le plus élevé d'un commissaire du peuple. Il arriva qu'un jour, le responsable des affaires générales du Conseil augmentât de 300 roubles le salaire de Lénine. Lorsque celui-ci l'apprit, il indiqua avec sévérité que c'était là un acte qui enfreignait ouvertement la loi et il infligea au responsable en question une sanction en guise de sévère avertissement. Un autre exemple : le 10 mai 1919, plus de 200 membres du Parti et activistes d'élite du chemin de fer Moscou-Kazan organisèrent pour la première fois des journées de travail gratuit à caractère de masse. En découvrant ce germe vivant de communisme, Lénine indiqua : « *Les éléments "communistes" ne commencent que lorsqu'apparaissent les samedis communistes* (45). » Le 1er mai 1920, pour la célébration de la Fête Internationale du Travail, Lénine participa au premier samedi communiste à caractère national, donnant ainsi un brillant exemple au peuple révolutionnaire.

Au moment même où la révolution socialiste en Russie se développait en profondeur et où le prolétariat était engagé dans une lutte acharnée contre la bourgeoisie et ses agents — Trotski et sa bande —, le grand éducateur révolutionnaire du prolétariat s'éteignit, le 21 janvier 1924.

Après Marx et Engels, Lénine avait été le grand éducateur révolutionnaire du prolétariat, du peuple travailleur et des nations opprimées du monde. Dans de nouvelles conditions historiques et à travers la lutte contre le révisionnisme de la II^{e} Internationale, Lénine « *a non seulement régénéré le marxisme, mais a fait encore un pas en avant en le développant dans les nouvelles conditions du capitalisme et de la lutte de classe du prolétariat (46) ». Lénine avait dirigé en personne la grande Révolution socialiste* d'Octobre, fondé le premier État de dictature du prolétariat du monde et combattu jusqu'à son dernier souffle pour consolider la dictature du prolétariat. La contribution qu'a apporté Lénine sur le plan de la théorie et sur celui de la pratique, à la cause révolutionnaire du prolétariat, est immense. Après la mort de Lénine, le développement de l'histoire mondiale a démontré encore davantage la justesse de sa doctrine ; il a aussi démontré que le drapeau du léninisme est invincible.

Lénine et Staline en 1922

Staline déclara sur sa tombe : « *Le nom de Lénine est devenu le nom le plus aimé et le plus respecté des travailleurs exploités* (47). » Il restera à jamais gravé dans le cœur de l'humanité laborieuse.

Le grand Lénine est immortel !

NOTES

(1) « La démocratie nouvelle », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome II, p. 367. E.P.

(2) « Entretien avec la journaliste américaine A.L. Strong », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome IV, p. 101. E.P.

(3) « Les tâches du prolétariat dans notre révolution », Lénine, *Œuvres,* tome 24, p. 54. E.M.

(4) *Ibid.,* p. 53.

(5) « Histoire du P.C.(b)U.S. », p. 203. Ed. N. Bethune. Paris, 1971.

(6) « Les tâches du prolétariat dans notre révolution », Lénine, *Œuvres,* tome 24, p. 49. E.M.

(7) « Les tâches du prolétariat dans la présente révolution », Lénine, *Œuvres,* tome 24, p. 12. E.M.

(8) Ibid., p. 13.

(9) « A propos des mots d'ordre », Lénine, *Œuvres,* tome 25, p. 199. E.M.

(10) « Les tâches de la révolution », Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 61. E.M.

(11) « Septième conférence de Russie du P.O.S.D.(b)R. », Lénine, *Œuvres,* tome 24, p. 278. E.M.

(12) « La situation politique », Lénine, Œuvres, tome 25, p. 190. E.M.

(13) Lénine, « L'État et la révolution », p. 2. E.P.

(14) *Ibid.,* p. 25.

(15) Ibid., p. 42.

(16) Ibid., p. 122.

(17)*Ibid.,* p. 41.

(18) « Séance du C.C. du P.O.S.D.(b)R. du 10(23) octobre 1917 », Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 194. E.M.

(19) « Lettre aux membres du Comité central », Lénine, Œuvres, tome 26, p. 240. E.M.

(20) « De la contradiction », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome 1, p. 351. E.P.

(21) « La Révolution d'Octobre et la question nationale », Sta-

line, « Le marxisme et la question nationale et coloniale », p. 112. Ed. N. Bethune, Paris, 1974.

(22) « De la dictature démocratique populaire », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome IV, p. 432. E.P.

(23) « Forces révolutionnaires du monde entier, unissez-vous, combattez l'agression impérialiste ! », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome IV, p. 298. E.P.

(24) « Succès et difficultés du pouvoir des Soviets », Lénine, *Œuvres,* tome 29, p. 54.

(25) « Problèmes de la guerre et de la stratégie », *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung,* tome II, p. 242. E.P.

(26) « Pour une révision du programme du Parti », Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 173. E.M.

(27) « Congrès extraordinaire des Soviets des députés paysans de Russie », Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 342. E.M.

(28) « Lettre aux ouvriers et aux paysans d'Ukraine à l'occasion des victoires remportées sur Denikine », Lénine, *Œuvres,* tome 29, p. 302. E.M.

(29) « Intervention à la réunion du Soviet de l'U.R.S.S. pour la célébration du 40' anniversaire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre » (6 novembre 1957).

(30) « Préface à l'édition du discours "Comment on trompe le peuple avec les mots d'ordre de liberté et d'égalité" », Lénine, *Œuvres,* tome 29, p. 385. E.M.

(31) « Ultimatum de la majorité du C.C. du P.O.S.D.(b)R. à la minorité »,Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 291. E.M.

(32) « Interventions à la séance du C.C. du P.O.S.D.(b)R. du 1" 14/11/1917 », Lénine, *Œuvres,* tome 26, p. 286. E.M.

(33) « Paix ou guerre ? », Lénine, *Œuvres,* tome 27, p. 34. E.M.

(34) « Une leçon dure mais nécessaire », Lénine, *Œuvres,* tome 27, p. 59. E.M.

(35), (36) « Discours à l'assemblée des militants actifs de l'organisation de Moscou du P.C.(b)R. (6/12/1920) », Lénine, *Œuvres,* tome 31, p. 457-458. E.M.

(37) Lénine, « La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky », p. 87. E.P.

(38) *Ibid*., p. 34.

(39) *Ibid.,* p. 32.

(40) *Ibid.,* p. 30.

(41) C'est en mars 1918, au cours de son VII' Congrès, que le

Parti ouvrier social-démocrate de Russie (P.O.S.D.R.) changea de nom et devint, sur proposition de Lénine, le Parti communiste (bolchevik) de Russie (P.C.(b)R.) (N.d.T.).

(42) « X^{e} Congrès du P.C.(b)R. », Lénine, *Œuvres,* tome 32, p. 229. E. M.

(43) *Ibid.,* p. 230.

(44) Lénine, « L'économie et la politique à l'époque de la dictature du prolétariat », p. 1-2. E.P.

(45) « Rapport sur les samedis communistes présenté à la Conférence de Moscou du P.C.(b)R. (20/12/1919) », Lénine, *Œuvres,* tome 30, p. 295. E.M.

(46) « Des principes du léninisme », Staline, « Les questions du léninisme », p. 3. E.P.

(47) « Eloge funèbre de Lénine », Staline, *Œuvres*, tome 6. (*Werke*, Bd. 6, S. 43).

POSTFACE

Ont participé à la rédaction de cet ouvrage un groupe d'enseignants et d'étudiants de la section d'Etudes politiques de l'Ecole Normale Supérieure de Changhaï, ainsi qu'un groupe de lecteurs de la section syndicale du quartier Tchangning de Changhaï. Notre connaissance du marxisme-léninisme et de la pensée maotsétoung étant limitée, des imprécisions ou des erreurs ont pu se glisser dans ce livre. Toutes vos critiques et vos suggestions seront les bienvenues.

Les rédacteurs, décembre 1975.

INDEX DES NOMMES CITES*

Bazarov (Roudnev) Vladimir Alexandrovitch (1874-1939), homme de lettres, économiste et philosophe. Lors de la période de réaction de 1907- 1910, critiqua la philosophie marxiste du point de vue de l'idéalisme subjectif. En 1917, rédacteur du journal menchevik *Novaïa Jizn* ; adversaire de la Révolution socialiste d'Octobre.

Bebel Auguste (1840-1913), militant en vue du mouvement ouvrier allemand ; à partir de 1867 dirigea la Ligue des associations des travailleurs allemands. Membre de la I^re^ Internationale ; à partir de 1867, député du Reichstag. Un des fondateurs et chefs de la social-démocratie allemande, ami et compagnon d'armes de Marx et Engels ; militant de la II^e^ Internationale.

Bernstein Eduard (1850-1932), social-démocrate allemand, publiciste ; de 1881 à 1890, rédacteur au *Sozialdemokrat.* Délégué aux congrès ouvriers internationaux de 1889 et de 1893. Après la mort d'Engels, prêcha ouvertement la révision du marxisme à partir des positions réformistes.

Bogdanov A. (Malinovski A. A., Maximov N.) (1873-1928), social-démocrate, philosophe, sociologue, économiste. Après le II' Congrès du P.O.S.D.R. (1903), rallia les bolcheviks. Collabora à la rédaction des journaux bolcheviques *Vpériod* (En avant) *Prolétari* (Le prolétaire). Tâcha de mettre sur pied son propre système philosophique : l'empiriomonisme (variété de la philosophie machiste, subjectiviste et idéaliste). En juin 1909, fut exclu du parti bolchevique.

Boukharine Nikolaï Ivanovitch (1888-1938), membre du P.O.S.D.R. depuis 1906. Pendant la Première Guerre mondiale, lutta contre Lénine à propos des questions de l'impérialisme, de l'État, du droit des nations à disposer d'elles-mêmes. En 1917, contesta la possibilité de la victoire d'une révolution socialiste en Russie. Après la Révolution d'Octobre, se prononça à plusieurs reprises contre la ligne générale du Parti : en 1918, dirigea le groupe antiparti des « communistes de gauche » ; en 1920-1921, soutint Trotski lors de la discussion sur les syndi-

* Cet index, comme celui de tomme I, a été rédigé et rajouté à l'édition française par les Editions de Centenaire

cats ; depuis 1928, leader de la déviation de droite dans le Parti. En 1937, pour son activité antiparti, fut exclu du Parti.

Dan Fédor Ivanovitch (1871-1947), un des chefs du menchevisme. Après la Révolution d'Octobre, ennemi du pouvoir des Soviets. Fut exilé en 1922 pour son activité contre-révolutionnaire.

Dzerjinski Félix Edmundovitch (1877-1926), célèbre révolutionnaire, communiste ; personnalité de premier plan du Parti communiste et de l'État soviétique.

Engels Friedrich (1820-1895).

François-Ferdinand (1863-1914), archiduc, prince héritier autrichien. Son assassinat par un nationaliste serbe servit de prétexte au déclenchement de la I^re^ Guerre mondiale.

Galliffet Gaston-Alexandre- Auguste, marquis *de* (1830- 1909), général français, un des bourreaux de la Commune de Paris.

Gapon Guéorgui (1830-1906), pope, agent provocateur de l'Okhrana tsariste. A la veille de la Révolution de 1905-1907, sur ordre du département de la police, il créa « l'Association des ouvriers russes des usines et fabriques de Pétersbourg » subventionnée par le département de police de l'Okhrana. Provoqua la manifestation des ouvriers Pétersbourgeois qui voulaient présenter une pétition au tsar le 9 janvier 1905 qui fut réprimée dans le sang.

Guesde Jules (1845-1922), un des fondateurs et chefs du Parti socialiste français et de la II^e^ Internationale. Avant la Première Guerre mondiale, fut à la tête de l'aile gauche, révolutionnaire du Parti. Au début de la guerre, entra dans le gouvernement bourgeois français.

Guillaume II (Hohenzollern) (1859-1941), empereur allemand et roi de Prusse (1888- 1919).

Henderson Arthur (1863-1935), homme politique anglais, un des leaders de droite du Labour Party. Pendant la Première Guerre mondiale, social- chauvin. De 1915 à 1931, fit partie à maintes reprises du gouvernement anglais.

Herve Gustave (1871-1944), membre du Parti socialiste français, publiciste, avocat. Défendit le programme semi-anarchiste de lutte contre le militarisme, proposa de s'opposer aux guerres par la grève et l'insurrection. Pendant la Première Guerre mondiale,

social-chauvin. En 1918, fut exclu du Parti socialiste français.

Höchberg Karl (1853-1885), journaliste, social-démocrate de droite allemand. Lors de la mise en vigueur de la Loi d'exception contre les socialistes (1878-1890), blâma la tactique révolutionnaire de son parti et appela les ouvriers à s'unir avec la bourgeoisie. Avec Bernstein et Schramm, fit partie du groupe des « Trois de Zürich ». Ces conceptions opportunistes furent critiquées sévèrement par Marx et Engels.

Iouchkevitch P.S. (1873-1945), social-démocrate russe, menchevik, néo-kantien. Pendant la période de réaction stolypienne (1907-1910), représentant le plus en vue de l'empirio-symbolisme, un courant du machisme. De 1917 à 1918, rédacteur à diverses revues mencheviques ukrainiennes ; travailla plus tard comme traducteur d'ouvrages philosophiques.

Jaurès Jean (1859 1914), un des plus grands chefs du mouvement socialiste français. Fondateur et réducteur de *l'Humanité.* Leader de l'aile droite, opportuniste, du parti socialiste. Lutta activement contre le militarisme. A la veille de la première guerre impérialiste, il fut assassiné par un agent des militaristes.

Kamenev (Rosenfeld) Lev Borisovitch (1883-1936), dans le mouvement social-démocrate russe depuis 1901. Après le II^{e} Congrès du P.O.S.D.R. en 1903, se rallia aux bolcheviks. Dans les années de la réaction (1907-1910), se prononça pour une conciliation avec les liquidateurs, les otzovistes et les trotskistes. Après la révolution de Février, combattit les *Thèses d'Avril* de Lénine et se dressa contre la politique du Parti orientée vers la révolution socialiste. En octobre 1917, avec Zinoviev, divulgua la décision du C.C. du parti sur l'insurrection armée. Après la Révolution d'Octobre, prit plus d'une fois position contre la politique léniniste du parti : en 1925, fut un des organisateurs de la « nouvelle opposition », en 1926, un des leaders du bloc antiparti Trotski- Zinoviev. En 1934, pour son activité hostile au Parti, fut exclu de celui-ci.

Kant Emmanuel (1724-1804), grand philosophe allemand, père de l'idéalisme allemand. « Le caractère essentiel de la philosophie de Kant, c'est qu'elle concilie le matérialisme et l'idéalisme, institue un compromis entre l'un et l'autre, associe en un système unique deux courants différents et opposés de la philosophie » (Lénine). La tendance de reprendre les conceptions kan-

tiennes ou bien de concilier Marx et Kant était toujours caractéristique des révisionnistes.

Kautsky Karl (1854-1938), un des leaders de la social-démocratie allemande et de la II' Internationale. Adhéra au marxisme dont il fut par la suite un renégat, devint l'idéologue du centrisme (kautskisme), variété la plus pernicieuse de l'opportunisme. Pendant la Première Guerre mondiale, social- chauvin, auteur de la théorie réactionnaire de l'ultra- impérialisme. Se prononça contre la révolution socialiste en Russie et l'État soviétique.

Kerenski Alexandre Fédorovitch (né en 1881), membre du parti des s.-r. A partir de juillet 1917, prit la tête du Gouvernement provisoire ; fit une politique antipopulaire visant à continuer la guerre impérialiste, à conserver le pouvoir aux mains de la grande bourgeoisie et des propriétaires fonciers, à écraser la révolution dans le pays. Emigra après la Révolution d'Octobre.

Kornilov Lavr Guéorguiévitch (1870-1918) général de l'armée tsariste, monarchiste. Au mois de mars 1917, fut nommé commandant de la région militaire de Pétersbourg ; en juillet-août, commandant en chef. Dirigea la rébellion contre-révolutionnaire d'août 1917. Après la Révolution d'Octobre, se mit à la tête de l'« Armée des volontaires » des gardes blancs.

Kouskova Ekatérina Dmitrievna (1869-1958), personnalité bourgeoise russe, publiciste ; prônait l'« économisme » dans la social-démocratie russe. Auteur du *Credo* où se courant trouva son expression opportuniste la plus complète. Plus tard, s'aligna sur les positions du parti cadet. Après la Révolution d'Octobre, se déclara contre le pouvoir des Soviets : 37.

Lénine Vladimir Ilitch (1870- 1924)

Liebknecht Karl (1871-1919), fils de Wilhelm Liebknecht, personnalité éminente du mouvement ouvrier allemand et international, un des dirigeants de l'aile gauche de la social- démocratie allemande. En 1912, fut élu au Reichstag ; un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne. Pendant la révolution de novembre 1918 dirigea, avec Rosa Luxemburg, l'insurrection des ouvriers berlinois. Après son écrasement fut tué par les contre-révolutionnaires en janvier 1919.

Luxembourg Rosa (1871-1919), éminente personnalité du mouvement ouvrier international, un des leaders de l'aile gauche de la

II[e] Internationale ; fut au nombre des fondateurs et dirigeants du Parti social- démocrate de Pologne. Milita dans la social-démocratie allemande à partir de 1897 ; contribua à la constitution du groupe de l'« Internationale » en Allemagne qui prit plus tard le nom de « Spartacus » puis de « Ligue de Spartacus ». Pendant la révolution de 1918, fut un des dirigeants de l'avant-garde révolutionnaire des ouvriers allemands. Un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne. En janvier 1918, après l'écrasement de l'insurrection des ouvriers berlinois, fut arrêtée et tuée par les contre-révolutionnaires.

Lvov Guéorgui Evguéniévitch (1861-1925), prince, gros propriétaire foncier russe, monarchiste, membre du parti cadet et de la Douma d'Etat. Après la révolution démocratique bourgeoise de Février 1917 — de mars à Juillet —, président du Gouvernement provisoire bourgeois et ministre de l'Intérieur.

Mach Ernst (1838-1916), philosophe autrichien, un des fondateurs de l'empiriocriticisme et son plus actif propagateur.

Mao Tsé-toung (1893-1976).

Martov L. (Zederbaum, Youli Ossipovitch) (1873-1923), social-démocrate. Dès 1900, membre de la rédaction de 1'*lskra.* Après le 11' Congrès du P.O.S.D.R. (1903), menchevik. Se rangea sur les positions centristes pendant la Première Guerre mondiale. Adversaire du pouvoir des Soviets. Emigra en 1920.

Martynov Piker, Alexandre Samoîlovitch (1865-1935), théoricien et leader de l'économisme, adversaire acharné de *l'Iskra* léniniste. Plus tard, idéologue du menchevisme. Dans les années de la réaction (1907-1910), liquidateur. En 1919, s'écarta des mencheviks et, en 1923, devint membre du P.C.U.S.

Marx Karl (1855-1898).

Mehring Franz (1846-1919), éminente personnalité du mouvement ouvrier en Allemagne, un des leaders et théoriciens de l'aile gauche de la social- démocratie allemande, historien, publiciste et critique littéraire. Avec Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg et d'autres, fonda le Parti communiste d'Allemagne.

Mikhaïlovski Nikolaï Constantinovitch (1842-1904), sociologue, publiciste, critique littéraire russe ; éminent théoricien du populisme libéral ; ennemi acharné du marxisme.

Millerand Alexandre Etienne (1859-1943), homme politique fran-

çais ; dans les années 90, se rallia aux socialistes, prit la tête du courant opportuniste dans le mouvement socialiste français. En 1899, fit partie du gouvernement bourgeois réactionnaire de Waldeck-Rousseau où il collabora avec le général Galliffet, bourreau de la Commune de Paris. Après son exclusion du Parti socialiste en 1904, organisa avec d'anciens socialistes (Briand, Viviani) le parti des « socialistes indépendants ». En 1909-1910, 1912- 1913, 1914-1915, il occupa divers postes ministériels.

Nathanson Mark Andréévitch (1850-1919), un des leaders du parti des s.-r., membre de son C.C., proche des bolcheviks ; soutint la Révolution d'Octobre.

Nicolas II (Romanov) (1868- 1918), dernier empereur de Russie ; régna de 1894 à 1917.

Plekhanov Guéorgui Valentinovich (1856-1918), personnalité marquante du mouvement socialiste russe et international, premier propagandiste du marxisme en Russie. En 1883, à Genève, organisa le premier groupe marxiste « Libération du Travail ». Après le II^{e} Congrès du P.O.S.D.R. (1903), menchevik. Pendant la Première Guerre mondiale, occupa une position social-chauvine. Après la Révolution de Février 1917, appuya le Gouvernement provisoire bourgeois, désapprouva la Révolution socialiste d'Octobre, mais ne prit part à aucune action contre le pouvoir des Soviets.

Prokopovitch Serguéi Nikolaévitch (1871-1955), économiste et publiciste bourgeois, représentant marquant de l'« économisme » en Russie. En 1906, membre du C.C. du parti cadet. En 1917, ministre du ravitaillement dans le Gouvernement provisoire bourgeois. Après la Révolution d'Octobre, fut exilé pour son activité antisoviétique.

Radek Karl Bernardovitch (1885-1939), en 1900 adhéra au mouvement social-démocrate de Galicie, de Pologne et d'Allemagne. Pendant la Première Guerre mondiale, se rallia aux positions internationalistes, mais oscilla vers le centrisme, occupa une position erronée dans la question du droit des nations à disposer d'elles-mêmes ; adhéra au parti bolchevik en 1917. Lors de la conclusion du traité de Brest-Litovsk, « communiste de gauche » ; à partir de 1923, militant de l'opposition trotskiste, ce qui lui valut d'être exclu du parti au XV^{e} Congrès du P.C.(b) de

l'U.R.S.S. en 1927 ; fut réintégré dans le parti en 1930 mais en fut exclu à nouveau en 1936 pour son activité anti-parti.

Rodzianko Mikhaïl Vladimirovitch (1859-1924), homme politique réactionnaire russe, un des leaders du parti des octobristes, gros propriétaire foncier. Président des III^{e} et IV^{e} Doumas d'État. En 1917, un des organisateurs de l'émeute de Kornilov. Après la Révolution d'Octobre, tenta de rassembler toutes les forces contre-révolutionnaires pour lutter contre le pouvoir des Soviets. Ensuite, émigra.

Schramm Karl August, social-démocrate allemand, réformiste, un des rédacteurs de *Jahrbuch fur Sozialwissenschaft und Sozial Polilik* (Annuaire de la science sociale et de la politique sociale). Avec Hôchberg et Bernstein, fit partie du groupe des « Trois de Zürich » ; après 1880, quitta le parti.

Staline Joseph Vissarionovitch (1870-1953).

Stolypine Piotr Arkadiévitch (1862-1911), homme politique réactionnaire de la Russie tsariste, grand propriétaire foncier ; de 1906 à 1911, président du Conseil des ministres et ministre de l'Intérieur. Le nom de Stolypine se trouve attaché à toute une période de réaction brutale (1907-1910). Stolypine réalisa une réforme agraire avantageuse pour les koulaks, mais qui ruina définitivement les paysans pauvres.

Strouve Piotr Bernardovitch (1870-1944), économiste et publiciste bourgeois ; un des leaders du parti cadet. Dans les années 1890, représentant le plus en vue du « marxisme légal » ; entreprit de « compléter » et de « réviser » la doctrine économique et philosophique de K. Marx. Tenta d'adapter le marxisme et le mouvement ouvrier aux intérêts de la bourgeoisie. Un des idéologues de l'impérialisme en Russie. Après la Révolution d'Octobre, ennemi acharné du pouvoir soviétique.

Sverdlov Iakov Mikhaïlovitch (1885-1919), révolutionnaire, communiste, personnalité éminente du Parti communiste et de l'État soviétique. De novembre 1917 à mars 1919, président du Comité exécutif central de Russie.

Tchernov Victor Mikhaïlovitch (1876-1952), un des leaders et théoriciens du parti des s.-r. Après la Révolution de Février 1917, entra au Gouvernement provisoire comme ministre de l'Agriculture. Inspira des représailles féroces contre les paysans

qui s'étaient emparés des terres des propriétaires fonciers. Après la Révolution d'Octobre, un des fomenteurs d'émeutes antisoviétiques. En 1920, s'enfuit à l'étranger, où il continua son activité antisoviétique.

Trotski (Bronstein) Lev Davidovitch (1879-1940), ennemi acharné du léninisme, lutta contre Lénine sur toutes les questions théoriques et pratiques de la révolution socialiste. Au cours de la Première Guerre mondiale, s'aligna sur la position centriste. Entré au Parti bolchevik à la veille de la Révolution d'Octobre il continua son activité fractionnelle à outrance. En 1918, adversaire du traité de Brest-Litovsk. En 1920-1921, lutta contre la politique de Lénine par rapport aux syndicats et au mouvement syndicaliste. En 1923, dirigea l'opposition à la ligne générale du parti. Le Parti communiste démasqua le trotskysme, déviation petite- bourgeoise au sein du parti, et le battit sur le plan idéologique et sur celui de l'organisation. En 1927, Trotski fut exclu du parti et, en 1929, expulsé de l'U.R.S.S. pour son activité antisoviétique ; il fut ensuite privé de la citoyenneté soviétique.

Van Kol Henri, représentant des socialistes hollandais et chef de file des opportunistes au Congrès de Stuttgart (1907). Il y présenta son projet de « politique coloniale socialiste », défendu par les révisionnistes de tous les pays.

Vollmar Georg Heinrich (1850- 1922), un des leaders de l'aile opportuniste et réformiste de la social-démocratie allemande ; à maintes reprises il fut élu au Reichstag et au Landtag de Bavière ; pendant la Première Guerre mondiale, social-chauvin.

Zetkin Clara (1857-1933), éminente personnalité du mouvement ouvrier allemand et international, un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne, écrivain de talent. Durant des années fut l'organisateur et le chef du mouvement communiste international des femmes.

Zinoviev (Radomyslski) Grigori Evséévitch (1883-1936), commença à militer au mouvement social-démocrate de Russie à partir de 1901. Après le II' Congrès du P.O.S.D.R. (1903), adhéra aux bolcheviks. Se prononça à maintes reprises contre Lénine et la politique du parti ; pendant la réaction stolypienne (1907-1910), occupa une position conciliatrice vis-à- vis des liquidateurs, otzovistes et trotskistes. En octobre 1917, avec Kamenev, divul-

gua la résolution du C.C. du Parti sur l'insurrection armée. En 1925, fut un des organisateurs de la « nouvelle opposition », en 1926, un des leaders du bloc antiparti Trotski-Zinoviev. En 1934, fut exclu du parti.

TABLE DES MATIÈRES

TOME II

CHAPITRE VII : La naissance du léninisme 3
1. L'impérialisme est le prélude de la révolution prolétarienne 3
2. La Russie, patrie du léninisme 6
3. Les premières activités révolutionnaires de Lénine 11
4. Apparition et développement du révisionnisme dans les partis de la II^e Internationale 23 16
5. La lutte de Lénine et de la gauche internationale contre le révisionnisme 20
6. Le léninisme est né dans la lutte 22

CHAPITRE VIII : La construction du parti marxiste de type nouveau 25
1. Lénine contre les économistes 25
2. « Que faire ? » : les fondements idéologiques du parti prolétarien 28
3. Le Parti bolchevik s'est construit dans la lutte 34
4. Préserver l'indépendance et la pureté du Parti bolchevik 39

CHAPITRE IX : La lutte contre l'opportunisme de 1905 à 1912 44
1. Le déclenchement de la révolution et les deux lignes antagoniques au sein du Parti russe 44
2. « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique » 50
3. L'essor de la révolution et les deux attitudes différentes face à l'insurrection armée 56
4. La lutte de Lénine contre les liquidateurs, les otzovistes, et contre Trotski pendant la période de reflux de la révolution 61

CHAPITRE X : Les questions nationale et coloniale 97 71
1. La formation du système colonial impérialiste 71
2. La politique coloniale des partis socialistes. . 73
3. Deux attitudes différentes face aux mouvements de libération nationale 77
4. La théorie et le programme léniniste sur les questions nationale et coloniale 80

CHAPITRE XI : La guerre impérialiste et les révisionnistes de la II^e Internationale. 86
1. La lutte contre le révisionnisme dans les années de guerre et de crise 86
2. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale et la faillite de la II^e Internationale 91
3. L'unification de la gauche internationale et le projet d'une nouvelle Internationale 96
4. Le social-pacifisme et l'« ultra-impérialisme » 98
5. La théorie léniniste sur la victoire du socialisme dans un seul pays 104

CHAPITRE XII : La Révolution socialiste d'Octobre. 107
1. La dualité des pouvoirs après la révolution russe de Février 107
2. Les « Thèses d'Avril » 112
3. Le Parti bolchevik et l'insurrection armée 116
4. « L'État et la révolution » ou la doctrine marxiste de l'État 120
5. La victoire de la Révolution d'Octobre 123
6. La signification historique de la Révolution d'Octobre 129
7. Consolider la dictature du prolétariat 133

POSTFACE 149

INDEX DES NOMS CITES 150